



En partenariat avec



Funded by the

EL*C



Co-funded by
the European Union

PARIS 2024

**LA REPRÉSENTATION DES ATHLÈTES FEMMES*
DANS LA PRESSE ECRITE
DURANT LES JEUX OLYMPIQUES ET PARALYMPIQUES**

*Cette étude envisage également la réalité de représentation et du traitement médiatique des athlètes minorités de genre.

UNE ÉTUDE JOURNALISTIQUE DE MÉLINA BOETTI

LE TERRAIN DE L'ÉTUDE = LE TERRAIN DES JEUX PARIS 2024

TROIS JOURNAUX DE LA PRESSE ÉCRITE :

- **L'Équipe** = quotidien spécialisé - presse sportive nationale.
- **Le Monde** = quotidien d'info générale - presse nationale, le plus lu en France (*Source ACPM - Alliance pour les chiffres de la presse et des médias)
- **Le Parisien** = quotidien d'info générale - presse nationale et régionale IDF, lu principalement en région parisienne.

DEUX PÉRIODES DE RELEVÉ DE DONNÉES :

Les Jeux Olympiques (JO) : du 26 juillet au 11 août 2024

Période de relevé : du 24 juillet au 13 août 2024* soit 21 jours.

**Du début des épreuves / compétition le 24 juillet jusqu'au bilan des médailles dans la presse (J+2 dans Le Monde).*

Les Jeux Paralympiques (JOP) : du 28 août au 8 septembre 2024

Période de relevé : du 28 août au 10 septembre 2024* soit 14 jours.

**Du début des épreuves / compétition le 28 août jusqu'au bilan des médailles dans la presse (J+2 dans Le Monde).*

LES ATHLÈTES FEMMES* ET MINORITÉS DE GENRE :

JO : 10 500 athlètes dont 49 % de femmes.

JOP : 4 400 athlètes dont 45 % de femmes.

** "athlètes femmes" réponse à la binarité de la catégorisation olympique et paralympique mais j'y englobe aussi les athlètes trans et/ou non-binaires concourant dans cette catégorie.*



PARIS 2024 : LES JEUX DE LA “PRESQUE” PARITÉ

IL AURA FALLU ATTENDRE 128 ANS AVANT QUE LES JEUX OLYMPIQUES SOIENT PARITAIRES... OU EN TOUT CAS PROMULGUÉS PARITAIRES !

Les Jeux Olympiques dits modernes existent depuis **1896**, année de leur première édition à Athènes.
Les femmes y étaient **absentes**.

Selon le site du CIO, **la première participation des femmes remonte à 1900 lors des JO de Paris**.
Parmi les 997 athlètes présents, **22 athlètes femmes soit 2,2 %** « péniblement autorisées à concourir dans quelques épreuves ».

Elles ont participé à des épreuves d'athlétisme aux **Jeux Olympiques Féminins de 1922, créés par Alice Milliat**.

Avant d'être acceptées en **compétition officielle d'athlétisme** lors des **Jeux Olympiques de 1928** à Amsterdam.
Elles représentaient alors **9,6% des athlètes**.

PARIS 2024 :

JO = 10 500 ATHLÈTES DONT 49 % D'ATHLÈTES FEMMES

JOP = 4400 ATHLÈTES DONT 45 % ATHLÈTES FEMMES

DÉLÉGATION FRANÇAISE :

JO = 571 athlètes français.es dont 281 femmes soit 49,2 % (à Tokyo 2021 = 47 %)

JOP = 237 athlètes français.es dont 82 femmes soit 34,5% (à Tokyo 2021 = 27 %)



LES GRANDS CONSTATS

AVANTAGE PAGES HOMMES

Les athlètes hommes, seuls, occupent 60 % des pages sports des Jeux (JO et JOP confondus).

TANT QU'ELLE EST BLEU.E, LA MÉDAILLE N'EST PAS GENRÉE

Une médaille française = un article de presse.

À LA UNE, UNE INÉGALITÉ FRAPPANTE

Dans L'Équipe (presse sportive spécialisée) : une seule UNE dédiée à une athlète femme durant les JO // aucune durant les JOP.

UNE VALORISATION INÉGALE DES ATHLÈTES OLYMPIQUES VS PARALYMPIQUES

Plus d'articles consacrés exclusivement aux athlètes femmes valides qu'aux athlètes femmes handies.

UNE FAIBLE CONSIDÉRATION POUR LE GESTE SPORTIF

Les articles sont peu détaillés du point de vue de la performance sportive pure.

DE GRANDES ABSENTES

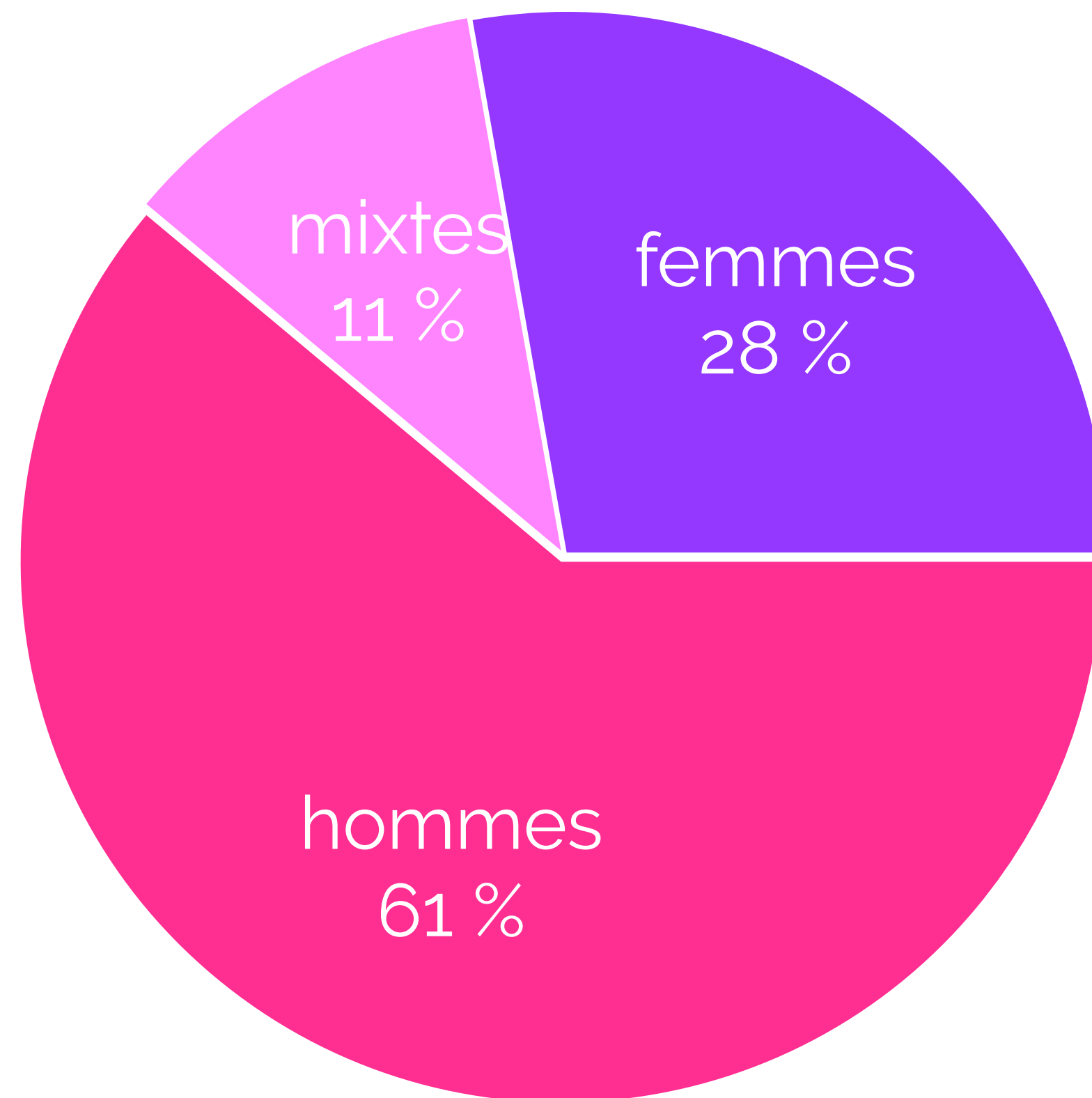
Des athlètes interdites de compétition et / ou sans visibilité ni traitement médiatique.



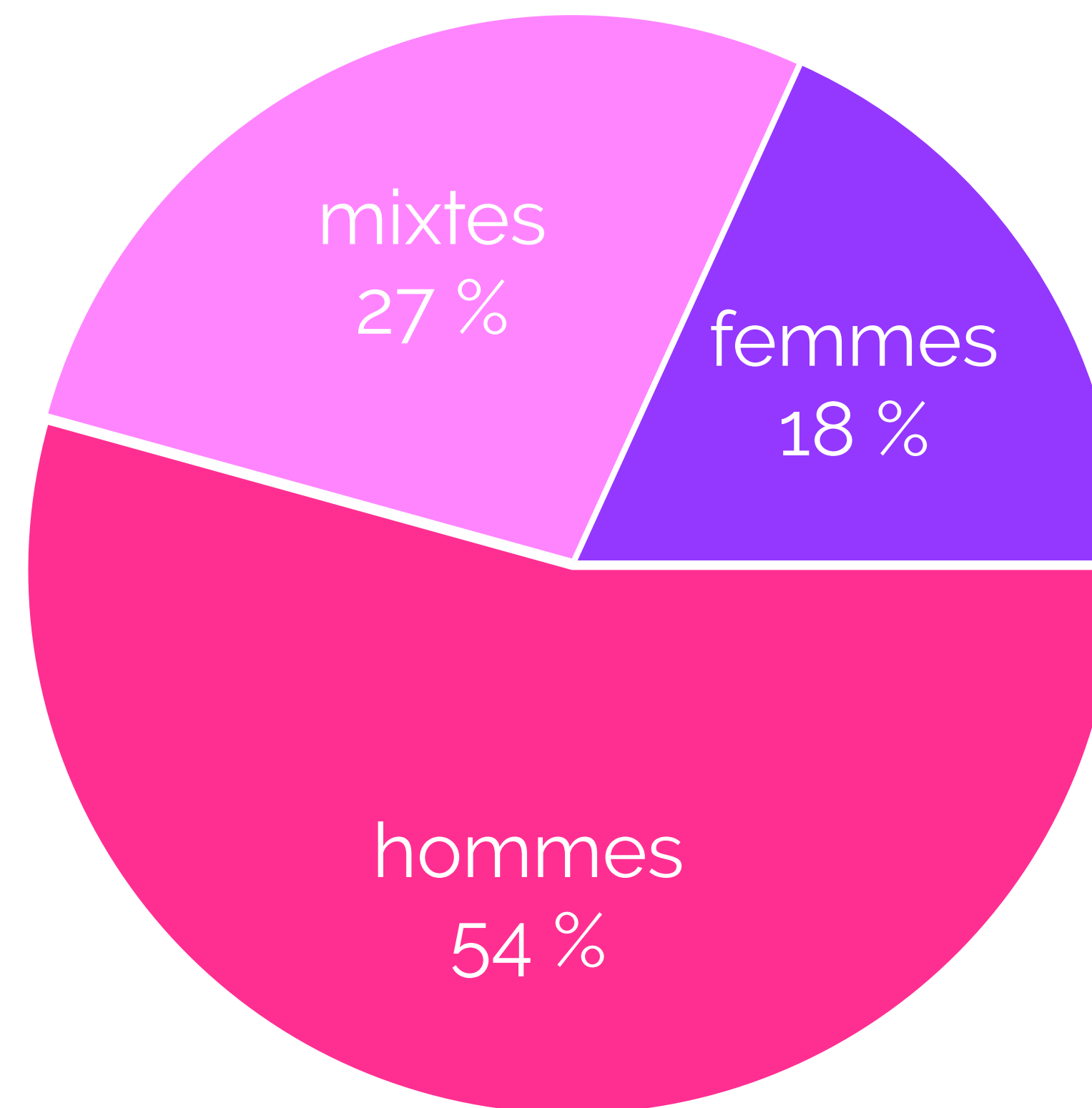
AVANTAGE PAGES HOMMES !

Les athlètes hommes, seuls, occupent 60 % des pages sports des Jeux (JO et JOP confondus).

JEUX OLYMPIQUES
% / total de pages sports*



JEUX PARALYMPIQUES
% / total de pages sports*



*Pages JOP = 1/6 pages JO

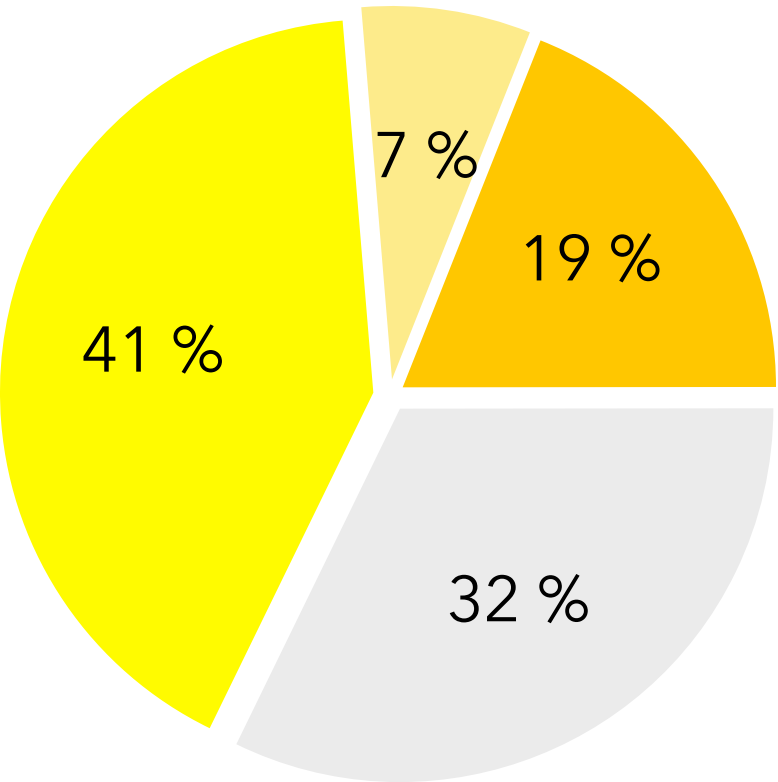
* Les pages sports sont celles qui concernent les athlètes et leur performance aux Jeux dans les 3 journaux à l'étude ici.



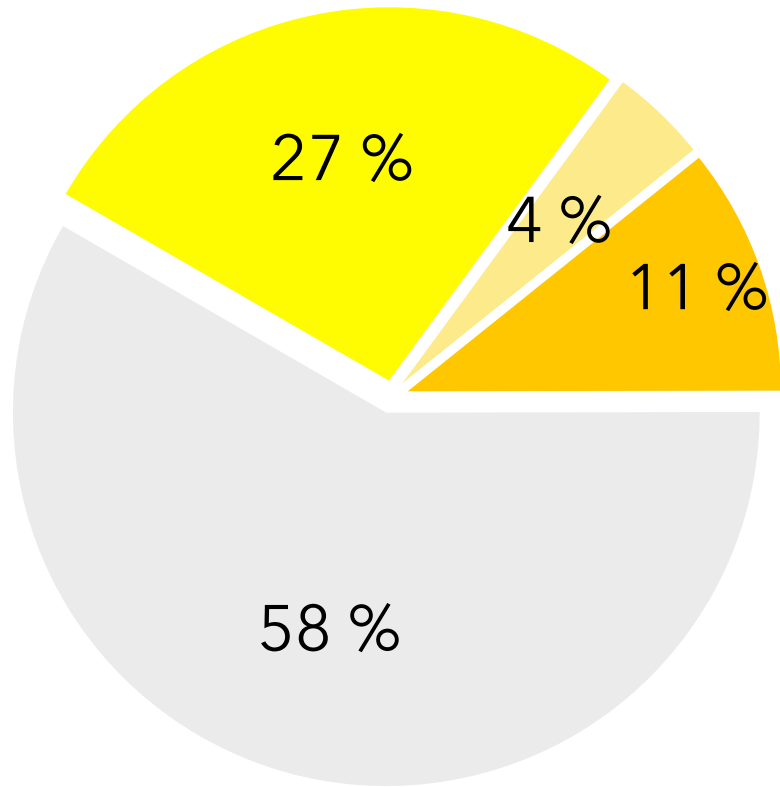
AVANTAGE PAGES HOMMES !

JEUX OLYMPIQUES

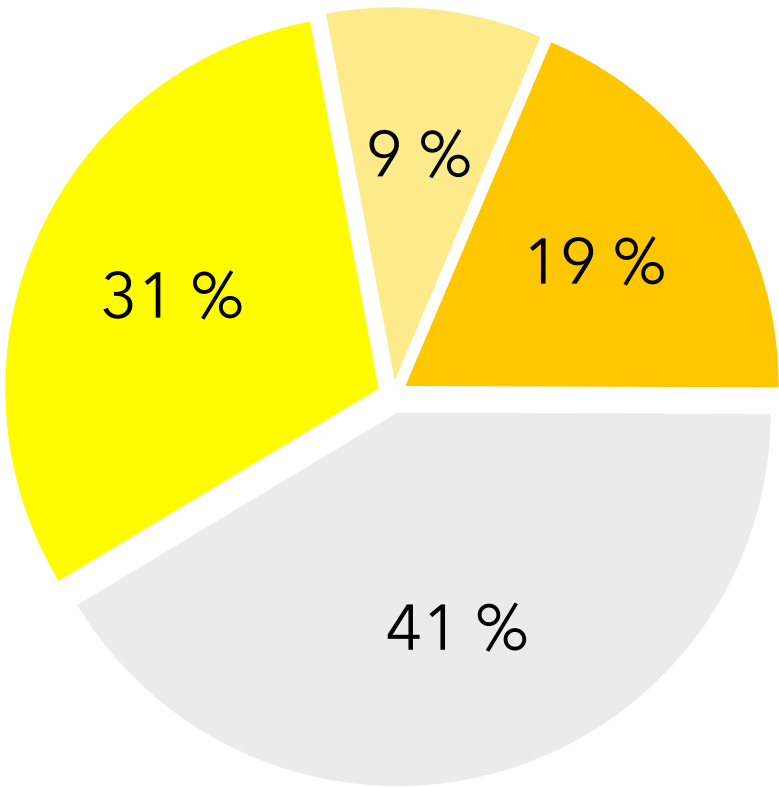
L'Équipe
% / total des pages Paris 2024



Le Parisien
% / total des pages Paris 2024



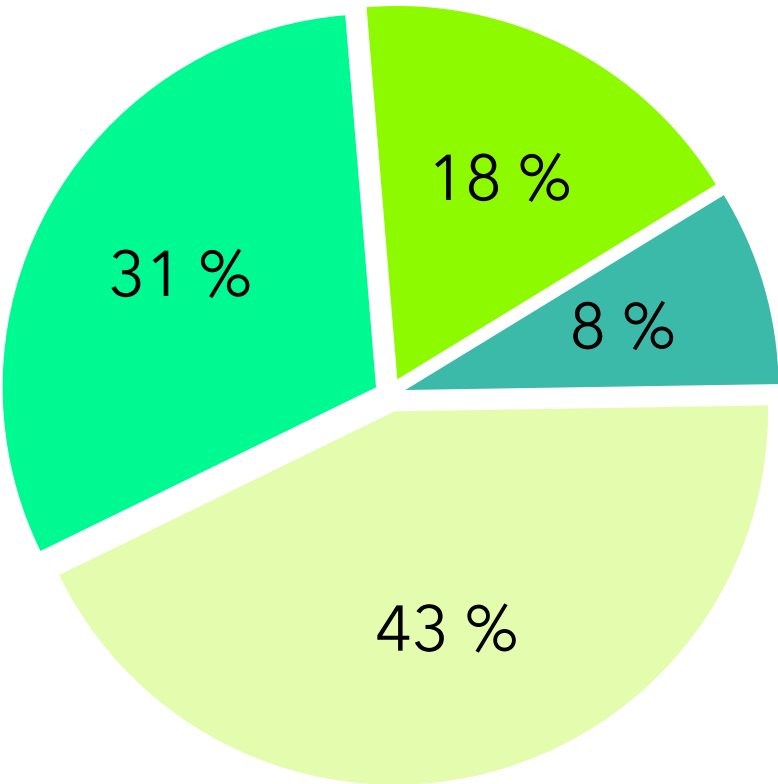
Le Monde
% / total des pages Paris 2024



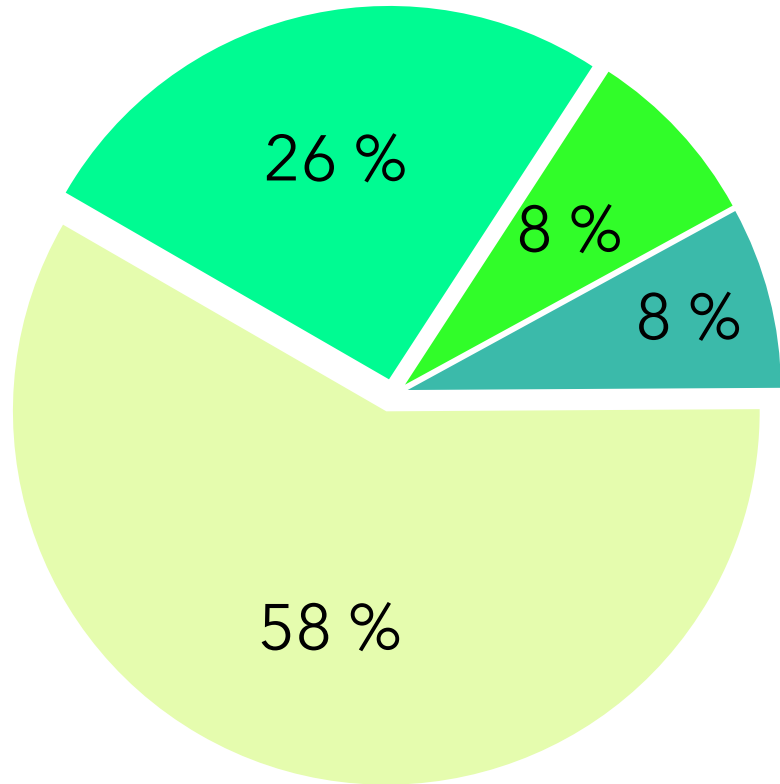
- hommes
- mixtes
- femmes
- autres + pubs

JEUX PARALYMPIQUES

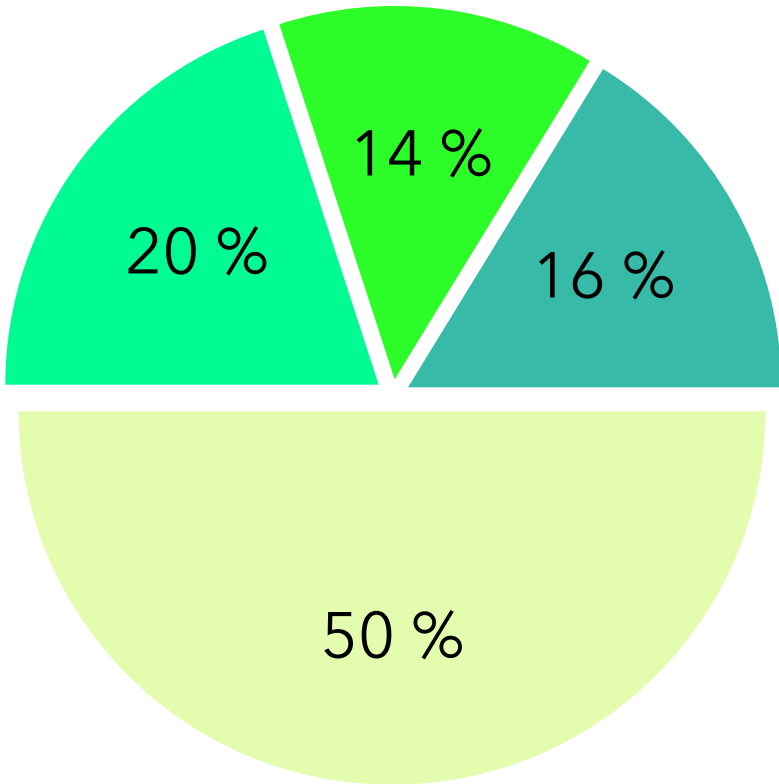
L'Équipe
% / total des pages Paris 2024



Le Parisien
% / total des pages Paris 2024



Le Monde
% / total des pages Paris 2024



- hommes
- mixtes
- femmes
- autres + pubs

NB. Le Monde traite des JO dans un Supplément Paris 2024 de 8 pages au total. Ce n'est plus le cas pour la couverture des Jeux Paralympiques qui tient en 2 pages.

TANT QU'ELLE EST BLEU.E, LA MÉDAILLE N'EST PAS GENRÉE !

Toutes les médailles des athlètes françaises sont évoquées dans la presse avec au moins un article d'1/4 de page.

Les médaillées existent donc dans les journaux...

Ce qui demeure inégal dans le rapport hommes - femmes, c'est :

- **la taille des articles consacrés à leurs performances** ; ils sont plus longs pour un médaillé que pour une médaillée.
- **la position des articles dans le chemin de fer des journaux** ; les athlètes hommes sont traités en premier dans la hiérarchie de l'information / pagination.

Exemple, dans le journal spécialisé L'Équipe, avec les équipes de France de basket, toutes les deux finalistes des JO et battues par les teams US.

- *4 pages et demi à J+1 et J+2 après la finale hommes // 2 pages 2/3 à J+1 après la finale femmes.*

Et pourtant un scénario haletant a rendu le match des Bleues épique (défaite d'un point seulement sur le buzzer à une semelle près !) tandis que la finale hommes s'est soldée par un match sans saveur et une défaite assez large (11 points d'écart).

- on trouve ces pages finale basket : **chez les hommes, en page 8 après 4 pages consacrées aux volleyeurs français médaillés d'or** (à noter que la première médaillée d'or française de Taekwondo, Althéa Laurin, arrive en page 16) // **chez les femmes, en page 8 aussi mais après 3 pages détaillées sur la cérémonie de clôture et 3 pages de pubs !**

NB. Le nombre de médailles françaises remportées par les femmes est moins important :

JO = 64 médailles françaises : 40 Hommes / 23 Femmes / 1 Mixte (par équipe)

JOP = 75 médailles françaises : 58 Hommes / 14 Femmes / 3 Mixtes (par équipe)



TANT QU'ELLE EST BLEU.E, LA MÉDAILLE N'EST PAS GENRÉE !

H = 4 pages 1/2

F = 2 pages 2/3

UN AUTRE MONDE

Les États-Unis restent souverains, grâce au génie de Stephen Curry. Mais cet argent qui est le leur pour les Bleus, qui vient couvrir une nouvelle ère.

La NBA, qui a été créée en 1946, est devenue le championnat de basket-ball le plus riche du monde. Les États-Unis, qui ont été le berceau de ce sport, ont vu leur domination s'affaiblir. Les autres équipes ont commencé à gagner des titres, et les États-Unis ont commencé à perdre. Stephen Curry, qui a été élu MVP en 2015, a été élu MVP en 2016. Il a été élu MVP en 2017, et il a été élu MVP en 2018. Il a été élu MVP en 2019, et il a été élu MVP en 2020. Il a été élu MVP en 2021, et il a été élu MVP en 2022. Il a été élu MVP en 2023, et il a été élu MVP en 2024.

Curry, quatre éclairs dans la nuit

Mars que les Américains ont été en fin de partie, leur meneur de jeu a sorti quatre coups à trois points monumentaux pour accrocher l'or olympique qui manquait à ses palmiers.

Curry a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

Yabusele a pris rendez-vous

Avec 10 points dont un gros dunk sur LeBron James, l'intérieur français a refusé son meilleur adversaire NBA. Le point dans laquelle il rêve d'une deuxième chance.

Yabusele a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

Wembanyama n'a pas suffi

Le pivot français a refusé son meilleur adversaire NBA. Le point dans laquelle il rêve d'une deuxième chance.

Wembanyama a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

France

France a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

États-Unis

États-Unis a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

PARIS 2024 basket

France 67-64 États-Unis

Wembanyama n'a pas suffi

Le pivot français a refusé son meilleur adversaire NBA. Le point dans laquelle il rêve d'une deuxième chance.

France

France a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

États-Unis

États-Unis a été élu MVP en 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024.

PARIS 2024 basket

France 67-64 États-Unis

Yabusele a pris rendez-vous

Avec 10 points dont un gros dunk sur LeBron James, l'intérieur français a refusé son meilleur adversaire NBA. Le point dans laquelle il rêve d'une deuxième chance.

Même l'été, rien ne vaut les sports divers.

Pour la santé, le sport et l'activité physique, c'est 365 jours par an.

Groupe VYV

Pour une santé accessible à tous.

PARIS 2024 basket

France 67-64 États-Unis

Yabusele: « Je vais l'encadrer »

Malgré la défaite des Bleus en finale contre les États-Unis, samedi, l'intérieur français a livré un combat mémorable (10 points), marqué par un dunk d'anthologie sur LeBron James dont l'image restera.

Yabusele a pris rendez-vous

Avec 10 points dont un gros dunk sur LeBron James, l'intérieur français a refusé son meilleur adversaire NBA. Le point dans laquelle il rêve d'une deuxième chance.

PARIS 2024 basket

France 67-64 États-Unis

Un point, c'est tout

Proches de renverser les Américains dans une finale épique, hier, les Bleus ont glané l'argent le plus frustrant et le plus prometteur de leur histoire.

Un point, c'est tout

Proches de renverser les Américains dans une finale épique, hier, les Bleus ont glané l'argent le plus frustrant et le plus prometteur de leur histoire.

PARIS 2024 basket

France 67-64 États-Unis

« Tout le monde va parler de ce match pendant des années »

Médaille d'argent autour du cou, à gauche de la médaillée internationale Sarah Michel Boury, **Bobby Williams** était encore marqué par l'épique. Mais l'ère du vantage remonte.

LA FORCE DU COLLECTIF

LA FORCE DU COLLECTIF

LA FORCE DU COLLECTIF

LA FORCE DU COLLECTIF

PARIS 2024 basket

France 66-67 États-Unis

La fin du début d'une histoire

Le projet mené par Jean-Michel Tournier depuis trois ans a fallu attendre 10 ans pour être véritablement achevé. Les Américains, champions olympiques depuis 1996. La frustration passée, restent quelques questions à résoudre et de magnifiques promesses d'avenir.

LA FORCE DU COLLECTIF

LA FORCE DU COLLECTIF

LA FORCE DU COLLECTIF

LA FORCE DU COLLECTIF

Dans les encadrés verts : les notes des joueurs et des joueuses. Pour les hommes, une page entière est dédiée à l'analyse de la performance individuelle de chaque joueur français ainsi qu'à celle de leurs adversaires. Pour les femmes, c'est dans l'infographie en petit et ce n'est qu'une note !



À LA UNE, UNE INÉGALITÉ FRAPPANTE !

La UNE des journaux français demeure la propriété des hommes.

On parle ici de UNES pleine page avec une photo de ou des athlètes dans le cas des sports collectifs.

À noter que durant les Jeux Paralympiques, on trouve une majorité d'encarts voire parfois aucune information Paris 2024 à la UNE (notamment dans Le Parisien et Le Monde - presse généraliste)

Pour les JO, sur 21 jours de relevé, en UNE :

- **L'Équipe** : 12 UNES hommes // 8 UNES mixtes // 1 UNE femmes
- **Le Parisien** : 8 UNES hommes // 8 UNES mixtes // 1 UNE femmes (+ 4 UNES neutres*)
- **Le Monde** : 10 UNES hommes // 1 UNE mixte // 5 UNES femmes (+ 1 UNE neutre*)

Pour les JOP, sur 14 jours de relevé, en UNE :

- **L'Équipe** : 7 UNES hommes // 3 UNES mixtes // AUCUNE UNE femmes (+ 1 UNE neutre*)
- **Le Parisien** : 1 UNE hommes // 1 UNE mixte // AUCUNE UNE femmes (+ 2 UNES neutres*)
- **Le Monde** : 1 UNE hommes // aucune UNE mixte // AUCUNE UNE femmes (+ 1 UNE neutre*)



JO : 7 UNES FEMMES AU TOTAL



JO : UNES MIXTES ?

On est le 4 août, au lendemain de la victoire par équipe des judokas tricolores.
La UNE du Parisien VS la UNE de L'Équipe



DURANT LES JO : UNES...

Le 30 juillet, au lendemain de la médaille d'or de la sabreuse **Manon Apithy-Brunet**. Elle est portée en triomphe par son compagnon, Boladé Apithy (sabreur lui aussi mais non médaillé en individuel). Avec cette photo, c'est à se demander qui a gagné !



Le 26 juillet, jour de la cérémonie d'ouverture des JO, une UNE pour évoquer le côté inédit d'une cérémonie dans la ville, hors stade ! On y trouve la Tour Eiffel, symbole (phallique) de Paris, les anneaux olympiques, oeuvre du père de l'Olympisme moderne Pierre de Coubertin, et...une joueuse de Beach volley à l'entraînement !



Le 10 août, avant la finale des EDF de basket face aux EU, une UNE mixte montrant la concentration et la préparation au combat des joueurs en gros plan pendant que les joueuses, elles, semblent s'amuser de l'enjeu en fond de court !



JOP : AUCUNE UNE FEMMES

Les athlètes femmes apparaissent en UNE avec des athlètes hommes (UNES mixtes) ou dans des encarts figurants en UNE sans photo.

Ici, le 2 septembre, au lendemain des médailles d'or en poursuite individuelle de la cycliste Marie Patouillet (en argent quelques jours plus tôt sur le 500 m) et de la nageuse Émeline Pierre, en 100 m nage libre)



Ici, le 8 septembre, pour évoquer l'athlète Rosario Murcia-Gangloff, arrivée la veille 4ème du marathon à 59 ans. Avant, elle concourait chez les valides aux JO sur 10 000 m. Cet encart est le seul du journal Le Monde à évoquer une athlète femme seule.



DURANT LES JOP : UNES...

Le 2 septembre, au lendemain de la médaille d'or de la cycliste, Marie Patouillet sur l'épreuve de la poursuite individuelle.



Le 8 septembre, date de clôture des JOP et donc des Jeux ! Pourtant, la veille l'EDF de cécifoot (H) remporte le titre pour la première fois de son histoire.



UNE VALORISATION INÉGALE DES ATHLÈTES OLYMPIQUES VS PARALYMPIQUES

Les journaux valorisent de façon plus importante les athlètes femmes valides que les athlètes femmes handies.
= 28 % des pages sports pour les valides // 18 % des pages sports pour les handies.

Pour rappel, les athlètes femmes de la délégation française représentent aux JO = 49,2 % et aux JOP = 34,5 %.
Ainsi, les chances de médailles françaises aux JOP sont moins importantes qu'aux JO ; la presse s'attachant à faire valoir les médailles...le déséquilibre s'ancre dans cette logique mais pas que...

Car même quand elles gagnent, il y a beaucoup moins de focus sur les athlètes handies, avec des articles qui leur seraient totalement consacrés.

Ainsi, durant les JOP, on note une grande proportion d'articles dits "mixtes" à savoir des articles qui évoquent, ensemble dans le même papier, les athlètes hommes et femmes d'une même discipline sportive ou d'une même catégorie de handicap.
= 11 % de pages sports mixtes pour les valides (JO) // 27 % de pages sports mixtes pour les handies (JOP)



UNE VALORISATION INÉGALE DES ATHLÈTES OLYMPIQUES VS PARALYMPIQUES

À noter aussi que, dans ces articles “mixtes”, les hommes occupent la plus grande partie.

Le Monde a-t-il consacré un article à la lanceuse de poids, **Gloria Agblemagnon** au lendemain de sa médaille d'argent remporté le 1er septembre ? NON

Et le jeudi 5 septembre ? OUI MAIS seules quelques courtes lignes lui sont dédiées, et ce en fin d'article.

Pourquoi ne pas introduire l'article avec l'athlète médaillée d'autant qu'elle est la première athlète française du sport adapté à remporter une médaille paralympique ?

L'article préfère pointer les difficultés des athlètes du sport adapté à performer - des athlètes hommes ici - plutôt que de valoriser sa performance à elle.

L'échec des hommes s'accompagne de lignes d'explications pendant que la réussite des femmes est timidement citée.

18 | PARIS 2024

Un « bilan contrasté » pour les athlètes français du sport adapté

Des trois Tricolores engagés sur les épreuves d'athlétisme, seule la lanceuse de poids Gloria Agblemagnon repart avec une médaille

Le « débrief » de la finale paralympique de Charles-Antoine Kouakou avec son entraîneur Vincent Clarico sera important pour comprendre les raisons de son échec. Sur la piste violette du Stade de France, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), mardi 3 septembre, celui qui s'était paré d'or à Tokyo, en 2021, a terminé huitième et bon dernier du 400 m, catégorie T20 (destinée aux déficients intellectuels) en 49 s 4, bien loin de son record personnel (47 s 32).

Quelques heures avant l'échéance, Vincent Clarico expliquait au *Monde* que lorsqu'il ratait sa course, son protégé, qui souffre notamment d'un trouble du langage, avait du mal à exprimer les raisons de sa contre-performance : « Il dit seulement qu'il n'est pas bien. » C'est exactement le discours qu'à tenu l'intéressé : « Je n'étais pas bien ce soir. Il me manquait un peu de jus pour cette dernière ligne droite. Ce n'est pas

grave, je me rattraperai dans quatre ans à Los Angeles. »

Faut-il chercher la clé de cette déconvenue dans le départ ultra-rapide du sprinteur tricolore ? « La finale est partie très vite, Charles-Antoine encore plus, livre Marie-Paule Fernex, directrice technique nationale de la Fédération française du sport adapté (FFSA). Elle se gagne à un chrono inhabituel de 48 secondes [48 s 9 pour le Colombien Jhon Obando Asprilla]. C'est une déception car c'était à sa portée de faire une nouvelle fois quelque chose de grand. » Comme en 2021, lorsqu'il était devenu le premier athlète de la FFSA à s'offrir un titre aux Jeux paralympiques, à Tokyo dans une enceinte vide en raison de la pandémie de Covid-19.

« Une présence quotidienne »
Avant de prendre place dans les starting-blocks, mardi, le Français de 26 ans incarnait pourtant la décontraction, tout sourire, jouant avec le public. Son handicap a une

vertu : celle de le rendre imperméable à la pression des grands rendez-vous. Le soutien enthousiaste des spectateurs dyonisiens l'aurait-il rendu imprudent dans sa gestion de course ?

Depuis le début de leur collaboration en 2018, l'ancien hurdler Vincent Clarico s'investit derrière son athlète. Prêtre-sacerdoce. « C'est une caton de tous les instants. Il vigilant à tout ça d'habitude, à un regard aux signes de fatigue, le coach. La complexité dans sa limite du vocab son imprécision ou son ir à prendre une initiative. »

L'accompagnement des adaptés dépasse le cadre d'un athlète valide ou de rité des athlètes han « Une fois l'entraînement ces derniers ont leur intégr lectuelle, leur autonomie l'entraîneur. Pour nous, c' coup plus fort. Cela requ

présence quotidienne. Il me téléphone s'il a crevé son pneu en voiture, pour la moindre chose. »

Le talon d'Achille de Charles-Antoine Kouakou est cette forme de fragilité. Jardinier dans un établissement et service d'aide par le travail au Bourget (Seine-Saint-

Depuis qu'il s'entraîne avec elle à Miramas (Bouches-du-Rhône), dans un groupe composé d'autres lanceurs de la collectivité d'outre-mer, le jeune homme de 21 ans a progressé de 1,50 m et a gagné une médaille d'argent mondiale à Kobé (Japon) en mai.

Marie-Paule Fernex : une médaille pour trois qualifiés, grâce à la lanceuse de poids Gloria Agblemagnon, qui a glané l'argent dimanche. « J'ai marqué l'histoire, c'est que du bonheur », s'était réjouie la native de Vierzon (Cher), 26 ans.

Avec un travail psychologique et de préparation mentale, elle a réussi à dompter le stress qui l'avait paralysée à Tokyo, terminant huitième d'une épreuve dont elle était favorite. « C'est un formidable podium pour Gloria, qui a enfin proposé le concours qu'on attendait pour ses troisièmes Jeux », insiste M^{me} Fernex, éga-

ment de Soane Luka Meissonnier « qui a rivalisé avec les meilleurs ».

Deux sportifs de la FFSA sont encore en lice dans ces Jeux : le pongiste Lucas Créange, médaillé de bronze à Tokyo, et la jeune nageuse de 17 ans, Assya Maurin-Espiau, alignée sur le 200 m 4 nages et le 100 m dos. ■

ANTHONY HERNANDEZ

La parole ici de la Directrice Technique Nationale du sport adapté, Marie-Paule Fernex. La parole de Gloria Agblemagnon n'apparaît pas dans l'article.

Marie-Paule Fernex : une médaille pour trois qualifiés, grâce à la lanceuse de poids Gloria Agblemagnon, qui a glané l'argent dimanche. « J'ai marqué l'histoire, c'est que du bonheur », s'était réjouie la native de Vierzon (Cher), 26 ans.

Avec un travail psychologique et de préparation mentale, elle a réussi à dompter le stress qui l'avait paralysée à Tokyo, terminant huitième d'une épreuve dont elle était favorite. « C'est un formidable podium pour Gloria, qui a enfin proposé le concours qu'on attendait pour ses troisièmes Jeux », insiste M^{me} Fernex, éga-



UNE FAIBLE CONSIDÉRATION POUR LE GESTE SPORTIF

Des articles souvent très sommaires d'un point de vue purement sportif.

On retrouve peu de détails sur le déroulé de la compétition, et surtout, les commentaires techniques et tactiques aiguisés sur la performance sont encore trop rares.

Les articles évoquent la victoire et la médaille rapportée, l'émotion ressentie associée à une réaction de l'athlète ou à celle de ses proches, la préparation qui l'a menée à ce succès, la joie et la fierté du staff et/ou des dirigeant.es des instances sportives (des hommes !), etc. Parfois, on ne connaît même pas les adversaires de la médaillée, ni les autres invitées du podium.

Dans certains cas, en particulier dans des sports plus niches - médiatiquement peu représentés hors Jeux, si tu n'as pas suivi l'épreuve en direct à la TV ou à la radio, tu ne sais pas vraiment ce qu'il s'est passé !

Cela pose la question de l'intérêt que l'on prête à la technicité des femmes athlètes de haut-niveau.

Et donc à la puissance de leur corps, à la finesse de leur motricité, à leur esprit de compétition, à leurs capacités à se dépasser dans l'effort... in fine à leur impact dans l'action.



UNE FAIBLE CONSIDÉRATION POUR LE GESTE SPORTIF

On est le 11 août, au lendemain de la victoire de la taekwendoïste Althéa Laurin : la première médaille d'or olympique pour le Taekwondo tricolore. L'article du Parisien VS la double page de L'Équipe.

10

PARIS 2024

Le Parisien Dimanche
Dimanche 11 août 2024 • N° 24870 bis

Le Grand Palais (Paris VIII), ce samedi. Face à l'Ouzbèke Svetlana Osipova, la Française (en bleu) s'est imposée grâce à une touche à la tête à la toute fin du second round.

La déesse Althéa

TAEKWONDO • 67 KG (F) FINALE À 22 ans, Althéa Laurin a décroché l'or et offert le premier titre olympique qui manquait au taekwondo français, après un tournoi éblouissant, ce samedi, au Grand Palais.

Pascal De Souza

« Elle est très zen et sait où elle veut aller », loue Mohamed Kobaa, son premier entraîneur du club d'Épinay-sur-Seine (Seine-Saint-Denis), « star » qu'elle gagnerait une médaille olympique. Elle n'est pas dans la fougue, ce qu'elle fait, c'est précis, construit dans un cadre bien défini. Elle est hermétique à tout, c'est ce qui fait sa force ».

Althéa Laurin (FRA)
Svetlana Osipova (UZB)
Lee Dabin (KOR)
Nafias Kus Aydin

Jeux. Ce samedi, au Grand Palais, Althéa Laurin est devenue la première à offrir un titre olympique à sa discipline, après sa victoire en finale des + 67 kg, face à l'Ouzbèke Svetlana Osipova. Elle s'est alors écroulée sur le tapis, hurlant sa joie. Avant de haranguer la

lancer la jambe, de suite plu

Althéa Laurin ne au hasard. C'est hasard qui la conduit à ce sport, à ans. Enfant, elle e du karaté. « un aire à l'époque » à capitale des sports, c'était un sport on avait la possi- er, taper, balancer est ce qui m'a tout on logique, la iste rejoint le club

local. C'est là qu'elle a appris les différentes techniques. Notamment le dolyo tchagui, le coup de pied circulaire qu'elle affectionne. Sa pre- née, la Tadjike Munira Abdusalamova, en a d'ailleurs reçu cinq, sans toucher une seule fois la Française.

« C'est une technique qu'il faut amener en calculant, entre guillemets, la distance (avec l'adversaire) pour déplier correctement sa jambe, présente l'athlète longiligne de 1,84 m. C'est quelque chose d'assez naturel chez moi, que j'ai perfectionné au fur et à mesure des années. »

Les premières compétitions de celle qui est née à Saint-Denis s'accompagnent de succès. Sans perturber sa scolarité. Le

passage au lycée est plus compliqué. À 16 ans, Althéa quitte Épinay pour rejoindre la fabrique à champions d'Asnières (Hauts-de-Seine), où elle se perfectionne sur toutes les stratégies de combat. Tout en continuant à habiter en Seine-Saint-Denis et en refusant dans un premier temps de rejoindre l'Insep.

« C'est valorisant d'avoir une telle championne »

Épinay, c'est là où j'ai grandi et où se trouvent la plupart de mes amis. J'espère inspirer les jeunes de la ville et leur montrer qu'il faut réaliser ses rêves au maximum », confie Althéa.

C'est porteur et valorisant pour une ville d'avoir une telle visée les sommets. « Je voulais être championne du monde, d'Europe. Cela me faisais rêver. Je me disais : Un jour, ce sera mon tour. Et cela s'est plutôt bien passé », sourit-elle.

Avec une première sélection en équipe de France en 2017, à 16 ans, et un premier titre européen chez les juniors. Avant d'arriver aux JO avec un titre de championne du monde (2023) et un double titre de championne d'Europe (2022, 2024). En latin, le féminin d'« altus » (haut) est « alta ». Althéa avait presque un prénom prédestiné.

La taekwendoïste a harangué la foule après sa victoire.

16

PARIS 2024 taekwondo + 67 kg

Dimanche 11 août 2024 | L'ÉQUIPE

Dimanche 11 août 2024 | L'ÉQUIPE

PARIS 2024 taekwondo + 67 kg

17

La pionnière

Trois après son bronze de Tokyo, Althéa Laurin, 22 ans a décroché hier la première médaille d'or olympique tricolore en taekwondo. La consécration pour une athlète qui semblait destinée à conquérir ce titre.

YANN STERNIS (avec A.B.)

à chacune de ses apparitions. Signe que la jeune femme habituellement si discrète avait su prendre le pouls et s'ouvrir à ce public, maison, prêt à la porter au sommet.

Non loin d'elle, le DTN Patrick Rosso s'amusait de la voir adopter une telle attitude : « En général, elle n'est pas trop expansive mais bon, là elle profite du moment, elle a raison. » Restait à savoir comment se comporterait la plus haute. Opposée à Svetlana Osipova, Laurin n'a pas non plus tremblé, même lorsque l'Ouzbèke a pris l'avantage au score sur elle (0-3) à deux secondes de la fin du round, lui répondant d'un coup de pied gauche à la tête dans la foulée (3-3), à la limite du chrono, voire davantage. Sa victoire officialisée, elle pouvait enfin se laisser déborder par sa joie.

Une habitude qui ne date pas de cette olympiade. Ekara Kamkasumphou, son entraîneur à Asnières-Hauts-de-Seine, où l'avait arrivée à 16 ans, raconte : « Très tôt, j'ai remarqué qu'elle n'hésitait jamais à aller dans des situations difficiles. Elle se résout et apprend par cœur des stratégies. » Désormais, elle est à disposition des outils lui permettant d'associer sa qualité de connaissances. Au printemps, la jeune femme nous avait confié : « Je passe des heures et des heures à regarder des vidéos de combats. Les miens, ceux de mes adversaires, ceux d'autres catégories aussi parce que j'aime ce sport. Il y a deux semaines, j'étais malade, je ne faisais que regarder des vidéos. Je me disais : alors, qu'est-ce que je vais pouvoir ajouter à mon jeu ? Par exemple, on a une technique qu'on appelle le Nulgi, un coup de pied jante avant circulaire. J'ai regardé des vidéos d'anciens champions qui le faisaient non pas en un seul temps, de manière classique mais en deux temps, et asser vite. J'ai voulu l'intégrer. J'ai tout noté. Je l'ai testé. Il y a des détails à régler pour qu'il soit sécurisé mais j'arrive. J'aime la stratégie. Je pense que c'est la clé. Ensuite, quand on est sur l'aire de combat, je trouve ça amusant, on joue avec nos jambes. »

À force d'étudier ses adversaires, Laurin a fini par les connaître sur le bout de ses mains, même sans les avoir déjà affrontés, comme ça a été le cas hier avec Munira Abdusalamova en huitièmes ou Svetlana Osipova en finale. Laurin peut alors mettre en place sa stratégie et s'adapter à celle de ses rivaux, faisant passer sa science du combat, son sens du timing, s'emparant du centre du tapis comme hier contre Lorena Brandl, Nafias Kus et Osipova. Des adversaires qui n'ont pas réussi à trouver la faille dans le plan de la Française.

Longueur, souplesse et précision

Althéa Laurin a combattu hier en + 67 kg, une catégorie olympique qui en regroupe deux habituelles : les - 73 kg (dont la Française est championne du monde) et les + 73 kg. Elle s'est donc retrouvée opposée au Grand Palais à des athlètes plus lourdes qu'elle comme Kus, Brandl ou Osipova. Pour autant, elle est parvenue à se tenir à distance de leur puissance grâce à ses longues jambes de plus d'un mètre aussi utiles, d'ailleurs, qu'offensivement.

« Elle a des segments relativement longs, c'est sa force », souligne le DTN Patrick Rosso. Elle a aussi une grosse précision sur les coups de pied au visage. Elle maîtrise certaines techniques pour aller toucher à la tête des adversaires. »

Le coup de pied à la tête est l'arme préférée de la Française de 1,84 m, qui la toutes s'en utilise hier. « C'est mon truc, sourit-elle. Je marque assez facilement comme ça. Même si j'en est pas forcément retourné, je fais de la jambe un peu comme tout le monde mais j'arrive à trouver des surtensions que sont pas classiques. J'aime aussi ça, incontrôlable des fois. »

Concrètement, Althéa a la taille et les caractéristiques qu'il faut pour s'imposer : les jambes, très longues, très souples. Kamkasumphou, les + 73 kg qui sont souvent plus lentes, moins mobiles et moins souples qu'elle, Althéa est longue, or dirait presque une sprinteuse, elle a une main belle foulée. Elle a une souplesse d'ugeon que les autres n'ont pas. Ça lui permet de mettre des coups qu'on n'a pas l'habitude de voir chez les lourdes. » Un arsenal parfaitement adapté au taekwondo moderne et sur lequel Laurin a pu s'appuyer pour décrocher l'or olympique.

La tête et les jambes

Entre sa maîtrise tactique et sa longueur de jambes, la Francienne possède un profil à part dont elle s'est allègrement servie hier.

YANN STERNIS

Passionnée par sa discipline et possédant des techniques qu'elle maîtrise à merveille, Althéa Laurin utilise aussi bien sa tête que ses jambes pour venir à bout de ses adversaires.

La genk du taek

1

Déjà médaillée de bronze en 2021, Althéa Laurin est la première championne olympique du taekwondo français.

Sept autres Français sont montés sur un podium olympique : Myrtille Borel (2004), Anne-Caroline Grafie (2012) et Haby Niaré (2016) en argent, Pascal Gault (2000 et 2004), Graciele Espinoza (2000), Marlène Harrois (2012) et Cyril Ravet (2004) en bronze.

PODIUM

+67 KG / FEMMES

1 Laurin (FRA)
2 Osipova (UZB)
3 Lee Dabin (KOR)
et Kus Aydin (TUR)

Althéa Laurin a souri, elle est fière, elle aime ce sport. Elle a touché deux fois l'Ouzbèke Svetlana Osipova en combat, à la longueur de jambe.

La tête et les jambes

née, la plus haute. Opposée à Svetlana Osipova, Laurin n'a pas non plus tremblé, même lorsque l'Ouzbèke a pris l'avantage au score sur elle (0-3) à deux secondes de la fin du round, lui répondant d'un coup de pied gauche à la tête dans la foulée (3-3), à la limite du chrono, voire davantage. Sa victoire officialisée, elle pouvait enfin se laisser déborder par sa joie.

Jeux. Ce samedi, au Grand Palais, Althéa Laurin est devenue la première à offrir un titre olympique à sa discipline, après sa victoire en finale des + 67 kg, face à l'Ouzbèke Svetlana Osipova. Elle s'est alors écroulée sur le tapis, hurlant sa joie. Avant de haranguer la

Ses combats jusqu'à sa victoire en finale sont résumés dans le premier article. Le deuxième article met en avant son profil de combattante d'un point de vue technico-tactique : sa stratégie de préparation avant combat autour du visionnage vidéos + ses qualités physiques pendant combat et notamment son arme fatale : le coup de pied circulaire à la tête.

DE GRANDES ABSENTES

DES ATHLÈTES ONT ÉTÉ INTERDITES DE COMPÉTITION SUR CES JEUX.

- **Les athlètes musulmanes françaises souhaitant concourir avec un couvre-chef sportif.**

Le port du foulard accepté par le CIO ; ce dernier a décidé de laisser chaque État qui envoie leur délégation aux Jeux faire comme il le souhaite.

Ainsi, seule la France, pays hôte, a interdit le port du couvre-chef sportif à ses sportives.

- **Les athlètes transgenres qui, selon les sports, n'ont même pas pu accéder aux qualifications pour Paris 2024.**

Le CIO a laissé à chaque fédération internationale le ressort de statuer sur la participation des athlètes transgenres, et elles sont nombreuses à l'avoir restreinte, notamment à l'égard des femmes trans.

Comme la boxe, l'athlétisme, le cyclisme, la natation, le rugby, l'aviron et d'autres ; elles ont interdit aux femmes trans ayant eu une puberté masculine de concourir dans les catégories féminines, c'est-à-dire à la quasi-majorité des athlètes trans puisque très peu de pays permettent de faire une transition avant.

- **Les athlètes handies absentes car sans nom de pathologie et hors classification.**

Comme Anne-Élizabeth d'Acremont, une joueuse de basket et rugby fauteuil ayant fait de nombreux stages avec l'EDF qui aurait pu prétendre à une sélection pour Paris 2024.



LES ATHLÈTES MUSULMANES VOILÉES

DES ATHLÈTES PRIVÉES DE VISIBILITÉ DANS LA PRESSE ÉCRITE FRANÇAISE, HORS CHAMP DU TRAITEMENT MÉDIATIQUE ET POURTANT SI ESSENTIELLES À VISIBILISER.

DE NOMBREUSES ATHLÈTES MUSULMANES ONT PARTICIPÉ AUX JEUX, LA PLUPART CONCOURANT AVEC LEUR VOILE.

Certaines sont montées sur le podium à l'instar de **Sara Samir AHMED**, haltérophile égyptienne, médaillée d'argent, ou encore de **Sarah CHAÂRI**, taekwondoïste belge, médaillée de bronze.

Aucun article (ni brève) n'a été écrit sur ces athlètes, elles sont citées dans les page "résultats et programme" (L'Équipe et Le Parisien). Leur performance auraient pu servir à visibiliser le combat des sportives musulmanes et remettre en cause la position discriminante et islamophobe de la France sous couvert du principe de neutralité.

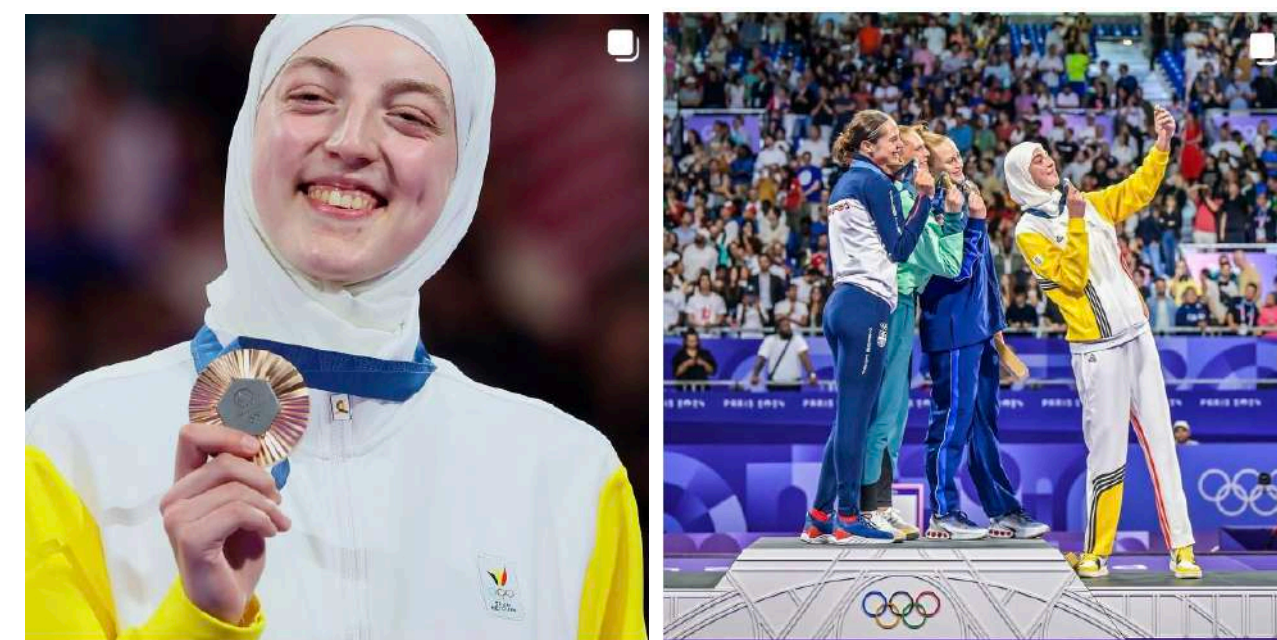
Tout comme la voix des beach volleyeuses égyptiennes, **Marwa MAGDY et Doaa EL GHOBASHY**.

Cette dernière s'est exprimée dans la presse étrangère : « *Je ne vous dis pas de porter un hijab et vous n'avez pas à me dire de porter un bikini. Personne n'a le droit de m'imposer comment m'habiller. Nous sommes dans un pays libre, chacun devrait pouvoir faire ce qu'il veut* »

Des propos non relayés dans les journaux français à l'étude ici.



Sara Samir AHMED



Sarah CHAÂRI



Marwa MAGDY et Doaa EL GHOBASHY



LES ATHLÈTES MUSULMANES

Dans les trois journaux à l'étude, un seul article sur la taekwondoïste afghane, Zakia KHUDADADI, première médaillée d'or pour l'équipe paralympique des réfugiés.

Au regard de la situation actuelle en Afghanistan et de l'oppression inhumaine infligée aux femmes par les talibans, cela aurait pu (dû) engager toutes les rédactions à écrire sur cette championne, symbole de l'émancipation des femmes afghanes mais aussi de toutes les femmes.

Pourtant, un seul article...



Un coup de pied à la persécution

La taekwondoïste **Zakia Khudadadi**, qui a été contrainte de quitter l'Afghanistan, a obtenu le bronze en moins de 47 kg, la première médaille de l'histoire pour l'équipe paralympique des réfugiés. Elle symbolise le combat d'une femme prête à tout pour exister.

maient des hôtas dans une ambiance dingue. Une émotion vraie parcourait les gradins de ce lieu magique, alors que tout était pourtant prêt d'avance, puisque son adversaire, la Marocaine Nassouli. La taekwondoïste afghane Nassouli, la Marocaine Nassouli, avait déclaré forfait en raison d'une blessure. « Mais j'étais prête », glissait Khudadadi un peu plus tard. On n'en doutait pas un instant, tant elle a fait du combat une philosophie. Et chacun connaissait, ici, un bout de son histoire.

Cette brève existence existait à défier l'ordre établi, à repousser les limites du possible depuis son départ d'Afghanistan en 2021 après l'arrivée des talibans au pouvoir. C'est un parcours à nul autre pareil d'une personnalité à part, en danger de mort pour être issue de la minorité chite nazara. Femme, sportive, handicapée de naissance (un bras atrophié) : elle cohabit, en somme, toutes les cases peu appréciées par ses dirigeants.

Il fallait donc voir Khudadadi raconter son bonheur, son visage rayonnant comme terre inconnue, la peur du vide sans sa famille restée sur place. Sait-elle que c'est Thierry Dusautoir, l'ancien capitaine du quinze de France, qui a alerté les services de Roxana Marcinis, alors ministre des Sports, le 21 août 2021, sur le cas de cette sportive en danger ?

L'ancienne nageuse a expliqué sur ses réseaux, en guise de soutien, la veille de son entrée en compétition, la naissance de cette chaîne de solidarité, le poids des ministères de l'Europe et des Affaires Étrangères, de l'ambassade de France à Kaboul qui ont permis « à Zakia et Houssein, une autre paralympique, de passer les barrières pour pénétrer dans l'aéroport grâce à l'aide des forces militaires françaises. » Il s'agit de Paris le 24 août. Pour son nouveau départ.

Elle s'est installée à l'Insep, a été prise en charge par le Comité paralympique et sportif français, entre autres, et même qu'elle vienne dans la plus grande discrétion sa famille en janvier 2022, ses parents et son frère notamment. Tous présents, hier, au

Après sa courte défaite contre l'Ouzbèke Ziyodakhon Isakova (4-3), en dépit d'un soutien incroyable, tout s'est compliqué mais elle a retrouvé les ressources pour l'emporter en repêchage face à Nurchan Elkin, la Turque (9-1). « Je suis plus heureuse que si j'avais gagné l'or », affirmait, avec un sourire grand comme le monde, Nassouli, qui ne cessait de vanter l'abnégation et le travail de sa protégée. Et on pouvait la croire à la vue de son comportement après l'obtention de la première brève de l'histoire pour les réfugiés paralympiques, la deuxième après Cynthia Ngamba, la Camerounaise, en boxe en valide.

« Pour moi, c'est plus qu'une médaille, c'est la vie », soufflait Khudadadi devant les médias. Ses mots cognaient comme des coups de pied circulaires. « J'espère qu'un jour, il y aura la liberté dans mon pays. Il faut aider les femmes dans mon pays et ailleurs, aider les réfugiés. »

Son discours, répété à l'envi, sonnait comme la revanche d'une personne con-

dans mon pays. « Oui récemment, les talibans ont encore accentué les contraintes sur les femmes. Aujourd'hui, il n'y a aucune possibilité de faire du sport ou d'aller à l'école. Mais j'espère avoir gagné pour la liberté. On ne lâchera rien pour la paix, pour cette liberté. On continue pour ça. C'est ce que j'ai monté, même si ça a été compliqué contre l'Ouzbèke, j'ai tout donné. »

Était-elle en mission ? « Oui, tout le monde m'a donné de la force. Quand je suis parti, ça a été dur, mais toute ma famille était là aujourd'hui. Et je suis certaine que toutes les filles et les femmes de mon pays ont regardé à la télé. Cette médaille va leur donner de l'énergie pour combattre les talibans et les politiques. Rien ne change chez nous, mais j'espère que quelque chose changera grâce à cette médaille. » Chez beaucoup de petites filles, chez elle, cette médaille va résonner comme la victoire de la liberté, de l'indépendance, la victoire contre l'oppression et la persécution. Et c'est son plus beau succès. **E**



LES ATHLÈTES MUSULMANES

Contre **deux articles “polémiques”** autour de l'athlète française **Soukamba SYLLA** non autorisée à porter son voile même lors de la cérémonie d'ouverture. Comme en compétitions internationales, elle a du porter une “casquette agrémentée d'une bande de tissu”.

Mardi 24 juillet 2024 | L'ÉQUIPE



21

Amère cérémonie

Soukamba Sylla, relayeuse du 4x400m français, a révélé lundi sur son compte Instagram être privée de la cérémonie d'ouverture de vendredi en raison de son voile. Pourtant pas nouveau, le sujet épineux provoque le malaise des instances françaises.

AMARILLÉ ROBIN
et ALBAN TRAUQUET

À quelques jours de la cérémonie d'ouverture, voici une polémique qui a un air de déjà-vu. Mais cette fois, la cause de mécontentement est plus grande. La sprinteuse Soukamba Sylla, membre du relais 4x400m, s'apprête à vivre ses premiers Jeux à 26 ans. La jeune femme, de confession musulmane, porte le foulard et c'est vu : elle ne pourra pas participer à la cérémonie d'ouverture parce qu'elle n'est pas une spécialiste du tour de piste, qui s'entraîne à Nantes, irrégulièrement, avec un émoji clover, puis dans la légende sous son post : « Le pays de la liberté ».

Pluie, soleil, vent, tout est parfait pour la cérémonie d'ouverture de vendredi. Mais la jeune femme, de confession musulmane, porte le foulard et c'est vu : elle ne pourra pas participer à la cérémonie d'ouverture parce qu'elle n'est pas une spécialiste du tour de piste, qui s'entraîne à Nantes, irrégulièrement, avec un émoji clover, puis dans la légende sous son post : « Le pays de la liberté ».

Son voile avait déjà été des fois, mais elle ne peut pas participer à la cérémonie d'ouverture parce qu'elle n'est pas une spécialiste du tour de piste, qui s'entraîne à Nantes, irrégulièrement, avec un émoji clover, puis dans la légende sous son post : « Le pays de la liberté ».

Devant le Comité national olympique et sportif français (CNOSF), la ministre Amélie Oudéa-Castéra avait rappelé



« Il y a des discussions » entre le CNOSF, la Fédération et l'athlète. Cette condition débouche donc sur l'interdiction pure et simple pour l'athlète, qui est la seule dans la délégation française de ne pas avoir de voile. C'est la seule dans la délégation française de ne pas avoir de voile. C'est la seule dans la délégation française de ne pas avoir de voile.

« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.

Le Parisien
Jeudi 25 juillet 2024 - N° 24850

Une casquette plutôt qu'un voile à la cérémonie d'ouverture

POLÉMIQUE | Alors que la France est l'une des rares nations à interdire les signes religieux à ses athlètes, il a été proposé à la sprinteuse Soukamba Sylla une tenue alternative.

Bertrand Mézeard
et Sandrine Lefebvre

Soukamba Sylla participera à la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de vendredi. La décision a été officialisée ce mercredi après deux jours de négociations. « Tu es sélectionnée aux JO, organisé dans ton pays, mais tu ne peux pas participer à la cérémonie d'ouverture parce qu'elle n'est pas une spécialiste du tour de piste, qui s'entraîne à Nantes, irrégulièrement, avec un émoji clover, puis dans la légende sous son post : « Le pays de la liberté ».

« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.

« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.



« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.

« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.

« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.

« On a bien le droit mais pour l'instant, il n'y a pas de décision définitive », soufflent-ils dans les coulisses.

11

Heureusement que la vie est parfois bien faite ! Comme un symbole de liberté, la marathonnienne Sifan HASSAN, médaillée d'or. Deux articles - L'Équipe et Le Monde - lui ont été consacrés le lendemain. Aucun n'évoque son podium où elle s'est présentée fière avec son foulard, alors qu'elle avait décidé de courir sans. Le marathon féminin étant la dernière épreuve des JO, elle a reçu sa médaille d'or lors de la cérémonie de clôture devant un Stade de France plein à craquer !



LES ATHLÈTES TRANS ET/OU NON BINAIRES

DES ATHLÈTES PRIVÉ.ES DE VISIBILITÉ DANS LA PRESSE ÉCRITE FRANÇAISE, HORS CHAMP DU TRAITEMENT MÉDIATIQUE ET POURTANT SI ESSENTIEL. LES À VISIBILISER.

DES ATHLÈTES TRANSGENRES ET/OU NON BINAIRES ONT PARTICIPÉ AUX JEUX.

Selon le Comité International Olympique (CIO), au cours de ces dernières années, moins de 0,001% des athlètes se sont identifié(e)s comme étant des athlètes transgenres et/ou non binaires. ***Parmi les athlètes trans et / ou non binaires outées à PARIS 2024 :***

JEUX OLYMPIQUES

Nikki HILTZ - Athlète trans et non binaire

Athlétisme 1500 m - USA

1ère participation aux JO Paris 2024 (arrivé.e 7ème)

QUINN -Athlète trans et non binaire

Football - Canada

Médaillé.e d'or à Tokyo en 2021, 1/4 de finaliste aux JO Paris 2024

Raven SAUNDERS - Athlète non binaire

Athlétisme lancer de poids - USA

Médaillé.e d'argent à Tokyo en 2021, 11ème aux JO Paris 2024

JEUX PARALYMPIQUES

Valentina PETRILLO - Première femme trans à participer aux JOP

Athlétisme 400 m - Italie

Non qualifiée pour la finale.



Deux articles seulement sont consacrés aux athlètes minorités de genre. Ils concernent Valentina PETRILLO, l'athlète italienne (200 et 400 m). Elle fait "l'évènement" car elle est la première femme trans à participer aux Jeux Paralympiques ce qui lui vaut ces articles.

Des articles de première fois !

La World Athletic l'autorise à concourir dans la catégorie femmes car assignée femme à la naissance et ayant eu une puberté féminine.

Le principe d'équité dans le sport - toujours au centre des débats quant à l'inclusion ou non des personnes trans dans les compétitions - n'est pas mis à mal = pas d'article.

Avec la transphobie qui circule en France, ces Jeux auraient pu être l'occasion pour les rédactions de traiter de ces questions et plus largement valoriser les athlètes LGBTQIA+ dans leurs éditions. Comme pour les athlètes musulmanes voilées, l'enjeu de visibilité est ici aussi grand que nécessaire.

Le Monde - 3 sept.

Portrait

L'Équipe - 7 sept.

Entretien

LES ATHLÈTES INTERSEXES ?

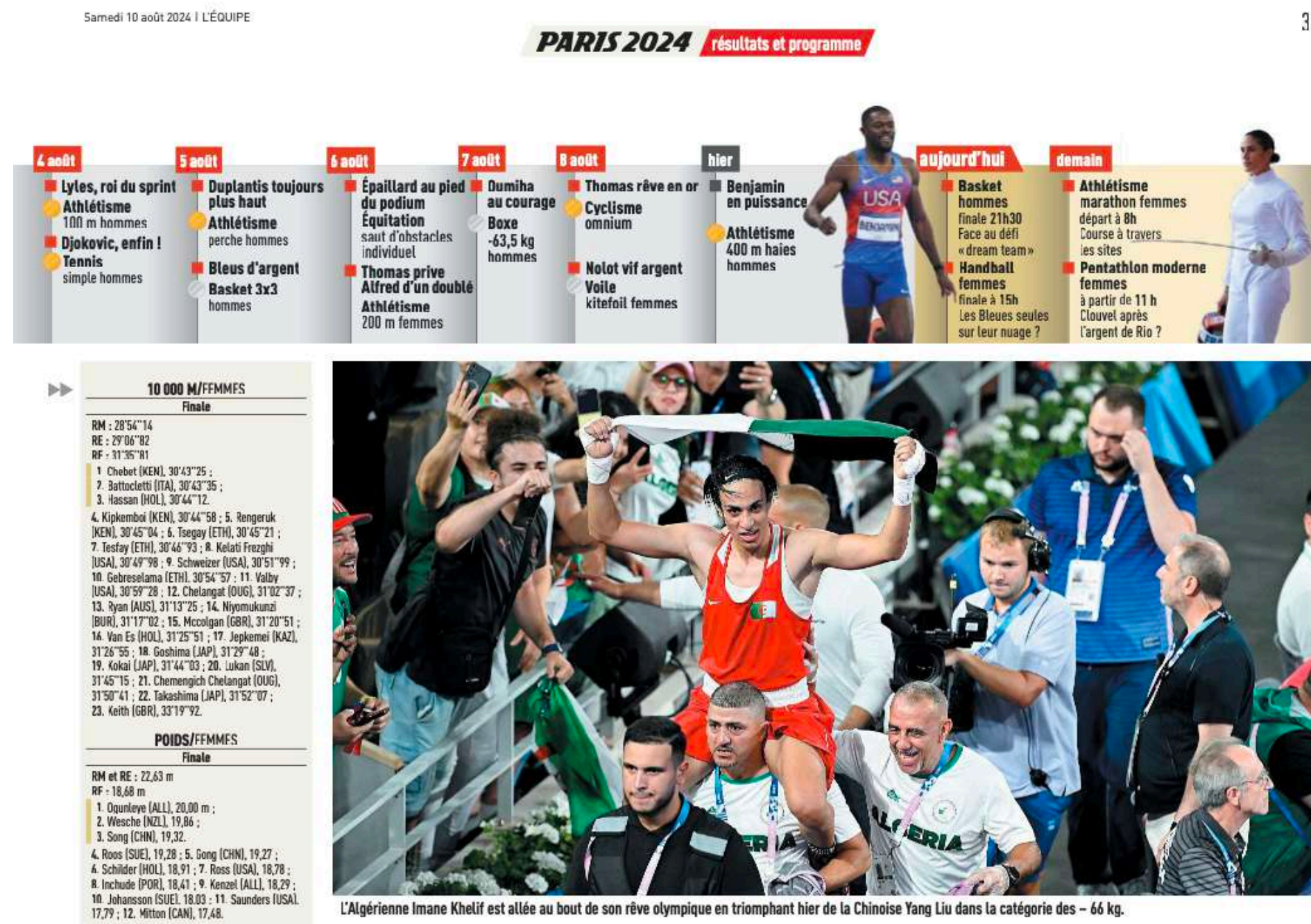
PLUSIEURS ARTICLES - 8 AU TOTAL - ONT ÉTÉ RÉDIGÉS SUR LA BOXEUSE ALGÉRIENNE IMANE KHELIF.

Finale médaille d'or... mais à quel prix !

Au prix d'une "polémique" sur son identité de genre / suspicion de sa non-féminité.

Elle entre en compétition le 1er août dans la catégorie des moins de 66 kg, son adversaire italienne, Angela Carini, se plaint de sa trop grande force et émet des doutes sur sa féminité.

Malgré la pression des médias, le harcèlement qu'elle subit, sur fond de lutte intestine entre les instances organisatrice de la boxe - le CIO vs l'IBA - elle devient championne olympique et offre à l'Algérie sa première médaille d'or.



En revanche...

AUCUN D'ARTICLE POST-FINALE POUR RACONTER SON COMBAT POUR SON TITRE OLYMPIQUE

L'Équipe a ajouté une photo d'elle dans leur section « résultats et programme »
en dernière minute dans l'édition du lendemain de la finale qui, a leur décharge,
a eu lieu autour de 23h.



LES ATHLÈTES INTERSEXES ?

18

PARIS 2024



Le Parisien

Lundi 5 août 2024 • N° 24865

Dernier round pour la boxe olympique ?

Après moult polémiques liées à l'arbitrage, le climat est cette fois vicié par le débat sur l'identité de genre de deux athlètes. En toile de fond, un conflit larvé entre le CIO et la Fédération internationale.

Éric Michel et Pascale de Souza (avec S.G. et F.G.)

UMAR KREMLEV déteste les Jeux olympiques. Même si ce n'est pas très tendance en ce moment, il en a parfaitement le droit. Problème, le Russe est président de l'IBA (International Boxing Association), la Fédération internationale de boxe. Cet oligarque richissime est aussi un proche du Kremlin. La réciprocité est vraie : le Comité international olympique ne supporte plus l'IBA et lui a retiré sa reconnaissance l'an passé, mettant par là même en danger la présence de la boxe au programme olympique après les JO de Los Angeles, en 2028.

La menace de voir la boxe disparaître n'est pas nouvelle. Elle court depuis une dizaine d'années, fruit pourri d'un sport trop longtemps gangrené par la corruption, la triche et les décisions arbitrales incohérentes. Quand on est français, comment oublier les scandales qui ont privé Alexis Vastine d'un couronnement à Pékin et Londres ?

À chaque jour son psychodrame

Point de tournoi olympique sans polémique. Paris 2024 n'échappe pas à la règle. Et cette fois, ce sont l'Algérienne Imane Khelif et la Taïwanaise Lin Yu-Ting qui en font les frais, victimes d'attaques en



L'Algérienne Imane Khelif, (à dr.), est au cœur d'une polémique sur son identité de genre.

règle mettant en doute leur identité de genre. Pourquoi ? Parce que ces jeunes femmes, qui ont un taux de testostérone supérieur à la moyenne, ont été qualifiées pour les Jeux de Paris, alors que l'IBA les avait disqualifiées des Championnats du monde l'an passé, prétendument pour avoir échoué à des tests de féminité, dont le CIO conteste la validité, qualifiant la décision fédérale d'« arbitraire ».

Et le comité olympique de rappeler au passage que les deux sportives combattent sur les circuits internationaux

depuis des années. Elles ont d'ailleurs fait les Jeux de Tokyo, il y a trois ans, sans que personne y trouve à redire. Et sans gagner de médailles non plus, d'ailleurs...

Depuis une semaine, les psychodrames s'enchaînent à l'Arena Paris Nord. Ce dimanche matin encore, la Bulgare Svetlana Staneva a fait un scandale après avoir été sortie logiquement de la compétition par Lin Yu-Ting. La quart-de-finaliste est sortie du ring en furie, en mimant la lettre X avec ses doigts, pour représenter le signe du chromoso-

me. Malaise total... Quelques instants plus tard, son entraîneur, Borislav Georgiev, brandissait deux messages écrits en anglais : « Sauvez la boxe féminine ! » et « Je veux seulement affronter des femmes ». Samedi, la Hongroise Anna Luca Hamori avait fait profil bas après avoir été battue par Imane Khelif, mais elle avait attaqué son adversaire algérienne sur les réseaux sociaux les jours précédents. Angela Carini a, elle, présenté ses excuses à la boxeuse nord-africaine, après avoir pris un coup de poing dans le

nez puis piqué un coup de sang, jeudi, sur le ring. La jeune Italienne a abandonné dans la foulée, alors que le combat avait commencé seulement 46 secondes plus tôt et refusé de serrer la main à Imane Khelif, en criant à l'injustice.

Comme pour mettre de l'huile sur le feu, l'IBA a annoncé samedi qu'elle allait lui attribuer une récompense de 50 000 \$. Il faut dire qu'Umar Kremlev ne rechigne jamais à sortir son carnet de chèques pour se mettre tout ce petit monde dans la poche et s'arroger le soutien des pays émergents notamment.

« Si demain la boxe disparaît du programme olympique, ce n'est pas notre sport qui sera pénalisé mais les JO car c'est la boxe qui rend les Jeux populaires et pas l'inverse, disait Kremlev récemment, bravache. Les champions du monde sont dix fois plus célèbres que les médaillés d'or. » Discutable. « Pour Kremlev, les Jeux ne sont pas importants, affirme Dominique Nato, le président de la FFB, il y a quelques semaines. Mais comment peut-il comparer des JO retransmis en mondovision et des Championnats du monde qui intéressent 300 personnes au bord du ring ? C'est une folie. » Qui envoie toute une discipline par le fond.

Une autre boxeuse a été prise dans la même tourmente sexiste.

La taïwanaise **Lin YU-TING**, médaillée d'or chez les moins de 57 kg.

Sur les 8 articles, seul un article du Parisien (ci-contre) évoque son nom, les autres traitent du “cas” Imane Khelif.

Les 8 articles sont factuels : ils parlent du « double combat » d'Imane Khelif qualifiée de « puncheuse de préjugés » qui continue à se battre et à gagner malgré cette polémique.

Ils rapportent aussi les dires antagonistes du CIO vs IBA qui aurait fait passer des tests de féminité à ces deux athlètes (test hormonal et test chromosomique) prouvant leur masculinité et les excluant de leurs compétitions en mars 2023 - des tests désapprouvés par le CIO qui a autorisé leur participation aux Jeux.

Dans 2 sur 8 articles, face à la remise en cause de l'identité de genre de ces deux athlètes, leur situation est considérée autour de la possibilité qu'elles soient hyperandrogènes c'est à dire qu'elles produisent une quantité d'androgènes (hormones masculines) supérieure à la moyenne (moyenne très floue / études).*

** NB. L'hyperandrogénie, une forme d'intersexuation parmi + de 40 recensées par les différentes études.*



C'est la boxe qui rend les Jeux populaires, et pas l'inverse

Umar Kremlev, le président d'International Boxing Association

ET LES PERFORMANCES DE CES DEUX ATHLÈTES, CHAMPIONNES OLYMPIQUES EN TITRE ?

AURAIT-ON ENTENDU PARLÉ D'IMANE KHELIF, BOXEUSE ALGÉRIENNE, OU DE LIN YU-TING, BOXEUSE TAÏWANAISE, DANS LES JOURNAUX, SANS CETTE POLÉMIQUE ?

PAR AILLEURS, PAS D'ARTICLE SUR LE CONTRÔLE CONSTANT DU CORPS DES FEMMES - DES CORPS MUSCLÉS DES ATHLÈTES - ET EN PARTICULIER DES CORPS NON BLANCS ?

NB. précédent Caster Semanya, athlète sud-africaine championne olympique du 800 m à qui on a retiré sa médaille et qu'on a empêché de concourir sans traitement hormonal.



LES ATHLÈTES INTERSEXES ?

Son PORTRAIT dans Le Parisien
(un seul sur les 8 articles)

Le Parisien
Vendredi 9 août 2024 • N° 24869

Imane Khelif, puncheuse de préjugés

La boxeuse algérienne, en finale olympique vendredi malgré la polémique sur son identité de genre, a toujours dû faire face à l'adversité. De son enfance pauvre aux JO, itinéraire d'une combattante.



Paris, dimanche. Depuis une semaine, la boxeuse de 25 ans est attaquée par ses adversaires, mais aussi par des personnalités publiques comme Donald Trump, à cause de son hyperandrogénie.

qu'elle croise la route d'Emmanuel Macron, alors en visite officielle en Algérie. Une vidéo est ressortie ces derniers jours sur les réseaux sociaux où l'on voit le président français s'intéresser à sa carrière. Cette popularité ne lui fait pas pour autant oublier les siens. « C'est une fille très généreuse avec sa famille. Grâce à l'argent de ses combats, elle a rénové la maison de ses parents », souffle Nassret Yefsah, l'ange gardien qui gère sa carrière depuis vingt mois.

« Une sœur » pour le peuple algérien
En 2023, elle est disqualifiée des Mondiaux de New Delhi (Inde) par l'IBA après avoir échoué, selon l'association, à des tests d'éligibilité de genre. Mais le CIO lui ouvre les portes des JO de Paris, estimant que son cas est conforme aux réglementations de l'instance olympique. Depuis avril dernier, elle est licenciée en France, au club de Nice Azur Boxe.

22 H 51
France TV et Eurosport
IMANE KHELIF (ALG)
YANG LIU (CHN)

Vincent Mongaillard
et Pascale De Souza

POUR SE RENDRE aux entraînements du club de boxe de la protection civile de Tiaret, ville des hauts plateaux algériens, Imane Khelif devait prendre le bus. Un trajet d'une dizaine de kilomètres depuis son village reculé de Biban Mesbah. Pour financer ses voyages, l'adolescente, issue d'une famille pauvre, vendait du pain et du couscous faits maison dans la rue. « Mais aussi de la ferraille et des déchets plastiques ramassés ici ou là, qu'elle refourguait aux collecteurs qui sillonnent les quartiers », précise Farid Aillat, journaliste au magazine « Jeune Afrique ».

Une expérience de vie qui a contribué à forger le caractère de cette fille aînée d'un berger devenu soudeur et d'une mère au foyer élevant neuf enfants. « Vous avez vu comme elle est forte ? Avec tout ce que se passe autour d'elle, elle reste concentrée pour décrocher la médaille d'or », applaudit Nassret Yefsah, son manager. Depuis une semaine, la puncheuse de 25 ans est attaquée sur son identité de genre par ses adversaires

mais aussi par l'ancien président américain Donald Trump, la Première ministre italienne d'extrême droite Giorgia Meloni ou l'autrice britannique de la saga « Harry Potter » J.K. Rowling.

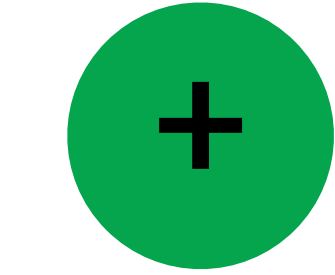
« Obligée de se bagarrer » pour jouer avec les garçons
Malgré la polémique soulevée par son hyperandrogénie et attisée par le conflit ouvert entre le CIO et l'IBA, la sulfureuse fédération internationale de boxe amateur proche de la Russie de Poutine, Imane Khelif va tenter, ce vendredi soir, d'avoir vu des caméras d'hui son premier supporter.

Gamine, elle s'est d'abord passionnée pour le foot, chassée, dans son quartier comme à l'école, des garçons filles s'en mêlent. « Elle était obligée de se bagarrer pour s'imposer », raconte le reporter Farid Aillat. C'est l'un de ses profs qui lui a suggéré de se tourner vers la boxe à Tiaret, une ville qui a déjà « produit » plusieurs champions. « C'était un vrai défi pour elle, issue d'une famille traditionnelle, de faire de la boxe », explique un journaliste d'une télévision algérienne. Son père, Amar, d'abord très réticent, a fini par accepter le choix de sa fille. Il est aujourd'hui son premier supporter.

Durant l'été 2020, elle fait parler d'elle dans les journaux, non pas pour ses KO mais pour sa disparition. En stage dans le massif du Djurdjura, elle se perd dans la forêt lors d'un footing avec ses coéquipiers. « Comme elle est très forte en course, elle a dépassé tout le monde et s'est retrouvée seule au milieu des chalets et des singes magots », détaille son manager. Quelque 300 militaires, gendarmes et pompiers sont mobilisés pour la rechercher. Après une nuit à la belle étoile, l'égaree est retrouvée par un berger.

Toujours présente pour les siens
Une mésaventure qui ne freine pas ses performances. En 2021 à Tokyo, elle est la première boxeuse algérienne de l'histoire à prendre part aux JO. Elle termine cinquième. L'année suivante, elle empoche la médaille d'argent aux Championnats du monde amateurs à Istanbul (Turquie), comme aux Jeux méditerranéens sur ses terres, à Oran. Sa ville de Tiaret l'accueille alors comme une reine, lui offrant une parade à bord d'un camion de la protection civile escorté par des chevaux de fantasia. Al Abdelmajid Tebboune, les hommes après les coups.

Chronologie de l'enfer donc. Il débute officiellement jeudi dernier, avec l'abandon précocé après 46 secondes de combat d'une boxeuse italienne Angela Carini face à l'Algérienne. La Transalpine craignait pour son intégrité physique. « Je suis montée sur le ring pour combattre. Je ne me suis pas rendue, mais un coup de poing m'a fait trop mal et j'ai dû ça suffir, expliquait-elle ensuite dans les médias de son pays. Je ne suis personne pour jouer ou prendre une décision, si cette femme est ici, il y a une raison ».



... et un autre article dans L'Équipe qui évoque son parcours de vie sur fond de sa compétition Paris 2024 et de la polémique



Le double combat

La boxeuse Imane Khelif, qui a créé la polémique malgré elle en voyant sa féminité questionnée, assure sa première médaille à l'Algérie.

ANNE-SOPHIE BOURDET

Il fallait bien qu'à un moment donné l'ombre rattrape la lumière. « Il n'y a pas de soleil sans ombre », écrivait Albert Camus, et le soleil a beaucoup trop brillé au-dessus des Jeux de Paris pour que l'ombre ne les rattrape pas. Cette part d'ombre s'est nichée depuis jeudi dans la bruyante obscurité de l'Arena Nord de Villapinte, où la boxeuse algérienne Imane Khelif mène un combat sans gants qui dépasse les frontières du ring. Il les dépasse tellement qu'après sa victoire aux points par décision unanime samedi en quarts de finale des 66 kg face à la Hongroise Luca Anna Hamori, la zone mixte était devenue une foire d'empoigne où tout le monde jouait des coudes et des caméras pour recueillir le sentiment de l'héroïne du jour. Une héroïne épaules tombantes, en larmes, qui passait en coup de vent. « Laissez-la tranquille ! », hurlait Hassiba Rouïmerka dans la foule. La championne olympique algérienne du 1500m des JO de Barcelone (1992) savait relayer la parole inaudible de sa jeune consœur : « Elle est en train de vivre l'enfer. Beaucoup de pression, beaucoup d'injustice. Et personnellement l'injustice. »

“Elle a souffert enfant car elle était très pauvre, et encore maintenant. Où est l'humanité ? Nous attaquerons en justice l'IBA. C'est une mafia”
NASSRET YEFSAH, ENTRAÎNEUR D'IMANE KHELIF

Chronologie de l'enfer donc. Il débute officiellement jeudi dernier, avec l'abandon précocé après 46 secondes de combat d'une boxeuse italienne Angela Carini face à l'Algérienne. La Transalpine craignait pour son intégrité physique. « Je suis montée sur le ring pour combattre. Je ne me suis pas rendue, mais un coup de poing m'a fait trop mal et j'ai dû ça suffir, expliquait-elle ensuite dans les médias de son pays. Je ne suis personne pour jouer ou prendre une décision, si cette femme est ici, il y a une raison ».

Chronologie de l'enfer donc. Il débute officiellement jeudi dernier, avec l'abandon précocé après 46 secondes de combat d'une boxeuse italienne Angela Carini face à l'Algérienne. La Transalpine craignait pour son intégrité physique. « Je suis montée sur le ring pour combattre. Je ne me suis pas rendue, mais un coup de poing m'a fait trop mal et j'ai dû ça suffir, expliquait-elle ensuite dans les médias de son pays. Je ne suis personne pour jouer ou prendre une décision, si cette femme est ici, il y a une raison ».

D'autres prendront encore moins de gants qu'elle pour questionner la féminité de son adversaire, en l'occurrence la Première ministre italienne Giorgia Meloni (« Je pense que les athlètes qui ont des caractéristiques génétiques masculines ne devraient pas être admis aux compétitions féminines », déclarait-elle sur XI, ou même l'ancien président américain Donald Trump, qui promettait « et merde ! » les hommes des compétitions féminines. S'engouffrèrent dans ce sillage des milliers de commentaires sur les réseaux sociaux, chacun s'y engageant sans expertise en endocrinologie. La polémique se nourrit en grande partie de l'exclusion de Khelif des Mondiaux 2023 en Inde par l'IBA (exclusion réalisée sur la base d'un test indépendant et reconnu dont les détails sont confidentiels), dont les documents n'ont pas été publiés, qui n'est pas un examen de testostérone. Comme avant les Jeux, le CIO a réagi immédiatement en soutenant la boxeuse via son porte-parole Mark Adams : « Toutes les compétitrices qui participent au JO suivent et respectent les règles d'éligibilité. »

Et comme l'avait précisé Adams à The Guardian, « le test de testostérone n'est pas un test pass/fail. De nombreuses femmes peuvent avoir un taux de testostérone égal à celui des hommes, tout en étant des femmes ». Car Khelif, hyperandrogénie ou non, est une femme, et c'est un combat d'avoir à l'écrire. C'est un combat, aussi, d'avoir vu son CV ausculté depuis jeudi. D'avoir vu des caméras affluer dans son petit village au sud-ouest d'Alger, où son père, Omar, un soudeur sans emploi de 47 ans, exhibe livrets de famille et autres documents de naissance pour attester du genre féminin de son enfant. Il raconte sa fille sportive meilleure que les garçons au foot et à la course, il raconte les coups que sa femme préparait et la ferraille qu'Imane vendait pour financer ses allers et retours pour s'entraîner dans la capitale. Son club actuel, le Nice Azur Boxe témoigne de sa mentalité exemplaire et de sa gentillesse. On exhume aussi toutes les interviews de la championne, comme cet entretien à Canal Algérie où elle évoque combien elle a été la cible de préjugés appuyés dans sa famille plutôt conservatrice. Celui de l'agence algérienne APS, où elle confiait avoir voulu renoncer à la boxe à cause du regard de la société.

« Cette période est très difficile pour Imane, sa famille et toutes les femmes algériennes. C'est quelque chose de dur. Elle a souffert enfant car elle était très pauvre, et encore maintenant. Où est l'humanité ? Nous attaquerons en justice l'IBA. C'est une mafia ».

Chronologie de l'enfer donc. Il débute officiellement jeudi dernier, avec l'abandon précocé après 46 secondes de combat d'une boxeuse italienne Angela Carini face à l'Algérienne. La Transalpine craignait pour son intégrité physique. « Je suis montée sur le ring pour combattre. Je ne me suis pas rendue, mais un coup de poing m'a fait trop mal et j'ai dû ça suffir, expliquait-elle ensuite dans les médias de son pays. Je ne suis personne pour jouer ou prendre une décision, si cette femme est ici, il y a une raison ».



L'Algérienne Imane Khelif, ici lors de sa victoire aux points en quarts contre la Hongroise Luca Anna Hamori, hier, affrontera la Thaïlandaise Janjaem Suwanapheng, mardi.

Sur le ring, malgré ces considérations qui flottent au-dessus d'elle,

core maintenant. Où est l'humanité ? Nous attaquerons en justice l'IBA (la Fédération internationale). C'est une mafia », regretta son entraîneur, Mohamed Chaoua. Thomas Bach, samedi, dénonça la position de l'IBA comme partie prenante d'une campagne de diffamation contre les Jeux.

Une athlète avant d'être un enjeu
Sur le ring, malgré ces considérations qui flottent au-dessus d'elle,

Khelif a rappelé qu'elle était une athlète avant d'être un enjeu, frappant le sol de ses poings comme pour décharger toute sa rage. Elle ne l'a pas renvoyée à la figure de son adversaire, Luca Anna Hamori, qui, pourtant, l'avait copieusement provoquée sur les réseaux sociaux elle avait partagé une affiche où elle affronte une sorte de Minotaure ou dans les médias hongrois (« Elle ou il est un homme, ce sera une plus grande victoire si je l'emporte »). Des sous-entendus nau-

seabonds qui rappellent un temps qu'on espérait révolu, où Lindsay Davenport déclarait au sujet d'Amélie Mauresmo : « Parfois, j'avais vraiment l'impression de jouer contre un garçon. Elle frappe si fort, si dur, elle a de telles épaules ».

La sociologue du sport Béatrice Barbusse soupire : « Cette polémique démontre à quel point la place des femmes dans le sport, surtout ici dans les sports de combat comme la boxe, particulièrement viril, est toujours question-

née lorsqu'elles sont performantes. La suspicion qu'elle a subie montre à quel point il est difficile de s'imposer en sport quand on est une femme qui ne correspond pas aux normes de la féminité occidentale ».

Beaucoup de lumière autour d'elle et malgré elle
Derrière l'affaire Khelif se pose aussi la question, réelle, de la ré-évaluation d'un avantage physique plutôt qu'un autre, et pourquoi

cette question est uniquement soulevée dans le sport féminin. Qui considérerait Victor Wembanyama (2,24 m) trop grand pour participer aux JO ? Dans le Figaro, la boxeuse française Emilie Sonvico s'interroge : « C'est le Sumo ou il est un homme, ce n'est pas d'argent. En boxe, ce profil d'athlète peut l'être. » La socio-historienne et spécialiste des questions de genre Anais Bohuon s'agace : « Perso, j'ai saoulé Ali et Tyson en leur temps, et leurs adversaires avaient peur. » Ceux qui Teddy Ri-

ner met 30 cm dans la vue, sûrement aussi. Fn demi-finales mardi (22h34) sur le canal de Roland-Garros, Khelif affrontera la Thaïlandaise Janjaem Suwanapheng, pour une revanche des Mondiaux 2023 où elle avait gagné aux points avant d'être disqualifiée. Il y aura encore beaucoup de lumière. Celle qu'elle espère, légitime, saine. Qui se reflète sur la première médaille des Jeux Olympiques qu'elle offrira à son pays, quel qu'en soit le métal. **F**

Bennama et Oumiha visent la finale



Assurée d'au moins trois médailles (quatre si Davina Michel bat la Camerounaise Cindy Okonkwo cet après-midi en quarts de finale des - 75 kg), l'équipe de France devrait en savoir plus sur leur couleur, aujourd'hui vers midi. En demi-finales, Bilal Bennama (-66 kg, 26 ans, 1,78 m) affrontera le Dominicain Yaniel Alcántara Reyes (20 ans, 1,55 m) à - 51 kg à 12h20, tandis que Sofiane Oumiha (-66 kg, 29 ans, 1,78 m) sera opposé au gaucher canadien Wyatt Sanford (25 ans, 1,73 m) à - 63,5 kg juste après son compatriote.

Contrairement à Djamil Aboudou (28 ans, 1,81 m), qui affrontera l'Espagnol Ayoub Ghafla Drissi (25 ans, 1,98 m) en demi-finales des - 92 kg mercredi, Bennama et Oumiha seront favoris. Tous deux sont nettement plus expérimentés et plus titrés que leur adversaire. Néanmoins, comme Malik Bouziane, entraîneur de l'équipe de France, aime à le répéter : il n'y a pas de favori aux Jeux. Ainsi, Sanford a éliminé le champion du monde des - 63,5 kg, Ouzbek Ruslan Abdullajev (21 ans, 1,70 m), en quarts de finale. Aux Jeux de Tokyo, le Canadien avait été battu au premier tour des - 69 kg, mais cette catégorie n'existant plus, il est descendu à - 63,5 kg. Il devrait posséder un avantage physique sur Oumiha, lequel, triple champion du monde des - 60 kg, a dû lui aussi monter de catégorie, puisque les - 60 kg ne sont plus olympiques. Afin de créer une sixième catégorie femmes aux Jeux, il n'y en a plus que sept pour les hommes. En cas de victoires aujourd'hui, Bennama et Oumiha accéderont à la finale et seront assurés au moins de la médaille d'argent.

A.A.F.

C'était un vrai défi pour elle, issue d'une famille traditionnelle, de faire de la boxe
Un journaliste d'une télévision algérienne



LE SEXISME DANS LA PRESSE

LA "PRESQUE" PARITÉ SUR LE TERRAIN MAIS PAS DANS LES MÉDIAS.

OUTRE L'ASPECT QUANTITATIF, LE SEXISME ET AUTRES FORMES DE DISCRIMINATIONS S'IMPRIMENT DANS LA PRESSE ÉCRITE.

En voici, une catégorisation fragmentaire et poreuse :

- PAS D'ÉCRITURE INCLUSIVE, LE MASCULIN L'EMPORTE !
- INFANTILISATION ET PATERNALISME
- ALLÉGEANCE AUX HOMMES
- REPRODUCTION DES REPRÉSENTATIONS ET ASSIGNATIONS SOCIALES GENRÉES
- HYPERSEXUALISATION DES ATHLÈTES
- HÉTÉRONORMATIVITÉ
- INSPIRATION PORN ET VALIDISME
- MORNE INCLUSION



PAS D'ÉCRITURE INCLUSIVE, LE MASCULIN L'EMPORTE !

NI EN UNE
Ce serait trop sulfureux / qualificatif !

NI DANS LES TITRES D'ARTICLES
malgré la parité des athlètes dans certains articles mixtes

Vendredi 26 juillet 2024 | L'ÉQUIPE

PARIS 2024

31

ENTRÉE EN LICE

Agbagnéno,
Judo (-63 kg)
23 juillet
France - 1^{er} tour

Clarisse Agbagnéno De tous les combats

Elle avait été l'une des reines des JO de Tokyo en 2021, décrochant son premier titre individuel en -63kg, et avait grandement participé à la conquête de l'or dans l'épreuve par équipes mixtes. Trois ans plus tard, Clarisse Agbagnéno (31 ans) revient avec un appétit toujours vorace, aux Jeux de Paris. Mais son olympiade a été mouvementée. La championne s'est d'abord éloignée du judo pour donner naissance à son premier enfant, Athina, en juin

2022. Puis elle est revenue à la compétition à partir de novembre 2022, toujours accompagnée de sa fille. « J'ai décidé d'être maman tout en faisant du judo de haut niveau, à la belle, battre, prouver », assure-t-elle. Sur les tapis, la Française a progressivement retrouvé son niveau, glanant son sixième titre de championne du monde au printemps 2023 avant de connaître un coup de moins bien, aux Europe en novembre 2023 à Montpellier l'71 et aux Mondiaux à Abu Dhabi en mai 2024 l'31. Celle qui se voit participer aux JO de Los Angeles en 2028 souhaite montrer, chez elle, à Paris, qu'elle reste une référence. Et qu'elle peut mener de front tous les combats.

Y.S.

ENTRÉE EN LICE

Ferrand-Prévot,
VTT cross-country
26 juillet

Pauline Ferrand-Prévot L'or comme point final

Il y a la levée à moitié pleine : celui qui déborde de titres (européens et mondiaux, sur route, en cyclo-cross et en VTT) qui colle à la poitrine de Pauline Ferrand-Prévot de reflets inégaux, avec notamment ses cinq sacres planétaires en cross-country, un record. Et puis il y a la levée à moitié vide : le manque manifeste d'un titre olympique. Si tout autre résultat que l'or dimanche serait vécu comme un échec par l'athlète, la probabilité qu'elle parvienne à 32 ans son immense carrière en VTT

avec ce titre olympique si intensément désiré est bien réelle. Depuis trois ans et l'échec cuisant de Tokyo l'01, elle n'a que cet objectif, ses six titres mondiaux de 2022 et 2023 n'ayant été que des marches pieds vers cela. Depuis huit mois, la Française se prépare coupée de tout ou presque, s'imposant une discipline stricte pour réussir son objectif. En gagnant à Enlencourt, Pauline Ferrand-Prévot peut devenir sans cesse l'une des sportives les plus complètes de l'histoire.

B.F.

Earvin Ngapeth Artiste unique

Un rituel, ça se respecte. Alors mardi, comme avant chaque échec majeur, Earvin Ngapeth est passé chez le coiffeur. Il en est ressorti rasé, avec un blond platine, clin d'œil appuyé à ses années en équipes de France cadets et juniors. Le résultat capillaire n'était pas toujours garanti, contrairement à celui du terrain avec un triple historique sur la scène continentale dans le sillage de leur leader (2007, 2008, 2009). Depuis rien n'a changé. À chaque fois que les Bleus ont gagné une compétition, Ngapeth a brillé. Exception faite de la victoire en Ligue des nations, il y a un mois. Menacé à cause d'une petite lésion au mollet gauche, le boss (33 ans, 335 sélections) s'est contenté d'entrées sporadiques au service. Signe que le meilleur volleyeur français de l'histoire n'est plus indispensable. « Absolument pas, tranche l'ex grand

passer international Alain Fabiani (392 caps). Cela prouve juste que les autres ont beaucoup progressé et que l'équipe est capable de proposer un jeu différent en son absence, peut-être plus équilibré. Mais la France aura besoin de lui pour gagner l'or olympique. Earvin reste la solution. » Parce qu'il absorbe la pression comme une éponge, à réponse à tout techniquement, avec le geste juste ou génial. Et surtout, quand le patron sourit sur le barilaf, l'équipe de France se sent pousser des ailes. Autour d'une bonne saison en Turquie – le double Coupe Championnat avec Halkbank Ankara, il a préparé « le rendez-vous de fin de vie » avec minutie. Déçu de ne pas avoir été élu porte-drapeau pour la cérémonie d'ouverture des Jeux, l'art des filets entend passer sa frustration sur ses ailes.

Photo: Stéphane Mouton/Visa

NI DANS LE CORPS DES ARTICLES...



Avec peu d'utilisation de mots épicènes comme les athlètes, les tricolores, etc.

Ou encore très peu de tournures de phrases non genrées comme ici dans Le Monde / un article bilan des médailles françaises.

La natation surnage grâce à Léon Marchand Alors que s'achevaient, dimanche 4 août, les compétitions de natation à



Il s'agit ici de relever **le sexisme et le validisme** dans ce que les journalistes projettent directement sur les athlètes femmes ou sur les hommes qui encadrent leur pratique sportive et conditionneraient leur performance.

Et ces hommes comme les guides, les protecteurs, les chefs de meute, le madré...

Alors qu'elles sont, rappelons-le, des sportives de haut-niveau à part entière qui n'ont pas besoin d'être légitimer par eux.

Aurélie Aubert, une vie au rythme de la boccia

Un titre olympique tient parfois à rien. Pour encourager Aurélie Aubert à jouer à la boccia, Marie-Pierre Leblanc, manageuse de la performance au sein de l'équipe de France, proposait à la jeune femme quelques morceaux de chocolat « *afin de la motiver* ». Près de quinze ans plus tard, l'athlète a décroché la première médaille paralympique française de l'histoire de cette discipline, proche de la pétanque. A 27 ans, la joueuse

uméro 2 mondiale) lors
e de groupe. Elle s'est en-
ée en finale grâce à des
s serrés.

Le frayer
 bert a bien commencé,
 « après les deux pre-
 nches. Puis, elle s'est dé-
 e. Alors que la médaille
 blait acquise, l'athlète
 une grosse frayer. « J'ai
 ne erreur, a reconnu la
 J'ai pensé que mon ad-
 avait plus de boules
 lui en restait une. » « Ce
 e lucidité, probablement
 ss qui entourait cette fi-
 tu lui coûter très cher »,
 umel Pacheco, entraî-
 quipe de France.

te aux Jeux paralympiques de 1984, organisés conjointement à New York et à Stoke Mandeville, en Angleterre, la boccia comptait 3600 pratiquants en

100%

France. Aurélie Aubert, qui souffre d'une paralysie cérébrale due à un manque d'oxygène à la naissance, a commencé à l'âge de 13 ans, après sa rencontre avec Claudine Llop, infirmière dans son centre et devenue son assistante de jeu. Elle l'accompagne pendant le tournoi paralympique. « Mon rôle est d'être face au terrain, expliquer-t-elle. Je n'ai pas le droit de parler ni d'influencer Aurélie, mais je peux diriger son fauteuil selon ses instructions. Pendant le lancer, je fais aussi contre poids sur le fauteuil, car elle prend de l'impulsion. »

Lès deux femmes se connaissent par cœur. « Lorsque Aurélie s'est réveillée ce matin sans stress en me disant qu'elle avait envie de se faire plaisir pendant cette finale, j'ai su qu'elle allait la gagner », confie Claudine Ilop.

Aurélié Aubert, qui vit en famille d'accueil, s'entraîne deux fois par semaine, une dizaine

d'heure environ. « Je suis également aidée par une préparatrice mentale, de l'analyse vidéo et des soins de kiné, racontait-elle au Monde, quelques semaines avant les Jeux. Je suis devenue accro. » Ce sport permet souvent à des athlètes ayant un handicap lourd de sortir de leur isolement, d'avoir une vie sociale et même parfois de voyager. La championne paralympique apprécie tout particulièrement les dimensions technique et stratégique de la discipline : « Comme aux échecs, il faut prévoir le coup d'après, et donc réfléchir en permanence. »

Grâce à cette médaille d'or, le premier titre international de sa carrière, Aurélie Aubert va toucher une prime de 80 000 euros, identique à celle des athlètes valides vainqueurs aux Jeux olympiques. « Cet argent va me permettre de ne pas réfléchir à comment faire pour partir en compétition, expli-

que la Française. J'espère que les sponsors m'auront vue et que la boccia sera plus médiatisée. »

Samuel Pacheco alimeraït, lui, que ce titre permette à moyen terme d'augmenter le nombre de stages de l'équipe de France. « Au niveau international, celui des championnats du monde ou d'Europe, les athlètes sont pris en charge, explique l'entraîneur national. Mais pour qu'ils puissent être invités à ces tournois majeurs, ils doivent être bien classés. Et pour cela, ils doivent participer à des tournois moins importants, qu'ils financent souvent eux-mêmes. »

Auréli Aubert devait participer mardi aux épreuves par équipes. *« En tant que capitaine de l'équipe de France, elle sait transmettre son envie et sa niaque aux autres, assure Marie-Pierre Leblanc. Elle sait ce qu'elle veut. »* En l'occurrence, un deuxième titre paralympique. ■

PIERRE LEPIDI



INFANTILISATION ET PATERNALISME



Kirpichnikova, divine dauphine

La Franco-Russe, naturalisée l'an dernier, a conquis l'argent sur 1 500 m, sa première médaille olympique. Derrière l'intouchable Katie Ledecky, elle a dynamité son record de France de plus de huit secondes.

ARNAUD LECOMTE

C'est de l'argent frais. Entre les deux énormes feux d'artifice Marchand, le demi-fond tricolore a remonté une perle presque inattendue des eaux de La Défense, une première médaille olympique sur le 1 500 m féminin, une distance il est vrai toute récente au programme des JO.

Derrière la marchine Katia Ledecky qui a pris ses distances de la première coulée, Anastasia Kirpichnikova a réussi une merveille de course tout en contrôle. Elle a conservé à la base, dans les derniers mètres, sous la pression de l'Allemande Isabel Gose, une deuxième place occupée de haut en haut.

La Franco-Russe, naturalisée en avril 2023, avait goûté à la finale à Tokyo 2021 (7^e) sous la bannière du Comité olympique russe. Elle avait aussi multiplié les titres aux Euros en petit bassin. Hier, dans le chaudron de Nanterre, elle a nagé comme elle en avait rêvé lorsqu'elle a choisi de quitter la Russie en 2019 pour faire sa vie en France puis d'en revêtir les couleurs, après la mise hors jeu de son pays natal, pour la première fois l'an dernier.

« Mon rêve s'est réalisé aujourd'hui. Ça faisait un an que j'attendais, et je fais ma Russie »

Au point de nager son propre record de France de plus de huit secondes (15'40"35 contre 15'48"53 aux Mondiaux de Fukuoka 2023, où elle avait terminé quatrième). « Je suis choquée, mon rêve s'est réalisé aujourd'hui. Ça faisait un an que j'attendais, et je fais ma

La Française (à gauche) a gagné l'argent après avoir occupé la deuxième place de tout en haut, loin derrière l'intouchable Katie Ledecky (à droite).

PODIUM
1. Ledecky (USA)
2. Kirpichnikova
3. Gose (ALL)

1

Katie Ledecky est la première nageuse de l'histoire titrée en individuel lors de quatre Jeux Olympiques consécutifs. Elle a aussi gagné hier sa huitième médaille d'or (totaux compris), à une unité du record de la gymnaste soviétique Larissa Latynina.

Stéphane Muryel / L'Équipe



« Je leur devais cette m

Battue en demi-finales par la future championne des - 52 kg, l'Ouzbèke Diyora Ke a décroché le bronze à valeur de victoire pour elle et le public, qui l'a portée durant

ANOUK CORBE

Comme seule au monde dans une situation si délicate, elle a su se reconstruire.

sage ravagé de larmes. « Ça n'a eu aucun goût particulier, car l'olympade a été très difficile avec des hauts, des bas, mais c'est une sacrée gonzesse ! »

CHRISTOPHE MASSINA, RÉFÉRENT D'AMANDINE BUCHARD EN RFI

est tellement submergé par l'émotion qu'il avoue « ne plus se souvenir » de ses mots lors de leur accolade. Avant de retrouver un peu ses esprits et ses paroles : « Tu l'as fait, tu es allée la chercher ! C'est beaucoup d'émotion,



Stéphane Muryel / L'Équipe

Après avoir conquis le bronze au bout de 7'8" de lutte intense contre la Hongroise Reka Papp (en haut), Amandine Buchard est tombée dans les bras de Clarisse Agbegnéno.

que Amandine Buchard a été sévèrement touchée aux vertèbres fin 2022.

Pour l'honneur et la fierté d'un père disparu

Alors, au creux de cet hiver, elle a fui les tatamis, a rejoué au foot et au rugby, sports de sa jeunesse. « Des activités ressources où je suis juste Amandine, simple athlète, femme. Ça fait du bien car on profite ensemble, on ne sent pas jugée par le regard des autres », expliquait-elle en amont des JO. Ce regard des autres parfois si pesant, et particulièrement celui de sa mère qui l'a rejetée quand elle a appris son homosexualité. Cette maman d'origine antillaise dont elle tient la couleur de peau, même si la championne se retrouve da-

Vendredi 9 août 2024 | L'ÉQUIPE

CYCLISME

Ferrand-Prévôt : « Je peux vivre à nouveau »

La championne olympique de VTT, qui retourne sur route la saison prochaine chez Visma-Lease a bike, affiche l'ambition de gagner le Tour de France dans les trois ans et précise les contours de ce projet : retrouvailles avec le peloton, coéquipières, objectifs...

BENOÎT FURIC

Lorsque nous l'avons jointe mercredi, au soir de l'officialisation de son transfert chez Visma-Lease a bike pour trois saisons, afin de renouer avec la compétition sur route, Pauline Ferrand-Prévôt était revenue chez elle, sur la Côte d'Azur, détendue et affable. Du tourbillon post-titre olympique à ses ambitions sur route, la championne française de 32 ans, déjà titrée mondialement sur route, en VTT et en cyclo-cross, a évoqué son retour à une vie sociale après huit mois dans sa bulle et surtout les trois prochaines années qui se dessinent devant elle, avec l'objectif ultime de remporter le Tour de France femmes.

« Comment s'est passé le retour à la vie, après l'existence monacale qui a précédé votre titre olympique ?

Elle rit. J'ai vécu un rêve pendant une semaine. Vraiment. J'en ai pas beaucoup dormi, pas très bien mangé. J'ai pu faire un peu de sport, quelques footings, du vélo en salle, mais c'est vrai que j'étais contente de rentrer à la maison pour reprendre ma vie saine et équilibrée. Et de retourner à l'entraînement. Mais ça a été une période incroyable que je n'oublierai jamais.

Vous avez eu l'impression d'en profiter ? Carrément. J'en avais profité et sans culpabiliser, car je me sens libérée d'un poids, comme si j'étais plus légère, plus décontractée. Maintenant, tout ce qui peut arriver, c'est du bon. Je suis super heureuse. C'est comme un soulagement, je peux vivre à nouveau, c'est bizarre comme sensation, mais c'est cool.

Le regard public a-t-il déjà changé ? Oui, j'étais même sur les Champs-Élysées, et les gens m'arrêtaient pour prendre des photos. Je me suis dit : « Wow, c'est peut-être un peu too much » (elle rit à nouveau). Je pense que ça a aussi eu de l'effet parce que c'était l'une des premières épreuves des Jeux, la première médaille en individuel et une médaille que je voulais depuis longtemps.

Où est-ce qu'il vous a décidé à signer chez Visma-Lease a bike ?

C'est une réflexion sur ce que j'allais faire après les Jeux, et notamment en 2025. Je me voyais pas refaire tout un cycle de VTT, j'ai l'impression d'avoir un peu tout fait. J'ai parlé avec plusieurs équipes, dont Visma. J'ai senti que c'était pro, car et qu'il y avait beaucoup d'humain. Je sais aussi qu'ils savent préparer les grandes échéances comme le Tour de France avec Jonas Vingegaard. Et en tant que leader, ils ne vont pas me faire crasher sur toutes les courses. Ce sera vraiment une préparation pour gagner le Tour. C'est aussi cela qui m'intéresse.

Je ne dis pas que je vais gagner le Tour, mais on a la prétention d'y arriver.

La question inévitable : la présence de votre compagnon (Dylan Van Baarle) vous a aidé à choisir Visma ? C'est marrant, c'est ce que tout le monde me dit. (Puis d'un ton très déterminé.) Mais je n'ai pas du tout besoin que quelqu'un me pistonne. C'est ma décision. On ne parle pas

forcément beaucoup de vélo. Et si Dylan avait été dans une autre équipe, je serais quand même allée chez Visma, car c'est l'équipe dans laquelle j'ai envie d'être. Cet hiver, mais l'idée du retour à la route était déjà ancrée quand vous avez signé chez Ineos, fin 2022... C'était un peu con, car je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire. Cet hiver, je me suis dit : « Soit tu arrêtes le vélo, soit tu repars sur la route. » Le cyclisme féminin a beaucoup évolué : ça me paraît déjà devoir à quel niveau je peux être, et à partir de là progresser pour arriver au meilleur niveau.

EN BREF
32 ANS
1,64 m ; 62 kg.
Équipe : Ineos Grenadiers (Visma-Lease a bike en 2025).

Principales victoires :
VTT : championne olympique 2024 ; quintuple championne du monde (2015, 2019, 2020, 2022, 2023) ; 9 manches de Coupe du monde ; double championne du monde de short-track (2022, 2023) ; triple championne du monde de relais mixte (2014, 2015, 2016) ; double championne du monde de VTT marathon (2019, 2022) ; championne du monde de gravel 2022.
Route : championne du monde 2014 ; Flèche Wallonne 2014 ; 1 étape du Giro 2015.
Cyclo-cross : championne du monde 2015.



Stéphane Muryel / L'Équipe

La question inévitable : la présence de votre compagnon (Dylan Van Baarle) vous a aidé à choisir Visma ?

C'est marrant, c'est ce que tout le monde me dit. (Puis d'un ton très déterminé.) Mais je n'ai pas du tout besoin que quelqu'un me pistonne. C'est ma décision. On ne parle pas

forcément beaucoup de vélo. Et si Dylan avait été dans une autre équipe, je serais quand même allée chez Visma, car c'est l'équipe dans laquelle j'ai envie d'être.

Stéphane Muryel / L'Équipe

LEDECKY (EU)
KIRPICHNIKOVA (FRA)
GOSE (ALL)
Éric Bruna

ENTRE LES DEUX FINALES du prodigieux Léon Marchand, Anastasia Kirpichnikova, française depuis peu, a offert à son pays d'adoption la première médaille aux Bleues de la natation depuis douze ans. À 24 ans, la nouvelle protégée de Philippe Lucas a fini deuxième du 1 500 m nage libre mercredi soir (15'40"35), derrière la légende américaine Katie Ledecky. Une place sur le podium au goût de revanche,

après que sa carrière a été stoppée par la guerre. Rodé au monde des bassins, l'ancien mentor de Laure Manaudou avait brouillé les pistes avant l'épreuve. À la fois pour faire baisser la pression mais aussi pour piquer l'orgueil de sa nageuse. « Il faudrait déjà qu'elle arrive en finale, lâchait le coach. Elle ne s'est pas entraînée comme il fallait. » Des propos auxquels la native d'Asbété, un centre industriel de Sibérie, n'est pas restée sourde. « On a tous les deux de très fortes caractères, sourit-elle. Alors forcément, parfois ça claque un peu. »

L'ancienne Russe sait pour l'avoir vécu qu'un d'après lui, elle n'est pas simple, mais ça fait partie de la natation française. « Il m'a tout donné, résumé-t-elle. Il a passé son temps à me répéter que je

ceux de l'eau libre (Federica Pellegrini, Camella Pote, Sharon van Rouwendaal...). « Mais j'ai rarement vu quelqu'un d'aussi dur au mal, apprécie-t-elle. Elle n'est pas simple, mais ça fait partie de la panoplie. Mais elle n'a aucun problème pour passer la barrière de la souffrance. »

« Je suis fière, bien que ce soit un peu amer. Mais franchement, je ne vais pas m'en plaindre. Contrairement à Tokyo, je finis sur une victoire », confie la Française, le visage baigné de larmes. « Ça n'a eu aucun goût particulier, car l'olympade a été très difficile avec des hauts, des bas, mais c'est une sacrée gonzesse ! »

Une première « Marseillaise » à Bucarest Pendant presque deux ans, la recordwoman de Russie du 800 m et du 1 500 m regarde donc de loin ses camarades d'entraînement partie à la chasse aux chronos. « Vous imaginez un peu ? J'ai lancé Lucas. Ce n'était pas facile. Elle a eu le courage de se mettre à l'eau tous les jours sans savoir si elle pourrait remonter

à Belcham, Bu... « Il n'y a pas de sensibilité avec oxygène, mais ça fait du bien car on profite ensemble, on ne sent pas jugée par le regard des autres », expliquait-elle en amont des JO. Ce regard des autres parfois si pesant, et particulièrement celui de sa mère qui l'a rejetée quand elle a appris son homosexualité. Cette maman d'origine antillaise dont elle tient la couleur de peau, même si la championne se retrouve da-

Après avoir conquis le bronze au bout de 7'8" de lutte intense contre la Hongroise Reka Papp (en haut), Amandine Buchard est tombée dans les bras de Clarisse Agbegnéno.

Stéphane Muryel / L'Équipe

41

ALLÉGEANCE AUX HOMMES

Catégorie proche de la précédente, il s'agit cette fois de relever **le sexisme dans la mise en lumière directe du rôle de leurs homologues masculins, de leur entraîneur et/ou leur manager, ou encore pour certaines de leur compagnon, père ou frère(s).**

Ce sont les articles où est rappelé avec insistance et en longueur à quel point les hommes sont inspirants et porteurs pour elles. L'homme y demeure tout puissant bien que, rappelons-le encore, ce sont bien elles qui sont sur le terrain et performent.

Quand elles ne sont pas directement comparées à leurs homologues masculins pour différencier LE sport du sport "féminin", ces-derniers sont mentionnés comme des exemples, ceux qui leur montrent la voie de la performance.

Parfois, les journalistes en ITW leur demandent même de venir valider ce constat.

La médaille de « Lolo et les garçons »

KITEFOIL (F) | FINALE Enfant, elle défiait sur l'eau son père et son frère. Désormais, c'est avec les kiteurs de l'équipe de France masculine que Lauriane Nolot se challenge. Jusqu'à décrocher l'argent ce jeudi.



Gaétane Morin

SES LARMES ont la couleur des reflets de la Méditerranée, qui lui déroule son tapis argenté, en harmonie avec sa médaille. Lancée à la conquête du premier titre olympique de l'histoire du kitefoil, nouveau venu dans le programme des Jeux, Lauriane Nolot a dû se contenter de la deuxième marche du podium, jeudi, à Marseille (Bouches-du-Rhône). Un mauvais choix de voile, un vent capricieux depuis le début de la semaine, et ses espoirs se sont envolés dans la pétrole qui a fait trans-

C'est là sa force : pendant que les autres filles en sont encore à faire des ronds dans l'eau entre elles, Lauriane vient se frotter aux garçons, et ce n'est pas pour leur demander de l'attendre. « Elle a l'intelligence d'aller chercher chez eux ce qui lui manque », souligne Bertrand Dumortier, coach des Bleus.



Lauriane Nolot s'est jetée dans les bras des autres membres de l'équipe de France.

Nicolas Parlier, multiple champion du monde et partenaire d'entraînement, a conseillé Lauriane Nolot en navigation afin qu'elle conserve une longueur d'avance sur ses adversaires.



DAVID LEBLANC/LE MONDE

Parlier et pionnier du foil, triple champion du monde de la discipline avant que les problèmes de poids ne viennent rebattre les cartes, il a vibré avec elle avant de sécher ses larmes.

par son père, Jean-Marie, et son frère aîné, Pierre, elle s'est tout de suite prise au jeu. « On se tirait la bourre tout le temps », se souvient le papa. À ses côtés, son épouse, Camille, confirme : « Elle

ne connaît pas le plafond de verre. Elle s'inspire de notre agressivité dans l'eau et elle s'engage à 200 % ». Techniquement aussi, elle a appris à leur côté. Jusqu'à s'intéresser à son matériel et épouser l'évolution de son sport de plage, devenu discipline olympique. « Elle voulait comprendre comment vole une voile, elle s'est vraiment impliquée », salue encore Théo. Excellent metteur au

coachs voulaient qu'elle reprenne un peu de masse, mais elle a refusé, précise son père. Elle se sent bien comme ça, et puis, c'est une femme, elle ne veut pas voir sa silhouette s'empâter. » Cette date du jeudi 8 août était surannée depuis des mois dans l'agenda de la Varoise de 25 ans, double championne du monde (2023 et 2024). Ce devait être son moment, celui où, dans la rade sud de Marseille, la jeune et exubérante rideuse passerait à la postérité en devenant, à jamais, la première championne olympique d'une spectaculaire discipline tout juste entrée au programme des Jeux olympiques (O).

« Un seul but : mettre une pila à Axel ! » Puissante et explosive, la double championne du monde en titre tente bien de rivaliser avec Axel Mazella, passé ce

encore lui mener la vie dure, et elle le leur rend bien. Accueillie en 2020 par Axel Mazella et Théo de Ramecourt au sein du pôle Espoirs d'Argentan, sur la plage hyéroise de l'Almanarre, Lauriane attendit de valider son master de création numérique pour s'aguerir au haut niveau. Elle était tellement folle quand elle est arrivée, je donnais pas cher de ses chances de se qualifier pour les Jeux », se remémore Théo. La jeune fille est alors à la tornade, elle ne jure que par glisse et le fun, traîne les pieds pour aller à la salle de sport. « Mais elle a vu l'important qu'on y accordait et, finalement, elle s'y est mise à applaudir Théo. Elle y est même devenue addict, réclamant une quatrième séance hebdomadaire quand on lui en prescrivait trois. Conséquence : elle s'est asséchée, descendant à 70 kg quand elle en affichait 85 l'année dernier sur la balance. « L'

Le Monde

SAISON 19 AOÛT 2024

PARIS 2024 | 5

VENTS CONTRAIRES POUR LAURIANE NOLOT

KITEFOIL. La Varoise, favorite de cette nouvelle épreuve, a été battue en finale par la Britannique Eleanor Aldridge

MARSEILLE - envoyée spéciale

À une vingtaine de mètres de la Britannique Eleanor Aldridge que ses coéquipiers, ravis, viennent de jeter à l'eau pour célébrer sa victoire, Lauriane Nolot regarde ses pieds, sa combinaison trempée rabattue sur les hanches, K.O. debout. Sur la plage où elle vient d'atterrir de la finale du kitefoil en deuxième position, jeudi 8 août, les quelques centaines de personnes – dont sa famille, ses amis et une partie des membres de l'équipe de France de voile – agitant avec ferveur des drapeaux tricolores et venues l'acclamer ne parviennent pas à la dérouter. Il faut l'encourager pour qu'elle se décide à communiquer avec eux en leur tapant dans les mains.

Cette date du jeudi 8 août était surannée depuis des mois dans l'agenda de la Varoise de 25 ans, double championne du monde (2023 et 2024). Ce devait être son moment, celui où, dans la rade sud de Marseille, la jeune et exubérante rideuse passerait à la postérité en devenant, à jamais, la première championne olympique d'une spectaculaire discipline tout juste entrée au programme des Jeux olympiques (O).

Vent frison En première position à l'issue des qualifications, la veille au soir, face aux médias, Lauriane Nolot rêvait tout haut de transformer cette « medal race » (phases finales décisives) en une formalité. « Demain il va falloir faire comme je fais d'habitude : courir une manche, la gagner et "merci, au revoir", avait-elle lancé, dans un des écarts de rire tonitruants qui la caractérisent.

En vertu du format de course utilisé, elle avait simplement besoin d'emporter une manche de la finale pour conquérir la médaille d'or. Tandis qu'il en fallait deux à Eleanor Aldridge et trois à ses deux autres adversaires. Tout le monde la voyait donc sacrée d'avance. A l'image de ces parents qui, lors de la présentation des dix finalistes, jeudi matin, sous sa dégrés et un soleil de plomb, hissaient haut leurs jeunes enfants afin qu'ils aperçoivent « la Française qui [allait] sûrement gagner en kitefoil ».

C'était compter sans ce vent tripon qui a souvent joué l'arbitre, depuis le début des épreuves de voile des Jeux olympiques de Paris 2024, le 28 juillet. Et c'était, surtout, sous-estimer la détermination, l'expérience et la solidité d'Eleanor Aldridge, la concurrente britannique de 27 ans, dauphine de Nolot, lors



La Française Lauriane Nolot dans la baie du Roucas-Blanc, jeudi, à Marseille. (D. NEUMANN/REUTERS)

des deux derniers championnats du monde, à Hyères (Var) en 2024 et à La Haye (Pays-Bas). À la faveur d'un choix de voile plus judicieux, celle-ci a dominé la Française d'un bout à l'autre des deux manches de cette finale à quatre, au court desquelles les concurrentes ont navigué jusqu'à plus de 30 nœuds (plus de 55 km/h). « Comme l'Américaine [Daniela Moroz, quatrième] et la Néerlandaise [Anneloes Lammerts, troisième], j'avais fait le pari de partir avec ma voile de 21 m² et l'épreuve avait pris sa 25 m², a expliqué Lauriane Nolot. Quand j'ai vu sur la première manche qu'elle avait plus de vitesse que moi, j'ai compris que ça allait être compliqué et j'ai décidé de rentrer entre les deux manches pour changer de voile, mais il n'y avait plus de vent à la plage [pour repartir], j'étais donc condamnée à rester au large avec ma grosse bache [voile]. » La Française a ensuite appliqué « un plan B » sur la deuxième manche « en essayant de dérouter en vitesse sans [se] faire bloquer ». « Malheureusement, j'ai

pris une mauvaise bascule de vent en arrivant sur la bouée au vent, ce qui m'a obligé à faire deux manœuvres en plus », a-t-elle détaillé. C'est au cours de la deuxième partie de la manœuvre que sa planche a planté dans l'eau, la privant momentanément de vitesse. Et elle n'a jamais pu revenir sur sa rivale dotée de sa petite aile plus manœuvrable. « Tout s'est joué le jour-là et je suis vraiment heureuse d'avoir réussi à tenir le coup et à gagner deux courses, a sobriement déclaré Eleanor Aldridge, jusqu'à la frustration des conditions instables du plan d'eau marseillais, l'espère que ça [son titre] va remonter le moral de tout le monde, après la semaine que nous avons vécu ».

Avant les Jeux olympiques de Paris, le Royaume-Uni détenait, en effet, le plus grand nombre de médailles en voile de l'histoire olympique, mais la seule récompense dont elle pouvait se targuer pour Paris 2024, jusqu'à jeudi, était la médaille de bronze d'Emma Wilson en iQfoil (planche à voile). Lauriane Nolot, elle, a continué un moment à se désoler

de sa deuxième place. Un succès qu'elle peine visiblement, pour l'heure, à ne pas considérer comme un échec. « C'est une grosse déception parce que j'ai l'impression que le vent marseillais n'a pas trop voulu de moi aujourd'hui. Il n'a pas voulu que je rentre à la plage pour changer mon aile, a-t-elle répété. Je pense que je vais finir par l'apprécier cette médaille parce qu'elle est belle, bien sûr, mais je n'étais pas venue pour ça. »

Alors que Charline Picon et Sarah Steynart (ager FX) ont apporté une médaille de bronze à l'entame des régates olympiques, les aurais également complété l'équipe de France de voile dont l'objectif affiché pour ces Jeux olympiques était de « faire mieux qu'aux Jeux de Tokyo ». En 2021, les Bleus étaient revenus du Japon avec deux médailles d'argent (Charline Picon et Thomas Goyard en planche à voile) et une médaille de bronze (Camille Lecointre et Aloïse Retornaz en 470).

Rendez-vous à Los Angeles Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la délégation française au complet s'est mise en quatre pour consoler Lauriane Nolot. « Je me disais qu'il faut que je sois supercontente pour mes premiers Jeux », a raconté la jeune femme en finissant par admettre avoir « fait un beau résultat dans des conditions qui ne [lui] convenaient pas ».

En kitefoil masculin, Axel Mazella, ami et partenaire d'entraînement de Lauriane Nolot, n'est pas parvenu à se hisser jusqu'en finale de la « medal race » jeudi. Le Toulonnais, âgé de 26 ans et quatrième des championnats du monde 2024, s'est classé sixième. Le podium n'est encore pas connu car, faute de vent et de temps, les dernières manches ont été reportées au vendredi 9 août, en début d'après-midi.

« Je suis hyperdéçapée pour lui parce qu'on a fait tout ce chemin ensemble et que je sais ce qu'il veut, a conclu la rideuse. C'était les Jeux olympiques de la pétrole, on a joué avec les armes qu'on avait, mais peut-être que c'est un endroit où il y aura [d'autres] compétitions et qu'on pourra montrer de quel bois les Français se chauffent. » ■

PATRICIA JOLLY



ALLÉGEANCE AUX HOMMES

Constat assez flagrant en sports collectifs où les trois entraîneurs des équipes féminines de basket - Jean-Aimé Toupane - de hand - Olivier Krumbholz - et de foot - Hervé Renard - ont bénéficié d'une couverture exceptionnelle, avec plusieurs pages dédiées tout au long du parcours des Bleues dans leur compétition respective.

L'odyssée de Toupane

Après trois ans à éprouver sa philosophie aux quatre coins du monde, le discret sélectionneur français a réussi son pari : assurer une médaille olympique aux Bleues. Un exploit qui tient en cinq cartes postales.

AMAURY PERDRIAU
et GAËTAN SCHERRER

Finale olympique ou pas, Jean-Aimé Toupane ne changera pas. L'impassible et indéchiffrable sélectionneur de l'équipe de France (66 ans), qu'il a portée jusqu'en finale des Jeux avec ses idées bien à lui, interiorise tout. De sa prise de fonction, en octobre 2021, à la sirène de ce hâletant France-Belgique (81-75, a.p.) qui a envoyé, vendredi, son équipe vers un match pour l'or à domicile, le technicien n'a jamais dévié de ses principes, éprouvés au gré d'intenses voyages, devenus désastre-mais les symboles de sa réussite.

FÉVRIER 2022
La défiance de Belgrade

« On ne comprend pas ce qu'il fait », « Il est trop exigeant », « Il arrête tout le temps les séquences de jeu à l'entraînement ». Au cœur de la nuit serbe, dans un recoin du

Crown Plaza Hôtel de Belgrade, une pluie de critiques. Au terme d'un tournoi de qualification pour la Coupe du monde 2022 raté, billet tout de même en poche à la faveur d'une unique victoire sur le Mali suivie d'une défaite contre le Nigeria puis la Chine), la prise de fonction de Toupane, marquée par une première défaite cuisante en Ukraine (90-71) trois mois plus tôt, inquiète. Néophyte dans le basket féminin, le technicien cherche ses marques mais pose, coûte que coûte, les bases de son basket, physique et énergétique.

SEPTEMBRE 2022
La promesse de Sydney

Plombé par les blessures de Sandrine Gruda et Marina Johannès avant le Mondial australien, le sélectionneur avance sans pression en Australie. Le forfait de l'arrière lui permet de responsabiliser Gabby Williams (meilleure marqueuse de la France avec

16,2 points par match). Une nécessité alors que le duo avait tenté de se désolidariser du reste du groupe sur les parquets pendant la préparation. L'élimination en quarts, face à la Chine (71-85), fut un vice-championne du monde, est porteuse de promesses. « Les filles commencent à comprendre le projet, confie alors Toupane. Et je commence à appréhender de mieux en mieux leur façon de fonctionner. » Les ambitions d'or européen émergent alors.

JUIN 2023
La frustration de Ljubljana

À trois semaines du début de l'Euro, l'encadrement de l'équipe de France décide d'écarter Marine Johannès, partie valider son contrat WNBA à New York pendant la préparation. L'arrière se sent flouée, la polémique est immédiate, mais le message transmis par la Fédération est clair, et appuyé par Toupane : l'équipe de France est au-dessus des clubs, qu'ils soient américains ou non. Sans leur shooteuse d'élite, les Bleues finiront par s'incliner face aux Belges en demi-finales et quitteront la Slovénie avec une médaille de bronze douce-amère. Pour préparer les Jeux de Paris, ni Johannès ni Williams ne retourneront jouer aux États-Unis. Avec les résultats que l'on connaît.

Après trois ans à éprouver sa philosophie aux quatre coins du monde, le discret sélectionneur français a réussi son pari : assurer une médaille olympique aux Bleues. Un exploit qui tient en cinq cartes postales.

Au TDO de Xi'an en février 2024, les Bleues - ici Valériane Ayayi - ont adhéré au jeu « à la Toupane ».



Alain Huet / L'Équipe

Depuis presque trois ans, Jean-Aimé Toupane montre le chemin aux Bleues. Il a mené à la finale des Jeux de Paris.

PROGRAMME	
TOURNOI FEMMES	
AUJOURD'HUI	
match pour la 3 ^e place	
Belgique - Australie	11 h 30
Finale	
France - États-Unis	15 h 30

FÉVRIER 2024
La révélation de Xi'an

Déjà qualifiées pour les Jeux, les Bleues abordent le TDO sans pression. Il sera « fondateur pour les filles et le staff », selon la capitaine Michel-Boury. Elles profitent de cette semaine express en Chine, cette fois au complet, avec Williams et Johannès donc, pour épouser le jeu « à la Toupane ». La grande Chine est soufflée (50-82) par les Françaises, qui remportent trois larges victoires.

Dans les couloirs de l'hôtel, sourires et accolades échangées entre le coach et Johannès valent l'impression de renouveau. Pour Paris, pour les Jeux, toutes les querelles sont oubliées, en faveur d'un jeu libéré. « Tout le monde tire dans le même sens », apprécie alors le sélectionneur.

AOÛT 2024
La consécration de Paris

Sandrine Gruda, taulière des Bleues, ne figure pas dans la pré-sélection de Toupane. Coup de tonnerre, pluie de critiques, mais le sélectionneur ferme les écouteurs : il dit avoir construit une équipe « avec la meilleure alchimie possible » en « faisant » sur la performance, pas sur l'individu. Il veut des joueuses dures en défense, prêtes à remplir des cases bien précises. Il valorise le leadership de Williams et offre une « carte verte » à la ministre de la Culture, qui l'écrit sur le banc, mais à qui il permet de shooter « autant de fois qu'elle peut ». Sa méthode fonctionne. En demi-finales, Johannès est maladroite mais la base est désormais solide. Les Bleues joueront pour l'or.



Les Jeux dans ses yeux

Olivier Krumbholz tire aujourd'hui le rideau olympique en disputant une troisième finale d'affilée et en visant face à la Norvège un second sacre de rang. Avant le tournoi, il a revisité ses six précédents JO.



DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
ANOUK CORRE

VILLENEUVE-D'ASCQ (NORVÈGE) - Le tomber de rideau promet d'être sublime. Au creux de l'après-midi, Olivier Krumbholz (64 ans) manœuvrera son ultime match aux Jeux olympiques. Une troisième finale d'affilée, non pas contre la Russie (absente) comme en 2016 et 2021, mais face à la Norvège, sempiternelle nœle, si réduite, si respectée aussi. Pourquoi-il en être autrement ? C'est face aux Nordiques que la France s'est révélée aux yeux du monde, lors de l'incroyable finale mondiale en 1999 à Lillehammer (24-25 a.p.). Un an seulement après que le bûcheur du hand féminin tricolore n'ait pris les rênes de la sélection. Qu'il n'aura cédé pour usure mutuelle entre lui et les joueuses qu'un laps de temps le 6 juin 2013 à janvier 2016 quand la gestion désastreuse d'Alain Portes a in- ché la Fédération à le rappeler) mais jamais pendant les Jeux.

Il lui aura fallu patienter seize ans pour enfin décrocher une médaille d'argent en 2016 et cinq de plus pour toucher l'or, à Tokyo en 2021. Cette con-

sécration a eu pour effet d'apaiser cet éternel insatiable. Il a traversé ces JO 2024 le sourire aux lèvres, chef de meute d'un collectif où il fait bon vivre, galvanisé par un public exceptionnel dont il n'a eu cesse de saluer l'importance. À Paris d'abord, à Villeneuve-d'Ascq désormais, où les 27 000 fans ont été précieux pour épauler les championnes olympiques et du monde en titre dans la galère de la demi-finale contre la Zambie, la Colombie, la Côte d'Ivoire, le Maroc et l'Arabie saoudite, revient sur sa première expérience dans le football féminin, qu'il espère achever sur une médaille olympique. Jeudi 25 juillet, ses Bleues entrent en lice dans « leurs » Jeux olympiques (JO), avec un match piège face à la Colombie, à Décines-Charpieu (Rhône).

« Ça représente beaucoup ces Jeux à Paris. C'est la compétition d'une vie. On avait très peur de ne pas ramener de médaille. On vise l'or, mais on sera très contents de ramener l'argent très sincèrement. On a été au bout du bout, elles l'ont joué comme si c'était le dernier. Ça valait vraiment la peine », apprécie-t-il encore. Signe que quoi qu'il arrive aujourd'hui, le boss (qui n'a pas encore dit s'il poussait jusqu'à l'Euro en fin d'année) considère déjà ses septièmes et derniers JO comme réussis. Et cela toucherait à l'exceptionnel en cas de doublé au terme d'un inédit parcours sans défaite. **LE**



SYDNEY 2000 (6^e)
« Les Jeux les plus glamour »

« On a fait une préparation très longue. Trop peut-être. On est arrivés un peu épuisés. C'est un très beau souvenir parce que c'était les Jeux les plus glamour. Le village olympique était au bout de la baie. Un bateau nous posait juste à côté du grand pont Harbour Bridge et de l'opéra. Je me suis rendu compte que l'événement de notre finale mondiale de 1999 (défaite 25-24 a.p. contre la Norvège) avait été suivi : à la cérémonie d'ouverture, j'étais le capitaine des filles étaient en nage. On pourrait presque dire que la ministre de la Culture, qui l'écrit sur le banc, mais à qui il permet de shooter « autant de fois qu'elle peut ». Sa méthode fonctionne. En demi-finales, Johannès est maladroite mais la base est désormais solide. Les Bleues joueront pour l'or.

Notre équipe est solide et bien organisée, mais doit s'améliorer dans les phases de finition. Avoir la possession du ballon et un nombre important de centres, c'est bien, mais le plus important, c'est l'efficacité. Le dernier geste est le plus difficile en

Le Monde
18 JUILLET 2024

ENTRETIEN

Nommé en mars 2023 à la tête de l'équipe de France féminine de football, Hervé Renard s'apprête à vivre sa deuxième et dernière compétition avec les Bleues. À 55 ans, le globe-trotteur, passé entre autres par la Zambie, la Côte d'Ivoire, le Maroc et l'Arabie saoudite, revient sur sa première expérience dans le football féminin, qu'il espère achever sur une médaille olympique. Jeudi 25 juillet, ses Bleues entrent en lice dans « leurs » Jeux olympiques (JO), avec un match piège face à la Colombie, à Décines-Charpieu (Rhône).

En mars, vous avez annoncé la fin de votre aventure à la tête des Bleues après les JO. Est-ce important de finir cette histoire sur un happy end ?

C'est toujours bien de finir sur une bonne note. Quand on représente le sport français, on se doit d'avoir l'objectif de décrocher un podium à la maison. Ce qui fait la beauté des JO, c'est la médaille. Elle n'a pas cette valeur dans toutes les autres compétitions.

D'autant qu'avec douze équipes sur la ligne de départ, en quatre matchs, on peut se retrouver à jouer une médaille...

Il faut bien négocier ces quatre matchs très rapprochés (en incluant un quart de finale), toutes les 72 heures. Ce n'est pas facile à gérer avec un groupe restreint à 18 joueuses. La gestion du temps de jeu et de la récupération va être primordiale. Et le niveau du tournoi est très relevé, les forces en présence sont concentrées.

À l'inverse du tournoi masculin, les JO sont un rendez-vous majeur pour le football féminin, avec toutes les meilleures joueuses du monde... C'est une énorme compétition dans le foot féminin, à l'image de ce que représentent les JO pour les sports collectifs comme le basket, le handball et le volley. Avec leurs résultats exceptionnels il y a trois ans (à Tokyo), ces équipes de France ont donné le ton. Elles emmènent le sport collectif français sur le chemin de la victoire. Il faut s'en inspirer.

Comment jugez-vous l'évolution des Bleues depuis l'élimination en quart de finale de la Coupe du monde 2023 ?

Le groupe s'est amélioré depuis le Mondial. On a récupéré Griedge Mbock [défenseuse], Amandine Henry [milieu de terrain], Delphine Cascarino et Marie-Anne Katoto [attaquantes], ce n'est pas rien. Ces quatre joueuses apportent une vraie plus-value. On a plus de forces et on est mieux armé.

Quels sont les points à améliorer ?

Notre équipe est solide et bien organisée, mais doit s'améliorer dans les phases de finition. Avoir la possession du ballon et un nombre important de centres, c'est bien, mais le plus important, c'est l'efficacité. Le dernier geste est le plus difficile en



Hervé Renard, sur le banc de l'équipe de France face à l'Angleterre, le 4 juin, à Saint-Étienne. MARTIN ALEX/PRESSE SPORTS

HERVÉ RENARD « ON M'AVAIT PROMIS L'ENFER »

FOOTBALL L'équipe de France féminine affronte la Colombie, jeudi, en phase de groupes du tournoi olympique. Son sélectionneur tire un bilan très positif de son passage à la tête des Bleues, malgré les avertissements reçus avant d'entrer en fonctions

foot, c'est celui où il faut se rapprocher de l'excellence technique. Il faut généraliser la mentalité de tueuse, croire plus en soi et parvenir à mettre le supplément d'âme nécessaire. Et avoir l'expérience et la lucidité de se dire que l'on doit s'améliorer sans cesse et ne pas se regarder le nombril en se contentant de dire que l'on est l'une des meilleures équipes du monde.

Avoir l'équivalent de onze Wendie Renard (capitaine et recordwoman de sélections) dans l'état d'esprit en somme...

Voilà ! C'est manque parfois dans des moments-clés, c'est ce qui fait la différence au plus haut niveau, cette capacité à se sublimer. Mes joueuses m'ont agréablement surpris par leur professionnalisme pour la majorité d'entre elles. Mais certaines ne le sont pas encore assez. Je leur répète souvent : prenez exemple sur celles qui ont une expérience exceptionnelle et qui sont celles qui travaillent le plus. Il n'y a pas meilleures ambassadrices du football féminin que Wendie et Eugénie [Le Sommer]. Elles sont d'un professionnalisme et d'une rigueur... Il n'y a jamais une faute.

Votre arrivée avait surpris, il y a un an et demi. Avec le recul, referiez-vous le même choix ?

C'était un défi idéal à ce moment de ma carrière, si l'on considère qu'il me reste environ dix ans à entraîner. J'ai ressenti l'honneur de porter le survetement de l'équipe de France et d'entendre la Marseillaise en tant que sélectionneur. Je ne pensais jamais le vivre ainsi. Dans ma carrière, j'ai fait quelque chose que j'aurais envie de faire et dont je savais, dès le départ, que ça ne durerait pas plus. C'est peut-être une question que l'on a déjà abordée. Le dernier jour des Jeux, il sera temps pour la fédération de penser à l'avenir de cette équipe de France.

Pensez-vous avoir fait progresser le football féminin français ?

Je pense que oui. Si vous vous rappelez, on m'a promis l'enfer avant mon arrivée. Plein de personnes m'ont dit : « Tu vas

ras, c'est insoluble. Elles sont trop compliquées. » Je n'en ai pas tenu compte et j'ai eu raison. Après y avoir goûté, j'aurai toujours un regard différent. Je suivrai leurs résultats. Le bilan est très positif.

Je constate que grâce au travail du staff et de la fédération, on avance pas à pas. Il faut combler l'écart encore énorme entre les deux footballs, masculin et féminin. La professionnalisation en cours va faire passer un autre cap. On avance aussi sur la formation qui doit être à la hauteur de ce qui fait chez les garçons, le top niveau. L'ensemble du foot féminin français doit être en adéquation avec ce que font les meilleurs clubs.

Vous avez dit que, même si l'n'arrivait pas sous votre ère, vous presentiez que le premier titre de l'équipe de France féminine était proche.

Pourquoi le pensez-vous ?

L'équipe avance, les joueuses sont sur le bon chemin. Il y a également la prise de pouvoir d'une personne passionnée, M. Aulas [chargé du football féminin à la Fédération française et président de la nouvelle Ligue professionnelle], qui va tout mettre en œuvre pour que le foot féminin passe la vitesse supérieure. Ce n'est pas seulement des paroles, il va le faire.

Cette dynamique positive me fait dire que le football français féminin va gagner. Je ne suis pas devin, je ne peux pas vous dire si ça interviendra dans un laps de temps très rapide ou moyen.

La question de votre succession se posera très vite après les JO. Quel est votre avis sur le profil idéal ?

Je pense qu'il faut une continuité au niveau de la pédagogie. Un profil qui a une connaissance du football féminin. L'un des meilleurs choix est peut-être l'un des membres du staff actuel.

Pensez-vous à votre adjoint Laurent Bonaldi ?

L'un de mes adjoints, j'en ai beaucoup [sourire]. Ce qui me m'arrange pas pour la suite de ma carrière. Si j'étais président de la FFF, c'est la voie sur laquelle j'irais. Ce n'est pas une question que l'on a déjà abordée. Le dernier jour des Jeux, il sera temps pour la fédération de penser à l'avenir de cette équipe de France.

Et votre avenir, passe-t-il encore par le football de sélections ?

Ma priorité reste d'être à la tête d'une sélection nationale. Je ne veux pas être coach.

LES DÉGOMMEUSES

A.H :« revendicateur obstiné » ... « des prises de parole pour marquer les esprits » ... « taper du poing sur la table »

REPRÉSENTATIONS ET ASSIGNATIONS GENRÉES

Constat général : la sur-utilisation du registre émotionnel pour les athlètes femmes.

Dans de nombreux articles sur les performances des athlètes françaises, s'imprime une déferlante de larmes. Et LES LARMES, ça fait couler l'encre mais surtout ça prend de la place !

Dans d'autres articles, c'est LE SOURIRE inaltérable et le charme qu'elles affichent qui sont commentés. Et ça prend aussi de la place !

Ici, elles introduisent et concluent l'article sur le double mixte **Flora Vautier et Florent Merriem**.

La première pleure et « a du mal à essuyer ses larmes », son coéquipier en EDF, Clément Berthier, a, quant à lui, « les yeux rougis ».

Quid de la performance du double mixte ?

On n'a qu'une seule info : ils ont perdu en demi-finale face à la paire chinoise Panfeng Feng - Ying Zhou, en 3 sets !



L'Équipe, le 10 août avant la finale des Bleues en handball

« En termes de palmarès dans le sport français, personne ne les dépasse... sauf l'équipe masculine. Seulement voilà, les garçons se sont crashés. Le hand français fait le douloureux deuil d'un doublé légendaire avec deux médailles d'or comme au Japon. *Il n'a plus d'autre choix que de reporter toutes ses espérances sur ce commando de filles pétillantes qui ne cessent de charmer le pays. Championnes du monde en titre, les reines de l'équipe de France sont en finale des Jeux...* »

Le Monde, le 8 août focus Tamara Horacek, meneuse de jeu des Bleues du handball

« *Quels indices montrent qu'une handballeuse atteint sa plénitude ? Quand cette joueuse, qui se rendait à reculons aux interviews d'après-match, se met subitement à faire des phrases de plus de trois mots, sans cesser un instant de sourire.* »



HYPERSEXUALISATION

Illustration en propos et en images de la mise en scène du corps des femmes, lieu de toutes les oppressions et discriminations, objet de fantasme à rendre désirable , pénétrable pour le regard hétérosexuel.

L'Équipe, le 6 août suite à la médaille d'or de Keely Hodgkinson sur le 800 m.

« Keely Hodgkinson est arrivée comme une bombe en 2020. Crinière blonde, allure svelte, panache à tout-va... »

//

« Cheveux blonds qui battent sur ses épaules, combinaison unie comme à son habitude, Hodgkinson, avait enfin rendez-vous avec la première place. »

//

« À 200 m du but, toute la meute semblait pouvoir la croquer. Mais c'est là qu'elle mettait en marche ses puissantes gambettes pour filer vers son rêve, seule au monde. »

//

« ...après avoir franchi la ligne avec la bouille de celle qui a coché un rêve. »

Et en conclusion : « Adolescente devenue femme avec sa médaille d'argent de Tokyo qui l'a fait « grandir plus vite », la voilà reine du monde. Et ça pourrait durer. »



HÉTÉRONORMATIVITÉ

Des articles au service de la valorisation des institutions et codes sociaux fidèles à la norme dominante à savoir la norme hétérosexuelle. Ainsi, la famille traditionnelle, le couple hétérosexuel, le mariage, ainsi que la maternité et la relation mère-enfant(s) sont largement évoqués.

Pour autant, pas de sujets de fond sur la grossesse des athlètes de haut-niveau, sur la représentation des athlètes LGBT sur les terrains de sports, ou encore sur leurs droits.

Le Parisien

Samedi 31 août 2024 • N° 24888

L'HISTOIRE Deux couples, deux liens, une passion

Marion Canu

CE S'ERA, qu'importe le résultat, l'une des belles histoires de ces Jeux paralympiques de Paris 2024 et de l'équipe de France. Deux couples passionnés par le triathlon s'accompagnant mutuellement sur le parcours érigé aux abords du pont Alexandre-III, ce dimanche.

Deux guides, Anne Henriot et Cyril Viennot, au soutien de deux para-triathlètes : Héroïse Courvoisier et Thibaut Rigau deau, tous deux déficients visuels. Tout commence en 2019. Cyril, spécialiste du triathlon longue distance, commence à se laisser du haut niveau mais il est contacté par la fédération pour devenir guide. Il hésite mais ça « matche » avec Thibaut, novice. « J'ai dit banco. Mais avec Thibaut uniquement », raconte-t-il.

Des courses à quelques minutes d'intervalle. Rapidement, le binôme parvient à se qualifier pour les Jeux de Tokyo. Là-bas, les Bleus terminent à une frustrante quatrième place mais se tournent vers Paris et ces Jeux à la maison. Entre-temps, l'idée d'un défi est née : celui de convaincre leurs deux compagnes respectives de se lancer à leur tour dans le para-triathlon.

À l'époque, Héroïse pratique plutôt l'aviron, et Anne, professeure d'EPS, a évolué à un très bon niveau amateur en triathlon mais jamais dans l'élite. Mais le duo finit par accepter, se forme progressivement, et connaît une

première sélection en 2022. « La natation, ce n'était pas mon truc, reconnaît Héroïse. Mais petit à petit, c'est venu grâce à Anne. »

Deux ans plus tard, les voilà sur la ligne de départ des Jeux paralympiques à quelques minutes d'intervalle de leurs conjoints. « Qui aurait cru qu'en acceptant de relever le défi de Thibaut et Cyril [...] nous en arriverions à rêver d'une participation aux JO (Jeux olympiques et paralympiques) à Paris et que cela deviendrait une réalité ? Certainement pas nous ! », écrit-elle encore. Il y a quelques jours Anne Henriot sur les réseaux sociaux.

D'une semaine de retrouvailles par mois – pour s'entraîner –, les quatre amis sont passés à deux depuis le début de l'année. Ils se regroupent souvent à Dôle, dans le Jura, où résident Cyril, Anne et leurs deux enfants, et où les parcours d'entraînement sont plus propices, mais ils ont multiplié les stages à l'étranger. « On a été à Lanzarote, à Majorque (des îles en Espagne), à Saint-Raphaël puis on est retournés à Lanzarote », raconte Héroïse. L'objectif est

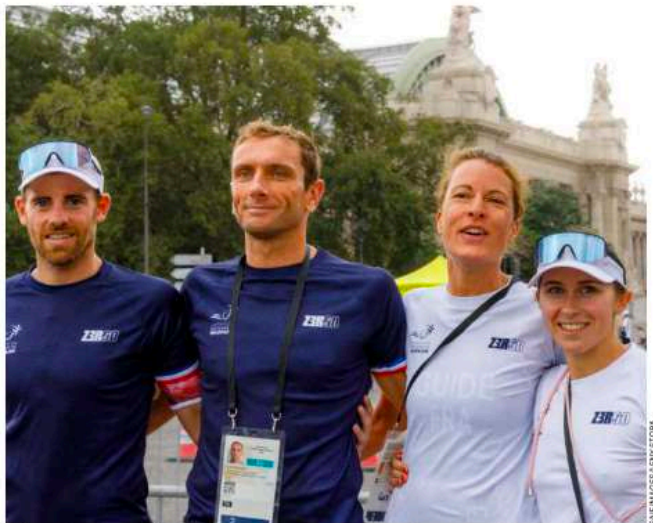
Ils visent le podium, elles sont outsiders.

Surtout, dans le sillage de leurs compagnons respectifs, Anne et Héroïse se sont « semi-professionnalisées » ces derniers mois et grappillent progressivement des places au classement mondial. « Je suis passée à 50 % mais grâce aux aides fédérales j'ai pu conserver la totalité de mon salaire », explique-t-elle. La seconde, masseur-kinésithérapeute auprès de jeunes en situation de handicap, s'est arrêtée en janvier pour ne se consacrer qu'à l'entraînement.

Résultat, aujourd'hui, les deux Françaises partent des outsiders de leur course, quand Thibaut et Cyril visent le podium. « La préparation s'est bien passée, on est sur une bonne lancée, confirmait Rigau deau en début de semaine. Notre seule crainte, c'est qu'on a eu des petits soucis à vélo sur le parcours l'été dernier lors du Test Event. On avait détaillé mais on a mis tout en place pour que ça ne se reproduise pas. » Vice-champions du monde en 2022 et 2023, les hommes rêvent de vivre de « belles émotions en plein cœur de Paris ». Elles seraient sans aucun doute encore plus belles si leurs conjoints parvenaient quelques minutes après eux à décrocher une médaille.

Tout le temps que l'on passe ensemble, ce sont des automatismes de gagnés.

Héroïse Courvoisier, para-triathlète



Thibaut Rigau deau, Cyril Viennot, Anne Henriot et Héroïse Courvoisier vont participer aux épreuves de para-triathlon. Le couple de guides accompagne le couple de para-triathlètes déficients visuels.



« J'ai demandé mon compagnon en mariage »

Alice Finot a profité de sa 4^e place aux JO et de son record d'Europe pour mettre un genou à terre pendant son tour d'honneur et demander à son compagnon espagnol de l'épouser.

J'ai fait la course rêvée.

Une course à mon image. J'avais écrit sur ma main « joue ta propre partition » pour ne pas m'égarer,

de devant. J'ai décroché le chrono sur une finale olympique. À partir du 2000 m, j'ai débranché le cerveau, j'ai lâché les chevaux et je me suis dit : OK, tu te reconnectes avec le public, laisse-les t'emmener. Les filles, elles étaient loin. Il n'y a encore pas longtemps, je me serais dit : elles sont trop loin, donne ce que tu peux dans le dernier tour... Mais j'apprends à me connaître. C'est à 800 m qu'il

aut donner le kick. Mais ça commençait à devenir dur, les Jeux dernières barrières ne sont pas bien passées. Sinon, il y avait peut-être 2 secondes à gagner. Ça veut dire que ma carrière ne s'arrête pas à Paris 2024. Il y a encore des choses à aller chercher devant, aller courir avec les filles des Hauts-Plateaux. Que signifie ce record pour vous ?

Le record d'Europe, ça veut dire vraiment beaucoup. Ça veut dire que j'ai toujours su que je pouvais rêver grand, que je pouvais faire des choses vraiment atypiques dans ma discipline. J'ai encore envie de plus. Aujourd'hui, je suis une athlète accomplie, le jour où j'ai ma famille, mes proches, mes

amis, la France entière qui a vibré sur les mêmes ondes que moi. Je ne crois pas que je le revivrai, je l'ai vécu à 200 %. Que demander de mieux ? La place est un bonus. On vous a vu un genou à terre... C'est parce que j'ai demandé mon compagnon en mariage.

Je m'étais dit que si je courais sous les 9 minutes, mon chiffre porte-bonheur, ça fait neuf ans qu'on est ensemble... Je n'aime pas faire les choses comme tout le monde. Il ne l'a pas encore fait, je me suis dit que c'était peut-être à moi de le faire. Je lui ai offert un pin's avec lequel j'ai couru où il y avait marqué : L'amour est à Paris. Je voulais qu'il me donne cette force pour courir sous les 9 minutes. » **N.H.**

Le Parisien

Mercredi 31 juillet 2024 • N° 24861

Ce mardi, à l'Aréna Champ-de-Mars (Paris), Clarisse Agbégénou a su se relancer, après sa défaite d'un rien en demi-finale.



LE FIGARO

avec le sport de très haut niveau. Jamais la championne n'a transigé sur cette vie fusionnelle qu'elle s'est choisie avec sa fille, parfois au prix de quelques larmes. Certains ont perçu la championne comme une capricieuse, son exigence, son intransigeance ont en fait permis d'ouvrir une voie.

Car au fil du mois, Clarisse Agbégénou est devenue un modèle, un porte-voix. Celui des mamans, sportives de haut niveau, qui rêvent de mener de front deux projets de vie. Si certaines fédérations, notamment la voile et le handball, accompagnent déjà les mères, la grossesse de la judoka a marqué un vrai tournant dans la prise en compte du sujet par l'ensemble du sport français. C'est grâce à Clarisse que les aides financières ont été déblo-

Les Angeles est déjà dans le visuel.

C'est grâce à elle que les sportives avec un bébé sous le bras ne sont plus considérées comme des ovnis. La Française a cassé les codes, obtenant – après d'âpres négociations entre les mains, la petite fille a suivi les combats de sa maman, Clarisse Agbégénou. Tantôt sur les genoux de Thomas, son papa, tantôt sur ceux d'Amandine Buchard. Amandine, la copine de l'équipe de France, celle que Clarisse avait remotivée, dimanche, au moment d'aller chercher le bronze.

FAMILLE Athéna, 2 ans, si fière de sa maman

Sandrine Lefèvre

« **LA MÉDAILLE**, elle est pour moi ! », nous explique Athéna. Maillot bleu-blanc-rouge sur le dos, short crème cachant sa couche, la petite fille sourit. On lui demande où elle mettra sa médaille olympique. « Là », répond-elle en nous montrant son cou. Toute la journée, un drapeau entre les mains, la petite fille a suivi les combats de sa maman, Clarisse Agbégénou. Tantôt sur les genoux de Thomas, son papa, tantôt sur ceux d'Amandine Buchard. Amandine, la copine de l'équipe de France, celle que Clarisse avait remotivée, dimanche, au moment d'aller chercher le bronze.

La « team Gnougnou » en soutien

Alors cette fois, lorsque Clarisse s'est inclinée en demi-finale, lorsque son visage s'est figé, Amandine a foncé dans la salle d'échauffement. « Clarisse avait été là pour moi, c'était normal que je sois là pour elle, nous raconte la médaillée de bronze chez les moins de 52 kg. Elle était marquée, en colère contre elle, je voulais la détendre, la faire rire et surtout la remobiliser. Je lui ai demandé de se souvenir de ce qu'elle m'avait dit. Une médaille olympique, ce n'est pas une médaille européenne, ce n'est pas une médaille mondiale. Je lui ai dit : tu vas le faire pour toi, tu vas le faire pour ta petite fille. » Clarisse a écouté.

En début de soirée, alors que le podium est dressé, Athéna se dandine sur les épaules de son père, agite les bras, au son de la musique. « Athéna s'est rendu compte que sa maman combattait, elle la bien encouragée, sourit le papa. Je ne sais pas si elle a compris que Clarisse a perdu en demi-finale car elle continuait à être à fond et à danser. En tout cas, elle a vraiment profité de la journée, elle a vu que Clarisse était sur le tapis, elle l'a encouragée. Ça lui fera de super souvenirs, elle aura des images de cette journée, de cette préparation olympique, que qu'elle gardera comme un cadeau. »

Alors que Clarisse reçoit sa médaille de bronze, ses proches, soudés tout au long de la journée, unis par ce



Clarisse Agbégénou a pris son enfant dans ses bras après avoir décroché sa médaille.

même maillot tricolore « team Gnougnou », reprennent la Marseillaise, entonnée par un spectateur. Puis c'est tout le public qui chante. Clarisse se retourne, montre sa médaille, de loin. « Donne-moi », quémande déjà Athéna, en tendant la main. Joris, son frère cadet, envoie des baisers. « Je sais que Clarisse est triste, alors je suis triste pour elle », sourit-il. Pauline, la maman de la judoka, est presque enco-

« Quelque chose qui reste en travers de la gorge »

« Sur le moment, il y avait énormément de déception, d'autant qu'avec la façon dont elle s'était imposée en quart de finale, on s'était dit que rien ne l'arrêterait, explique Thomas, son compagnon. Mais l'essentiel, c'était d'avoir une médaille, d'avoir une récompense pour tous ces efforts qu'elle a faits durant l'olympiade. »

« Ça s'arrête sur quelque chose qui reste en travers de la gorge, pointe Victor, le papa de Clarisse. Elle va chercher le bronze, mais l'objectif n'est pas atteint, Clarisse le sait, je l'ai vu sur son visage. Chez nous, elles sont rares les médailles de bronze, elles sont souvent en or ! Clarisse avait trois défis. Le premier, c'était d'avoir sa fille, puis de revenir de compétition et ensuite d'apporter une médaille. Nous, on voulait que ce soit l'or, c'est le bronze, et la petite Athéna s'en accommoda. »



LA « MAMA TEAM »
DE VOILE TIENT SON PARI

Charline Picon et Sarah Steyaert ont
raflé le bronze en 49er FX, à Marseille

Brillantissime Mama Team

Mères de famille et associées depuis moins de trois ans, **Charline Picon**, double médaillée en planche à Rio et Tokyo, et **Sarah Steyaert** ont signé une énorme performance en remportant la médaille de bronze en 49er FX hier à Marseille.



pourant, elles l'ont fait. Charline Picon (39 ans) et Sarah Steyaert (37 ans) ont décroché le bronze en 49er FX, hier, dans une rade sud aussi fantasque qu'endablée. La troisième médaille pour Picon (or à Rio et argent à Tokyo en planche), la première pour Steyaert et pour les Bleus dans cette catégorie inscrite aux JO depuis 2000. Jusqu'au bout, le suspense a été haletant, les Néerlandaises criant même un instant de stupeur en se trompant de parcours à l'arrivée de la medal race, mais finalement sans conséquence sur le classement. Odile Van Aanholt et Annette Duetz décrochaient bien le titre devant les Suédoises Vilma Bobeck et Rebecca Netzler. Sitôt la ligne franchie (6^e de la finale), les Rochelaises exultaient, hurlaient leur bonheur et se faisaient tomber dans le bleu profond de la Méditerranée. Quelques minutes plus tard, elles se retrouvaient sur la coque retournée de leur dériveur, en larmes, dans les bras l'une de l'autre. Elles ne sont pas championnes olympiques mais ce bronze à la couleur de l'or. Il venait conclure une apothéose une compétition démarrée en fanfare, dans le petit temps, conditions qu'elles affectionnent,

« Une rade, c'est la couleur, elle a les trois couleurs. Elles sont trop fortes. » Sur la digue, la ferveur des supporters redoublait d'intensité. Au milieu de la foule, des proches, les familles, les enfants des deux licenciées à La Rochelle Nautique, Lou, la fille de Charline Picon, Capucine et Rose, les filles de Sarah Steyaert. Au passage du bateau, tous se mettaient à crier « les mamas, les mamas », clin d'œil au surnom, la Mama Team, que se sont donné les filles de La Rochelle. Très émue, Agnès, la mère de l'ancienne véliphanche, n'a rien manqué du spectacle. « J'étais trop stressée, à un moment, j'ai vu qu'elles étaient en 4^e place, j'ai vu qu'elles étaient en 3^e place, j'ai vu qu'elles étaient en 2^e place, j'ai vu qu'elles étaient en 1^{re} place. C'est magnifique, Sarah revient de loin, Charline n'était jamais montée sur un bateau, personne ne les attendait. Je suis trop contente pour elles. Pour Sarah, c'est la médaille de sa vie. Pour Charline, c'est la troisième, elle a les trois couleurs. Elles sont trop fortes ! » Au retour des filles sur la plage, le staff au complet est venu les accueillir. Nourvèle effusion de joie. La température, déjà caniculaire, montait

Découverte d'une nouvelle discipline, changement d'entraîneur et « pétage de plomb »

Picon endosse un nouveau rôle d'équipière, motivée par le désir

Associées depuis seulement 2021, les Françaises Sarah Steyaert et Charline Picon ont décroché le bronze en 49er FX hier dans la marina de Marseille.

Picon : « L'émotion est la même qu'à Rio pour l'or »

Comblées par le bronze, les Rochelaises rayonnaient à leur retour à terre.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

MARSEILLE - L'or leur a échappé mais le bronze suffit à leur bonheur. De retour sur la plage du Prado après avoir terminé sixièmes de la medal race, Charline Picon et Sarah Steyaert rayonnent, retrouvent leurs filles, leurs proches, le staff de l'équipe de France, enchaînent les interviews sous une chaleur caniculaire, et la

« Ça m'a donné une puissance de dingue. Je me suis également répétée cette semaine, poursuit celle qui reprendra son poste de professeure des écoles à la rentrée, ce que mon grand-papa qui est au ciel me disait : "Ne rêve pas à ta vie mais vis tes rêves". C'est ma première médaille, je l'avais ratée à Pékin, à Londres, à Rio, je peux partir à la retraite ».

« pas de doute, c'était elle ou rien ! » Les deux copines sont sur un nuage. Le moment idéal pour glisser que leurs compagnons respectif venaient de les demander en mariage. « Ils se sont mis à genoux, en même temps, pour faire leur demande », raconte Picon, qui pourra bientôt se consacrer à son voyage autour du monde en catamaran en famille. Cap sur Tahiti. Départ prévu en octobre. P.S.

À côté, croyais Les JO. On a pu croire même que tout ça, ce que m'ont dit

Le Parisien
Samedi 3 août 2024 • N° 24864

Itinéraires bis pour une médaille

VOILE (F) | 49er FX Double médaillée en planche à voile, Charline Picon a changé de discipline pour décrocher le bronze en dériveur avec Sarah Steyaert, qui avait fait une longue pause dans sa carrière.



- ODILE VAN AANHOLT/ANNETTE DUETZ (P6)
- REBECCA NETZLER/VILMA BOBECK (SUÉ)
- CHARLINE PICON/SARAH STEYAERT (FRA)

Gaëtane Morin

CE N'EST PAS un sourire qui vaut de l'or, mais il en a la saveur. Médaillée de bronze en 49er FX, un dériveur léger, Charline Picon et Sarah Steyaert étirent leur bonheur sur la plage de Marseille, ce vendredi. Au terme d'une finale où elles ont été à la lutte avec les Norvégiennes pour la troisième place, elles enlacent leurs familles, dont la voix étouffée témoigne d'un soutien sans faille. « Je n'ai plus de larmes », souffle Mano, le conjoint de Charline. « Encore une fois, allez les Bleu-blanc-rouge de la mama », reprennent amis et familles, dont les filles de Sarah (Rose, 5 ans, et Capucine, 3 ans) et de Charline.

Charline n'était jamais montée sur un bateau

« Je sais que tu vas avoir le bronze, parce que c'est la seule couleur que tu n'as pas encore », a glissé Lou à sa mère, avant qu'elle ne s'élançe dans la baie. La petite de 7 ans ne s'est pas trompée : championne olympique à Rio (2016) et médaillée d'argent à Tokyo (2020) en planche à voile, Charline réussit son « pari fou » de s'être reconvertie en dériveur en trois ans.

Un exploit inédit en voile. « Elle n'était jamais montée sur un bateau ! s'étrangle Cédric Leroy, coach de ses premiers succès. Sa compétence se résumait à un court stage en Optimist, à 6 ans. » L'intéressée confirme : « Je ne connaissais même pas le nom



L'aventure peut commencer. « Un défi fou, un Everest », reconnaît Charline. « C'est comme si elle avait été championne olympique de marathon et qu'on l'inscrivait au relais 4 x 100 m », image Mouraiac. Elle découvre le trapèze et prend « quelques pelles ». Les filles en rigolent.

Demandées en mariage à l'arrivée

« Comme dans un couple, les débuts ont été euphoriques, témoigne Cédric Leroy. Et puis, il a fallu traverser un moment de crise. « Des doutes liés à leur situation en équipe de France : compte tenu de leur retard technique, partiellement comblé par leur expérience du haut niveau, leurs aptitudes physiques et leurs qualités tactiques, elles ont embauché un entraîneur personnel, le Polonais Marcin Czajkowski. Un cartésien qui n'a pas su gérer l'hypermotivité de Sarah. Inhibée à la barre, en larmes chaque soir, elle pense jeter l'éponge. Le duo se sépare finalement du coach. Benjamin Bonnaud prend la relève, et le chemin s'éclaircit. L'équipage se laisse à la deuxième place des Championnats d'Europe en mai dernier et assure sa qualification olympique. Vendredi, dans des conditions de vent fort, elles n'ont rien lâché. À leur arrivée sur la

« J'avais envie de retrouver la compétition, admet-elle. Avec l'accord de mon conjoint, je voulais que mes filles connaissent la femme que j'étais avant. »

aurait dû « faire du gras » avant de transformer en muscles ses kilos en trop. Alors, une idée fait son chemin. Dès 2019, elle envoie

lourde la pag haut niveau. É l'île de Ré, elle le temps de n plaisir. Mais i

Vendredi, dans des conditions de vent fort, elles n'ont rien lâché. À leur arrivée sur la plage, leurs conjoints les attendaient, un genou dans le sable. « Les filles, on a un truc à vous dire... Voulez-vous nous épouser ? » Champagne et larmes n'ont pas fini de couler.

Deux ans passent et Sarah Steyaert se laisse convaincre. « La maternité change un peu notre posture, estime-t-elle. J'étais ravie avec mes deux petits bouts [ses deux filles] et mon métier d'institutrice, mais j'avais besoin de retrouver la femme que j'étais avant et de montrer à mes filles ce qu'on peut vivre à travers le sport de haut niveau. » Un an après les Jeux de Rio, Charline Picon a eu une petite Lou. Les deux femmes sont établies à La Rochelle. « Ça a facilité un projet pas simple à la base : le Covid et le report des Jeux de Tokyo imposaient une préparation en trois ans. Sarah revenait de cinq années d'arrêt et moi je découvrais une nouvelle discipline », dit-elle.

Déclic en mai

Les débuts ont été épiques. Charline la véliphanche n'a jamais touché une écoute (cordage de réglage des voiles) ou presque. Pour rattraper leur retard sur d'autres équipages français qui lorgnent, eux aussi, l'unique ticket olympique pour la série 49er FX, elles s'entraînent à part avec un coach étranger. Le courant passe mal.

Benjamin Bonnaud – dix ans d'équipe de France en 470 (dériveur double masculin) et grande expérience de coaching – arrive à la rescousse. Mais leurs 28^e et 33^e places aux Championnats du monde 2023 et 2024 ne sont pas rassurantes, et Sarah se blesse. Le déclic se produit en mai, lorsqu'elles deviennent vice-championnes d'Europe à La Grande-Motte (Hérault).

Le duo affiche alors l'ambition de se révéler comme « la bonne surprise des Jeux ». « Le bronze fait notre bonheur. L'émotion est la même que pour l'or à Rio », a déclaré Charline Picon, vendredi, de retour à terre. Cette médaille olympique est la première pour Sarah Steyaert, tandis que Charline Picon devient, avec ce bronze, l'athlète française la plus médaillée en voile olympique. ■ P.J.



HÉTÉRONORMATIVITÉ

2 secondes plus tôt ou plus tard...Marie Patouillet en or, sur la poursuite individuelle, embrassait sa compagne pour célébrer sa médaille. Pourquoi pas mettre cette photo plutôt ?



PATOUILLET

« UN COMBAT MENÉ PENDANT TROIS ANS »

Sacrée sur la poursuite individuelle, la coureuse de 36 ans a effacé huit ans sans médaille d'or paralympique pour une Française. Un réveil qu'elle incarne et revendique.

CÉLINE MONY
C'est elle qui avait ouvert les compteurs de la délégation bleue, comme à Tokyo, avec sa médaille d'argent sur 500 m jeudi. Et c'est encore elle qui, quelques heures avant la nageuse Émiline Pierre, a décroché le premier titre paralympique d'une Française depuis celui de la porte-drapeau Nantenin Keita en 2016. Hier, Marie Patouillet (36 ans) a ponctué sa carrière sur piste (avant la route des mercredi) par un sacre inattendu en poursuite, devant sa compatriote Heidi Gauvain. Victime d'un malaise, elle a vécu un podium inédit puis elle s'est confiée. Notamment sur la question des femmes dans le para-sport.

« Terminer votre carrière sur piste par une médaille d'or, qu'est-ce que cela vous inspire ?
Si je suis honnête, je ne réalise pas. D'abord parce qu'il y a eu ce malaise, post-finale. Et d'après moi... Heidi (Gauvain) était favorite ! Elle avait sorti un chrono tellement énorme ce matin (hier). Je m'étais dit : "Fais ce que tu sais faire, n'aie aucun regret, ce sont les derniers tours de piste, il faut qu'ils soient magiques, que tu baisses pas les bras avant la fin". Je crois que ma détermination m'a menée un peu trop loin physiquement. Mais le résultat est là.
En avez-vous rêvé ?
J'ai eu des visions ce dernier mois (elle sourit). Quand, dans nos nuits, on est bercé par les Jeux, j'ai rêvé que je faisais un 36" à eu

PODIUM
1. Patouillet
2. Gauvain
3. Mury (N.O.)

fourmillements, ça avait tenu. Je pensais que ça allait encore tenir. Mais rien du tout. La chaleur, les émotions, l'effort physique, le public qui m'a emmenée au-delà de ce que je pouvais faire... Ça se résume avec un vaclissement sur le podium. Il fallait que je le dise avant que ça ne finisse en malaise. Mais j'ai des coéquipières en or, et surtout Heidi (Gauvain) qui m'a soutenue malgré sa déception. On a vécu une merveilleuse contre le protocole (elle rit). On nous a demandé de nous séparer, j'ai dit : "Non, les filles, ne partez pas, sinon je tombe". Je ne me souviens pas de tout, mais c'était atypique. Et je crois que l'atypie me ressemble assez. Ce premier titre aux Jeux ne vous donnerait pas envie de continuer ?
Non. Ça me donne encore moins de regrets d'arrêter. J'ai fait en sorte que tout s'aligne.

La tête, le physique, même l'ambiance avec le staff... J'étais à Tokyo : est-ce que vous trouvez ça normal qu'il n'y ait aucune femme paralympique qui soit médaillée d'or à Tokyo ? Est-ce que ça ne met pas en évidence le fait que, peut-être, les femmes sont moins bien traitées que les hommes dans le haut niveau ? Il fallait se questionner. C'est un combat que j'ai mené pendant trois ans et je pense qu'il y a avoir plus d'une femme qui remportera de l'or sur ces Jeux. Effectivement, quelques heures plus tard, la nageuse Émiline Pierre a été sacrée... »

Les choses ont bougé et des médailles d'or, il y en aura de plus en plus. Il y a eu beaucoup de changements au sein de la Fédération [1], qui sont hyper positifs et qui servent à la réalisation de performances chez les femmes. J'en suis très heureuse. Il y a une féminisation des staffs, on a des espaces sécurisants beaucoup plus nombreux, et ça compte pour notre sérénité. C'est comme ça que nous aussi, femmes paralympiques, on fera des titres.

« Quand on est une femme en situation de handicap, on a deux casquettes discriminantes. Ça met encore plus de barrières. Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez débuté le sport de haut niveau qu'en 2019 ?
Si je m'y suis mise tardivement, c'est parce que ma malformation (d'un pied) s'est dégradée à ce moment-là. Mais j'en ai découvert qu'alors le para-sport, et ça illustre bien le fait qu'il n'y avait pas de communication sur le sujet. Avec mes médailles et ma notoriété, j'essaie de changer les regards et les comportements. En parlant, tout simplement. Peu importe la forme et le public. Que ce soit des tables rondes, ou avec des enfants. Expliquer, communiquer, et essayer de déconstruire ces stéréotypes qui restent ancrés mais ne méritent plus d'exister. Il y a eu des discussions plus ou moins houleuses mais, ce qui est sûr, c'est que mon environnement de performance pendant les Jeux est incroyable. Le jour et la nuit

nous fait du bien, et qui m'avait terriblement manqué. Tout le monde s'accorde sur la difficulté à convaincre les personnes en situation de handicap d'aller vers le sport. Qu'en pensez-vous ?
L'éducation est la clé de la lutte contre les discriminations, quelles qu'elles soient. Comme dans d'autres sports, il y a peu de handicaps lourds parmi les cyclistes femmes en France. Les Jeux sont en train d'ouvrir une fenêtre médiatique énorme pour le para-sport, ça va inspirer plein de filles, elles vont pouvoir s'identifier, se manifester, s'inscrire dans des clubs.

Que diriez-vous pour les convaincre ?
Déjà que le sport est adaptable à n'importe quel handicap, que c'est un excellent moyen pour découvrir son corps, de mieux se connaître, d'améliorer sa santé. Du moment qu'on trouve le sport qui nous convient, il faut foncer. Dans mon cas, le para-sport m'a réconciliée avec mon corps, en pratiquant un sport "valide". J'aimais à faire semblant mais je sentais bien qu'il y avait quelque chose qui ne fonctionnait pas aussi bien que chez les autres. Mais dans le para-sport, avec ma différence, j'arrive à faire des belles performances et c'est ce qui me rend très fière. »

Il y a le cyclisme et la natation sont notamment gérés par la Fédération française handisport.



Une page entière pour honorer le couple de l'escrime française, Manon Apithy-Brunet et Boladé Apithy, Pourquoi pas une page sur une athlète internationale de légende restée dans l'ombre ?

16

PARIS 2024



Le Parisien

Mercredi 7 août 2024 • N° 24867

La sabreuse Manon Apithy-Brunet a été championne olympique en individuel et son compagnon Boladé Apithy a pris le bronze par équipes au sabre. Un été dingue pour le couple, marié en 2021, que nous avons retrouvé à la terrasse d'un café parisien.



Paris, ce mardi. Manon Apithy-Brunet et Boladé Apithy se sont « poussés l'un comme l'autre » dans la préparation des JO... et de leur victoire.

« On est les amoureux du Grand Palais »

Propos recueillis par Romain Baheux

À TROIS REPRISES, on doit interrompre l'interview. Des passants interpellent Manon Apithy-Brunet et Boladé Apithy. Le couple d'escrimeurs a marqué ces Jeux de Paris par ses performances mais aussi par cette séquence à la fois folle et tendre, où le mari est venu féliciter sa femme en la promenant sur son dos sur la piste du Grand Palais. Ce mardi matin, Manon Apithy-Brunet, 28 ans, et Boladé Apithy, 38 ans, mariés en 2021, ont pris le temps de raconter ces JO en amoureux.

Avez-vous eu un moment à deux pour profiter depuis vos médailles ?
MANON APITHY-BRUNET. Il m'en parle un peu souvent (sourire). Parfois, il me glisse comme ça d'un coup. Manon, tu es championne olympique BOLADÉ APITHY. Vraiment posé avec l'esprit libre tous les deux ? Pas encore. Je pense qu'on va décompresser après la cérémonie de clôture, quand on va partir en vacances. Enfin, c'est surtout elle qui arrive en demie, je me dis : elle va être championne olympique en fait. Donc là, mon stress, il s'envole encore car je ne pense qu'au résultat.

m'ont dit : Profite, ça viendra dans quelques mois. Je sais que j'ai gagné un truc fou, mais je n'arrive pas à associer mon nom au terme championne olympique.

Manon, vous êtes montée sur le podium avant Boladé. Était-ce une crainte d'être la seule du couple à rentrer avec une médaille comme à Tokyo il y a trois ans ?
M.A.-B. C'est allé très vite, il y a eu juste une journée de battement entre mon or en individuel et son épreuve par équipes. Boladé a eu du mal à s'entraîner ce jour-là, parce que je l'ai épuisé la veille lors de mon épreuve. Quand je suis arrivée au Grand Palais mercredi, je me suis dit : il faut que ça marche pour lui. Je voulais qu'il ait sa médaille parce qu'il l'attend depuis longtemps. Qu'il parte heureux sur cette fin de carrière.

Comment on vit la compétition de l'autre depuis les tribunes ?
B.A. À chaque fois que je la regarde, c'est très dur. Je n'ai pas envie qu'elle perde. C'est dur à gérer, parce que tu ne peux rien faire. Mais quand elle arrive en demie, je me dis : elle va être championne olympique en fait. Donc là, mon stress, il s'envole encore car je ne pense qu'au résultat.

À chaque touche, je me dis, elle va y arriver et, en même temps, j'ai peur que ça ne marche pas. C'est pour ça qu'à la fin, je crie comme un dingue quand elle gagne. C'est un tel soulagement.

C'était prévu que vous la portiez sur le dos en cas d'or olympique ?
B.A. Quand j'descends sur la piste, je veux lui faire un câlin. Elle a toujours rêvé de ça, elle m'en a parlé plein de fois. M.A.-B. Ça fait longtemps que j'essaie de gagner pour ça ! Je rêvais de lui sauter dans les bras.

B.A. L'année dernière, elle gagne les Championnats d'Europe en battant Sara Balzer, sabreuse française en finale. Je n'étais pas montée sur la piste car c'étaient deux Françaises qui s'affrontaient, c'était un peu bizarre d'aller fêter le truc alors que l'autre est déçue. Elle m'avait engueulé ! Mais pourquoi tu n'es pas venue me faire mon câlin sur la piste ? OK, j'ai noté.

Il m'a dit : Faut que tu me portes. Donc, je l'ai soulevé avec mes bras un petit moment. Il y a de la muscu derrière !
Manon Apithy-Brunet

ça sort comme ça et je me dis : je vais la porter et la mettre tout en haut. C'est l'adrénaline, l'émotion. Je ne fais pas les choses à moitié. Donc, là, j'ai couru. Dans un sens, puis dans l'autre. C'était un moment cool. M.A.-B. Et il tourne sur lui-même en plus !

Manon, vous l'avez porté à votre tour après sa médaille...
M.A.-B. Il m'a dit : faut que tu me portes. Donc, je l'ai soulevé avec mes bras un petit moment. Il y a de la muscu derrière !

Votre couple a été mis en lumière dans ces JO. Comment l'avez-vous vécu ?
M.A.-B. On est les amoureux du Grand Palais ! Si c'est l'image qu'on dégage, on a réussi. Si on a transmis notre amour au-delà de gagner des médailles, c'est beau, c'est nous. Je suis heureuse de montrer que je suis amoureuse. J'adore les histoires d'amour. Quand j'étais petite, j'étais fan de Laure Manaudou parce qu'elle avait un petit cœur sur la main à la fin de sa course et que c'était une championne.

En quoi la présence de l'autre vous a aidés dans ces JO ?
B.A. Manon est entraînante.

Quand elle arrive pour sa demie et sa finale au Grand Palais, elle sourit. Elle est comme ça. Elle voit la vie en rose. Moi, ça fait longtemps que je m'entraîne. Je commence à en avoir marre. La voir heureuse et pétillante, c'est ce qui m'a poussé à continuer jusque-là. C'est mon petit rayon de soleil.

M.A.-B. C'est comme ça que je l'ai attrapé (rires). Je suis tombée amoureux de lui car il est spontané et foufou. Quand il fait un truc, il le fait à fond. Quand il est avec les jeunes de son équipe, on se demande qui est le plus fou. C'est un grand enfant. On s'est poussés l'un comme l'autre dans cette préparation. Il m'a dit avant les JO, quand je n'étais pas bien : C'est dur d'entendre, mais si tu ne changes pas, tu ne gagneras pas les Jeux.

Vous allez couper maintenant ?
M.A.-B. On part le 15 pour un mois aux Philippines avec un énorme sac à dos. On ne sait pas encore où on va aller exactement, on a repéré quelques îles.

B.A. On ne va pas prendre les médailles ! L'idée, c'était de partir loin, changer de monde. Je ne pense pas qu'on nous reconnaîtra au fin fond des Philippines. Mais si c'est le cas, ça sera très marrant.



INSPIRATION PORN ET VALIDISME

L'Inspiration Porn* ou la pornographie de l'inspiration en français est un concept imaginé en 2012 par Stella Young, une journaliste et comédienne australienne handicapée.

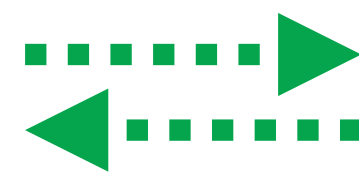
Cela se traduit par un encensement démesuré des personnes handicapées ou un apitoiement exagéré à leur égard qui les objectifient, le but étant de faire d'eux une source d'inspiration pour les autres.

C'est une pratique malheureusement courante dans notre société qui instrumentalise une partie de la population - les handicapé.es - pour le plaisir et la valorisation d'une autre partie - les valides.

Le sport comme levier puissant d'essentialisation des athlètes handi.es ; cela relaie l'idée que si tu n'es pas champion.ne paralympique, en tant qu'handicapé.e, tu n'es rien !

DANS LES ARTICLES DE PRESSE, UNE TENDANCE À L'HÉROÏSATION DES ATHLÈTES HANDI.ES OU À FAIRE DE LEUR PERFORMANCE UNE ABSOLUE RÉSILIENCE.

Héroïsation = emphase de l'exploit.
Sous prétexte que...quelle performance !



Résilience = emphase du handicap.
Quelle performance car quand même... !

À CETTE PRATIQUE, SE MÊLE UN AUTRE BIAIS VALIDISTE... À SAVOIR VALORISER LES CORPS QUI SE RAPPROCHENT LE PLUS DE LA NORME VALIDE.

Reste toujours cette question de fond... Et le geste sportif dans tout ça ?!



INSPIRATION PORN : HÉROÏSATION

10 | PARIS 2024

FLEUR JONG, SUPERSTAR DU SAUT

A 28 ans, la para athlète défend son titre paralympique dans la discipline, samedi, et rêve d'un doublé avec le 100 m, le 6 septembre

PORTRAIT

Le 8 août, les finalistes du concours olympique féminin de saut en longueur ont bénéficié du soutien d'une spectatrice de choix dans les tribunes du Stade de France. Fleur Jong avait pris sa voiture pour rallier Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) depuis Amsterdam, où elle vit, pour assister à un événement qu'elle n'aurait manqué pour rien au monde. Pour cause, la Néerlandaise de 28 ans est la championne paralympique en titre sur l'épreuve, dans la catégorie T64 (destinée aux athlètes avec une déficience de la partie inférieure d'une jambe, ou l'absence d'une ou des deux jambes, au-dessous du genou). Samedi 31 août, la jeune femme, amputée des deux jambes et équipée de prothèses, remettra sa couronne en jeu, avant de tenter un doublé avec le 100 m, le 6 septembre.

Dans son pays, Fleur Jong est une personnalité publique. Elle a été l'une des porte-drapeaux de la délégation des Pays-Bas lors des Jeux paralympiques de Tokyo, à l'été 2021. Elle fut aussi l'une des rares para athlètes à partager l'affiche avec des valides, lors d'un meeting de la Ligue de diamant, le 8 septembre 2023, à Bruxelles. Ce jour-là, la sauteuse a battu le record du monde de la longueur dans sa classification d'origine (T62), avec une marque à 6,74 mètres, terminant deuxième derrière Ivana Spanovic, championne du monde en salle 2022 et médaillée de bronze olympique à Rio 2016.

« Repousser les limites »

Fleur Jong avait contacté elle-même les promoteurs de l'événement. « Ils ont été super ouverts et aidants, raconte-t-elle au Monde. C'était important de sauter avec ces athlètes, de montrer au public et aux organisateurs que c'est possible, parfois, de combiner le handisport et le sport valide. » A cette occasion, elle se lie d'amitié avec Ivana Spanovic et se souvient de cette phrase de Goran Obradovic, le coach de la Serbie : « C'est comme ça qu'on

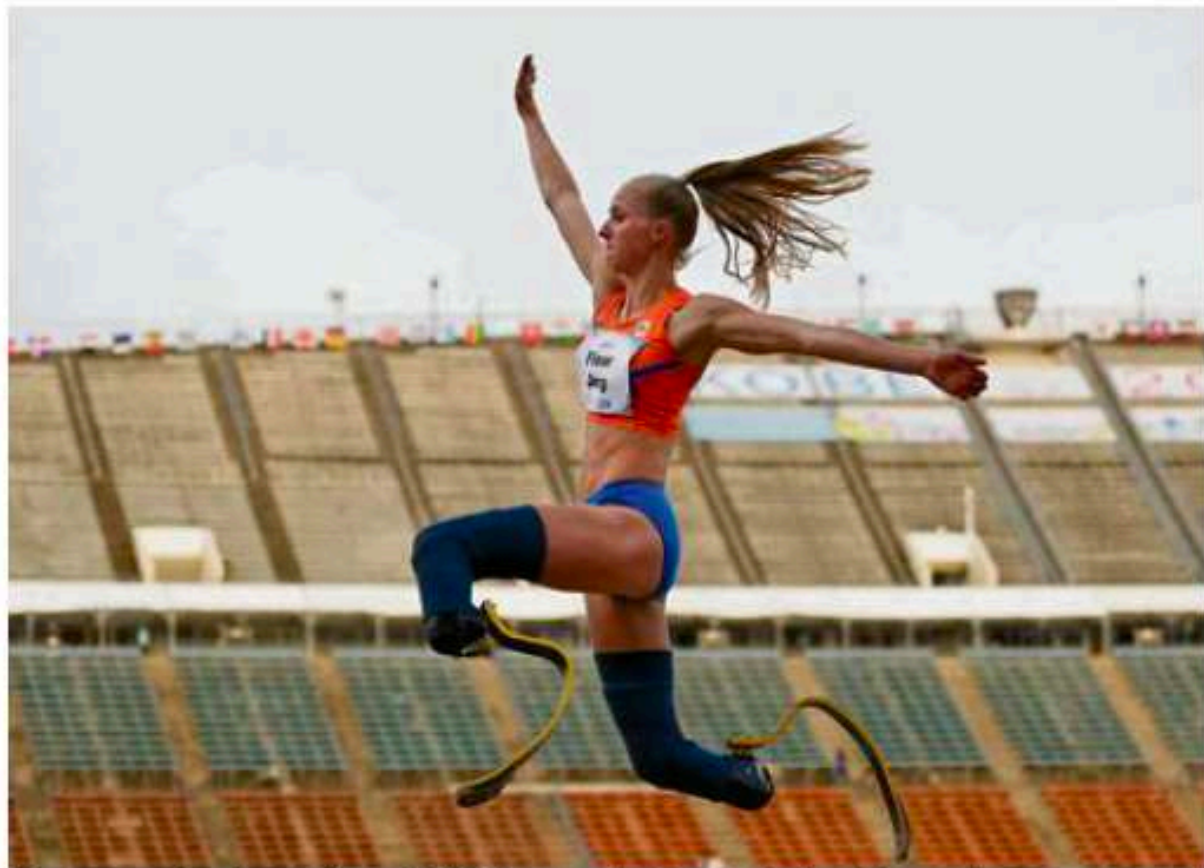
saut avec des prothèses ? Ce n'est pas si différent. » Pas question pour autant de revendiquer une place aux Jeux olympiques (JO), comme l'Allemand Markus Rehm, triple champion paralympique du saut en longueur, avait pu le faire par le passé – une requête rejetée pour les Jeux olympiques de Rio. « Nous avons nos championnats du monde handisport et nos Jeux paralympiques, dont je suis fière, développe Fleur Jong. Mais on peut utiliser les compétitions commerciales comme la Ligue de diamant comme plateforme médiatique. »

Les athlètes paralympiques sont « un parallèle » des athlètes olympiques, « c'est le sens de para », insiste-t-elle. « Ce n'est pas une question de handicap, mais plutôt de repousser les limites. Les JO et les Jeux paralympiques ont le même caractère, on n'a pas besoin de médaille. » Elle milite néanmoins plus grande Inclusion, championnats nationaux, finale de 100 m handisport, c'est à dire à la finale de 100 m.

Fleur Jong reconnaît à quel point il est dur d'arracher une qualification, mais, à ses yeux, leurs Jeux olympiques ont un message, celui d'avoir réussi avec un handicap.

C'est une infection bactérienne à l'âge de 17 ans, en 2012, choc toxique, conduisant de sa jambe droite, d'un côté, et des parties supérieures de ses doigts. « La traction, se remémore-t-elle, c'est au jour le jour. C'était très difficile. Avec l'aide de ma famille et de beaucoup de personnes, j'ai commencé à aller mieux. Un an après, devant les médecins, elle décide de tenter la compétition de sa deuxième

Démunis devant ce que traverse leur fille, ses parents contactent la snowboardeuse Bibian Mentel-Spee, amputée de la jambe droite à cause d'une tumeur (elle deviendra, par la suite, triple



Fleur Jong, aux championnats du monde d'athlétisme paralympique de Kobe (Japon), le 20 mai. TORU HANAUSETTY IMAGES VIA AFP

championne paralympique). Fleur Jong la rencontre autour d'un café. « Elle m'a parlé de sa passion pour son sport. J'avais beaucoup de questions sur les prothèses, et, à la fin, je me suis dit que pas grand-chose ne changeait : elle avait un travail, un mari, un enfant... Ça a été un très bon exemple. »

Devenue un exemple à suivre

En 2013, à 18 ans, elle prend part à une journée de détection de talents handisports, organisée par le Comité paralympique néerlandais. Elle est repérée par Guido Bonsen, entraîneur réputé qui s'occupe notamment de Marlou van Rhijn, championne paralympique du 200 m et vice-championne du 100 m, derrière la Française Marie-Amélie Le Fur, à Londres, en 2012. L'adolescente tombe « amoureuse » de l'athlétisme.

Elle débute par le sprint, puis s'essaye au saut en longueur en 2019. Le feeling est immédiat. Elle l'attribue en partie à sa formation de danseuse, en hip-hop notamment. « Il faut le sens du timing quand vous sautez, détaille-t-elle. Juste avant le saut, il y a comme un rythme à avoir. Il faut avoir un appui plus long, mais plus rapide aussi. Si vous le maîtrisez, le saut est super. Dans le cas contraire, il n'est pas terrible. »

Très vite, elle améliore le record du monde T62 – « Il n'était même pas à 5 mètres, pour être honnête, quand j'ai commencé. » En 2021, pour ses premiers Jeux, elle devance Marie-Amélie Le Fur de

5 centimètres pour le titre paralympique T64 (catégorie qui regroupe aussi les T62). Lors des Mondiaux 2023 à Paris et à Kobe (Japon) en mai, elle réussit un doublé saut en longueur – 100 m, qu'elle vise à nouveau pour Paris 2024.

Comme Bibian Mentel-Spee le fut pour elle, Fleur Jong est désormais un exemple à suivre. « J'ai eu des modèles, donc je sais ce que ça fait. Au début, je ne savais pas si j'en étais capable. C'est un honneur de se montrer et de montrer son sport, simplement être une bonne athlète. » Un rôle qui lui tient à cœur et qu'elle rend encore plus concret par la création d'une fondation destinée aux athlètes paralympiques. Elle comprend un groupe d'entraînement amstellodamois de onze athlètes d'élite, dont le sauteur paralympique français Valentin Bertrand (médaillé de bronze au Mondial 2023 en catégorie T37). La structure intègre aussi des actions sociales assurées par trois employés, allant de démonstrations dans les écoles à des présentations dans le monde de l'entreprise.

« Le sport professionnel est très exposé, mais à la fin il n'y a que moi qui gagne une médaille. Qui ai-je servi ? », explique la championne. Je voulais faire plus pour le handisport que juste glaner des récompenses. Etre ouverte sur le monde. » Avec sa fondation, elle a déjà pu sensibiliser plusieurs milliers de personnes. Un premier doublé paralympique à Paris serait un argument de plus dans son combat. ■

ANTHONY HERNANDEZ

Le Parisien

Vendredi 6 septembre 2024 • N° 24893

Sandrine Martinet, « sacrée guerrière »

JUDO | À 41 ans, l'ancienne porte-drapeau de la délégation tricolore à Tokyo a remporté, avec l'argent ce jeudi, une cinquième médaille pour ses sixièmes Jeux paralympiques.

Victor Cousin

SON PALMARÈS avait-il vraiment besoin d'être garni d'une médaille en plus ? Et pourtant, il y en aura bien une nouvelle au compteur depuis ce jeudi. À 41 ans et pour ses sixièmes Jeux paralympiques, Sandrine Martinet a empoché une cinquième médaille, la quatrième en argent après son sacre à Rio en 2016. Une ligne de plus pour la légende du handisport français.

Et quelle ligne ! Après les émois d'un premier podium pour l'arrivée du para-judo féminin à Athènes en 2004, ceux d'une deuxième défaite en finale à Pékin quatre ans plus tard, avant une terrible fracture de la malléole en pleine demi-finale à Londres, puis les larmes d'un premier sacre à Rio en 2016, et enfin un statut de porte-drapeau et un argent amère à Tokyo, cette fois-ci, Sandrine Martinet peut savourer une deuxième place de toute beauté, à la maison.

« On est toujours déçu de perdre une finale mais je suis très fière de cette médaille d'argent. Les trois autres, je les boude un peu mais pas celle-là, à la maison, devant mes enfants. C'est exceptionnel », s'est-elle enthousiasmée après sa finale.

« Des ressources que peu de sportifs ont »

La seule meilleure qu'elle sur le tatami du Grand Palais éphémère, la Kazakhe Akmaral Nauatbek, double championne du monde en titre, était bien « imbattable » comme le prédisaient les observateurs. « L'objectif, c'était la finale, concède avec le sourire Antoine Hays, team leader de l'équipe de France. C'est sa bête noire. Sandrine ne l'a jamais battue. Là, elle était un cran au-dessus encore, mais peu importe, six Jeux, cinq finales... C'est une sacrée guerrière. »

Il y a trois ans à peine, ce métal argenté était encore



Arena Champ-de-Mars, ce jeudi. À deux doigts d'arrêter sa carrière à cause d'un corps vieillissant après les Jeux de Tokyo en 2021, Sandrine Martinet s'est remotivée et peut afficher un grand sourire sur le podium.

mais c'est une p***** de compétitrice, en sourit son entraîneur Cyril Pages. Mentalement, elle a des ressources que peu de sportifs ont. »

En arrétant son travail de kiné grâce au dispositif l'Armée des champions, elle avait même mis toutes ses chances de son côté dans sa préparation, quitte à passer du temps loin de sa famille. « Ça faisait un mois que je ne les avais pas vus. On fait énormément de sacrifices, mais c'était très émouvant de gagner devant eux », raconte-t-elle, quelques minutes après les avoir enlacés au bord du tatami.

Pas encore à la retraite

Des sacrifices aussi pour son corps, contraint de subir encore et toujours des régimes forcés. Celle qui auparavant combattait dans la catégorie des -52 kg doit s'infliger des régimes secs depuis Tokyo 2021. « On avait bien tout calé depuis quinze jours. La première étape de Paris 2024, c'était la

pesée. À partir du moment où c'était validé, elle était vraiment bien. Ça s'est vu dès le réveil ce matin. Elle était apaisée », raconte Antoine Hays.

Le reste de la journée s'est déroulé comme prévu. La licenciée du PSG Judo a rapidement pris le meilleur en 55 secondes chrono pour son entrée en lice sur l'Allemande Isabell Thal. En demi-finale, la native de Montreuil a pris sa revanche in extremis face à Liqing Li, qui l'avait dominée lors de leur dernier affrontement. Avant le grand duel tant attendu en finale face à la Kazakhe Akmaral Nauatbek.

Celle qu'on annonçait à la retraite après Paris 2024 se voit bien continuer. « Je ne sais pas jusqu'où j'irai. J'ai les moyens de m'entraîner et de m'occuper de ma famille. Pourquoi arrêter maintenant ? » se demande la Française. En 2028, à Los Angeles, elle aura 45 ans. Mais avec Sandrine Martinet, rien n'est vraiment impossible.

L'Équipe - Au lendemain de la médaille d'or de Nathalie Benoit en Skiff

« Car Benoit, atteinte de sclérose en plaques depuis ses 17 ans, est **une femme de défis.** »



INSPIRATION PORN : ABSOLUE RÉSILIENCE

Le Parisien Dimanche

Dimanche 8 septembre 2024 • N° 24894 bis



PARIS 2024

25



Oksana Masters a remporté, jeudi à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), la médaille d'argent en fauteuil roulant, le cyclisme, le ski de fond ou le biathlon.

Revenue de l'enfer

CYCLISME | Née avec des malformations liées aux radiations de Tchernobyl (Ukraine), la double médaillée d'or Oksana Masters, adoptée par une Américaine, est devenue une icône planétaire.

Vincent Mongaillard

À 35 ANS, Oksana Masters « adore » les tatouages. « Parce que, contrairement à toutes mes cicatrices, je peux les choisir », confie la paracycliste américaine qui, mercredi et jeudi, s'est adjugé deux médailles d'or au contre-la-montre et à la course en ligne. Des dessins sur sa peau, elle en a déjà quatre qui « racontent tous une histoire, une expérience ». Pour encrer sa glorieuse aventure dans la capitale hexagonale, elle réfléchit à « une tour Eiffel » ou « un cœur qui bat » au moment où elle franchit la ligne d'arrivée. Elle a aussi prévu d'immortaliser, dans le bas de son dos, les coordonnées GPS de son lieu de nais-

sance à Khmelnytsky, en Ukraine, et de la ville de Buffalo, dans l'État de New York, tout près des chutes du Niagara, qui l'a accueillie gamine quand elle a été adoptée. Son corps dévoile une infime partie de son destin plus riche qu'un scénario hollywoodien. On la rencontre ce samedi en début d'après-midi au pavillon Omega, dans le parc de Bercy (XII^e), « ambassadrice » de l'horloger suisse chronométrier officiel des Jeux olympiques. Elle est rayonnante, à l'aise dans ses baskets Air Max, avec ses deux prothèses de jambe et sa minijupe plissée blanche.

19 médailles aux Jeux d'été et d'hiver
C'est une icône planétaire du handisport et de la résilience. En douze ans de Jeux paralympiques d'été et... d'hiver, elle a remporté 19 médailles, dont 9 en or, dans des disciplines aussi diverses que l'aviron, le cyclisme, le ski de fond et le biathlon.

Celle qui était relayeuse de la flamme lors de la cérémonie d'ouverture à la Concorde (VIII^e) les conserve dans un placard, enveloppées chacune dans une chaussette, elle qui, doublement amputée,

n'en porte jamais. L'intéressée y voit un clin d'œil d'autodérision, mais aussi une grande utilité. « Ça les protège, ma première médaille à Londres en 2012, je l'avais cassée ! », sourit-elle.

Les gains issus de sa dernière moisson vont être reversés à des associations caritatives ukrainiennes, venant en aide, notamment, aux orphelins victimes de la guerre de Poutine. « Des enfants oubliés comme moi », résume-t-elle. Née Bondarchuk, Oksana a vu le jour en 1989 à 400 km de Tchernobyl, trois ans après la plus grande catastrophe nucléaire de la planète dont les radiations ont, selon elle et les médecins, meurtri son développement in utero. Elle vient au monde avec plusieurs malformations congénitales : des jambes privées de tibia dont l'une est 15 cm plus courte que l'autre, des pieds comptant six orteils, des mains palmées sans pouce, un seul rein et un morceau d'estomac en moins.

Ses parents l'abandonnent. « Ils ne voulaient pas le faire mais ils n'avaient pas les revenus pour payer les frais médicaux », explique-t-elle. Elle endure l'enfer des orphelinats aux couloirs interminables

sans humanité ballottée entre plusieurs établissements, mal nourrie, maltraitée, violée aussi. Elle vit en permanence dans la peur et le froid. Dans son autobiographie, elle relate comment sa dent a été arrachée sans anesthésie. Petite, elle entend sa meilleure amie battue à mort pour avoir tenté de voler du pain. « Elle avait faim », se souvient Oksana, le visage qui soudainement s'assombrit.

Le sport en guise de thérapie
À l'âge de 7 ans et demi, elle est adoptée par Gay Masters, une professeure d'orthophonie américaine. « Une mère incroyable, qui n'a jamais essayé d'effacer mes racines ukrainiennes », remercie-t-

elle, alors que son ange gardien est à quelques mètres d'elle. À 9 ans, sa jambe gauche, de plus en plus douloureuse, doit être amputée au niveau de la cuisse car elle ne peut plus supporter son poids. Quatre ans plus tard, c'est la droite qui subit le même sort. Sa nouvelle existence outre-Atlantique aux côtés d'une maman très aimante ne fait pas oublier l'ancienne à l'Est. Oksana préfère d'abord dormir à même le sol plutôt que dans un lit synonyme d'effroyables abus quand elle couchardait à l'orphelinat. Le sport devient son allié, sa meilleure thérapie. Elle découvre l'aviron après de multiples opérations aux mains qui ont permis de « décoller » ses doigts. En

2012, elle rafle sa première médaille, couleur bronze, sur l'épreuve du deux de couple mixte. Mais une douleur au dos l'empêche de viser plus haut. Alors elle se tourne vers le cyclisme et le ski de fond. On connaît la suite. Elle est heureuse à Paris, « Je ne veux pas partir », soufflet-elle. Ce dimanche matin, elle ira applaudir aux Invalides son compagnon, le parathlète américain Aaron Pike, qui participe au marathon et défilera dans la soirée au Stade de France lors de la cérémonie de clôture. Ses deux médailles d'or glanées à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), elle les dédie à « toute l'Ukraine, à tous les Ukrainiens qui se battent ».

Sur son compte Instagram cohabitent les drapeaux américain et ukrainien. Elle se sent autant citoyenne du pays de l'Oncle Sam que de la patrie de Volodymyr Zelensky, « fifty-fifty ». « Et j'en suis très fière », insiste-t-elle. La légende est retournée sur ses terres natales en 2015 pour y visiter un hôpital américain et un orphelinat. « J'aimerais y aller à nouveau, je voudrais rencontrer mes parents biologiques », souffle-t-elle, tout en ajoutant qu'elle est « très chanceuse d'avoir pu partir ».

La renaissance de la nageuse Ali Truwit, un an après avoir été attaquée par un requin

La jeune Américaine s'est qualifiée pour les Jeux treize mois après avoir été amputée

Le Monde - Avant l'entrée en lice de Mélissa Tapper et de Bruna Alexandre, aux JO et aux JOP, en tennis de table.

« *L'histoire des deux jeunes femmes vaut pour la résilience dont elles ont fait preuve tout au long de leur vie.* Melissa Tapper, qui souffre d'une paralysie du bras droit, a fait ses armes « pongistiques » à l'école, avant de rapidement intégrer l'équipe nationale.

(...)

Amputée de son bras droit à l'âge de six mois, à la suite d'une thrombose, Bruna Alexandre a, elle, « découvert les compétitions paralympiques à 13 ans ».

L'équipe - Au lendemain de la médaille d'or d'Aurélie Aubert en Boccia

« Malgré sa paralysie cérébrale due à un manque d'oxygène à la naissance, qui la contraint à se déplacer en fauteuil roulant, *Aubert n'est pas du genre à subir dans la vie.* »

* Pour la philosophe, Judith Butler, la résilience ? : « un concept néolibéral qui agit comme une sorte de garantie métaphysique, comme un réservoir infini d'optimisme, et constitue peut-être une forme de déni et de mensonge ».

Dans son ouvrage : « Le viable et l'invivable » avec Frédéric Worms.



J'aimerais aller à nouveau en Ukraine, je voudrais rencontrer mes parents biologiques
Oksana Masters, née en 1989 à Khmelnytsky



MORNE INCLUSION...

« Vive la révolution de l'inclusion », lançait mercredi soir Andrew Parsons, président du Comité international paralympique, lors de la cérémonie d'ouverture. S'il y a bien un sport en France dans lequel l'inclusion est à son paroxysme, c'est l'athlétisme, tant il brille par son absence de résultats chez les valides et chez les paras. Le constat est un peu sévère puisque, en 2023, si la France n'avait remporté qu'une médaille d'argent (4x400 m) lors des Championnats du monde côté valides, elle en avait raflé quatre de bronze lors des Mondiaux de para-athlétisme.

Mais cette 58^e place à Paris, à



QUENTIN THOMAS

« Vive la révolution de l'inclusion », lançait mercredi soir Andrew Parsons, président du Comité international paralympique, lors de la cérémonie d'ouverture. S'il y a bien un sport en France dans lequel l'inclusion est à son paroxysme, c'est l'athlétisme, tant il brille par son absence de résultats chez les valides et chez les paras. Le constat est un peu sévère puisque, en 2023, si la France n'avait remporté qu'une médaille d'argent (4x400 m) lors des Championnats du monde côté valides, elle en avait raflé quatre de bronze lors des Mondiaux de para-athlétisme.

Mais cette 58^e place à Paris, à un an des Jeux, avait tout de même fait quelque peu tache. « On va passer en mission commando, promettait alors Guy Ontanon, manager de la performance. On est sur un 800 mètres. On a un peu de retard à l'allumage, mais je vous garantis que la dernière ligne droite va être terrible. »

Fort d'une riche délégation, avec 13 hommes et 11 femmes, la France est aujourd'hui plus que jamais lancée dans cette dernière ligne droite, avec les finales de Delva Boulaghem (longueur T11) et de Mandy François-Élie, médaillée de bronze à Tokyo sur 200 m (T37). Mais les plus grandes chances de médailles sont à mettre au crédit de Timothée Adolphe, numéro 1 mondial au ranking sur 100 et 400 m (T11), et Pierre Fairbank, récent double champion du monde en fauteuil.

Le patron de l'athlétisme handisport se veut néanmoins prudent. « Il va falloir être, non pas indulgent, mais les regarder avec un œil très particulier, puisque 50 % de cette équipe sera là pour une première sélection en équipe de France. Je pourrais vous dire qu'on va faire 24 médailles, mais ça serait présomptueux. Quand on leur demande qui va faire une médaille lors des réunions, plein de mains se lèvent, c'est une équipe ambivalente. »

Marie-José Pérec en renfort pour dévorer des conseils

Et qui s'est « professionnalisée », promet Ontanon, grâce à une collaboration avec l'Irimes, l'institut de recherche médico-biologique de l'Insep, qui a permis de mieux analyser les données du sonar, du GPS et de proposer de multiples stages, dont un en Espagne récemment ou un autre à Stel-

Pierre Fairbank (en haut), récent double champion du monde en fauteuil, et Timothée Adolphe, numéro 1 mondial au ranking sur 100 et 400 m (T11), accompagné ici de son guide Jeffrey Lami, représentant des chances de médailles pour la délégation française.



ienbosch (Afrique du Sud) en début d'année. « Cela a été un défi, promet-il, les athlètes ont pu côtoyer au quotidien des nations étrangères valides. On s'est retrouvés sur les mêmes stades que Femke Bol et d'autres grands athlètes ou des grands coaches comme Colin Jackson. »

Apprendre des grands champions est l'un des credo d'Ontanon, qui avait réservé une surprise de taille à ses athlètes, lundi soir, avec la venue à l'Insep de l'ancienne championne olympique Marie-José Pérec. « Elle nous a fait dix minutes de discours pour donner son ressenti, sa préparation, comment faire, comment aborder l'événement. Beaucoup avaient la larme à l'œil, c'était vraiment extraordinaire », détaille Rosa Murcia, doyenne des Français et ancienne partenaire de Pérec en équipe de France valides. « Il y a eu en réalité deux cadeaux, reprend Ontanon : la visite d'Assia El Hannouni, qui leur a expliqué que ce qu'ils allaient vivre est de très supérieur à ce qu'ils font habituellement, puis Marie-Jo, pour expliquer son expérience de championne olympique, de stade olympique, et ce qui va se passer à Paris avec l'engouement du public. »

La gestion des émotions au cœur des enjeux

Car c'est un autre point important que les Bleus n'avaient pas forcément géré à Charléty, l'année dernière. « Je m'étais trop laissée porter, reconnaît après coup Angéline Lanza, spécialiste du saut en longueur. Il faut savoir trouver le juste milieu, se mettre dans sa bulle, mais ne pas faire comme si les gens n'étaient pas là. » Ce n'est pas simple à travailler, poursuit Adolphe. On n'a pas tous les jours 80000 personnes à l'entraînement.

C'est sans doute pour cela qu'Ontanon a voulu mixer la jeunesse d'une Marie N'Goussou, 15 ans, annoncée comme la future pépite de l'athlétisme français sur 100 et 200 mètres, et l'expérience, avec des éléments comme Arnaud Akoumami (38 ans) ou Trésor Makunda (40 ans). « Il faut prendre du plaisir. Si il y a plaisir, il y aura de la performance », promet ce dernier.

Pour mieux gérer leurs émotions et appréhender l'événement, l'équipe de France a donc beaucoup axé l'avant-Jeux sur la préparation mentale. Elle a aussi décidé d'intégrer au compte-gouttes le village olympique, pour profiter jusqu'au dernier moment des installations de l'Insep. « Si on pouvait faire entre 5 et 7 médailles dont 2 d'or, je pense qu'on remplirait le contrat que j'ai fixé », conclut Ontanon. Mais j'espère qu'ils me feront mentir et qu'il y en aura plus. » À titre de comparaison, la Suisse, spécialiste de l'athlétisme en fauteuil, pourrait s'offrir quatre médailles d'or avec le seul Marcel Hug. ■

«Entre 5 et 7 médailles dont 2 d'or»

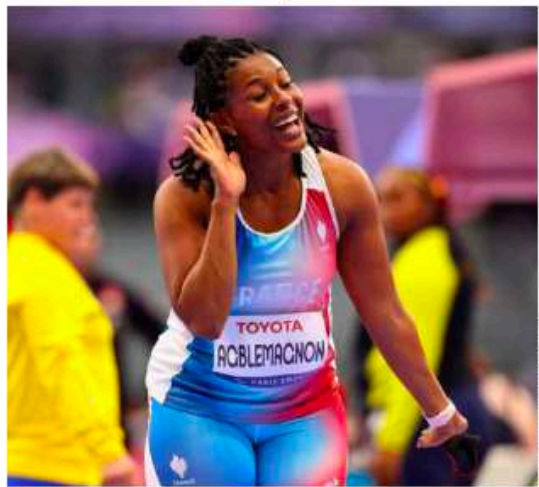
Un an après des Mondiaux ratés, les athlètes français démarrent leur aventure paralympique avec des ambitions mesurées, selon leur manager de la performance, Guy Ontanon.



Le Parisien
Lundi 2 septembre 2024 • N° 24889

15

ATHLÉTISME | Le jour de Gloria



Stade de France (Saint-Denis), ce dimanche. Au lancer du poids, Gloria Agblemagnon a battu son record personnel pour s'offrir l'argent.

Victor Cousin

LA VEILLE d'une rentrée scolaire, il n'y avait pas plus beau message. Une médaille d'argent aux Jeux paralympiques, contre des années de harcèlement. Alors, ça valait bien toute la joie du monde pour la lanceuse de poids Gloria Agblemagnon. D'abord à son 4^e essai au moment de battre son record personnel et d'accrocher la deuxième place, puis après son dernier, synonyme officiellement d'une deuxième place (14,43 m) derrière l'intouchable britannique Sabrina Fortune et son record du monde, près 70 cm plus loin (15,12 m).

« C'est incroyable. Je n'arrêtais pas de me dire : ici, c'est chez moi, je suis une femme forte. Et j'entendais le public, c'était fou. Je n'ai jamais vu ça de ma vie, s'est-elle exclamée après d'innombrables sauts de joie et un petit tour de stade improvisé avec le drapeau bleu-blanc-rouge sur les épaules. C'est une revanche contre toutes les personnes qui n'ont pas cru en moi ! »

Victime de harcèlement à l'école

Souffrante d'une déficience mentale, la jeune femme de 26 ans a subi les moqueries de ses camarades d'école. Ses problèmes de mémoire et sa lenteur pour comprendre les choses lui font vivre un enfer de la primaire au lycée, quand ce ne sont pas les commentaires sur sa couleur de peau qui la blessent. Même le sport ne lui permet pas de s'en sortir, malgré l'influence de son père, ancien gardien de l'équipe nationale du Togo de football.

« Il voulait que je fasse du sport pour me libérer et qu'on ne traîne pas après l'école avec mes frères et sœurs. J'ai tout tenté, tennis, équitation, basket... Mais ça ne marchait

pas », raconte la vice-championne paralympique quelques minutes après avoir sauté dans les bras de son paternel comme de toute sa famille. C'est par hasard que la native de Vierzon découvre finalement l'athlétisme, et le lancer, « une véritable source de libération ».

« Je mettais toute ma rage, tout ce que je gardais en moi à l'école ou ailleurs. C'était déjà une revanche à l'époque à chaque lancer. Et ça a encore marché aujourd'hui », sourit-elle. Le javelot, le disque, le marteau... Tous les lancers y passent. Mais seul celui du disque existe dans sa catégorie aux Jeux paralympiques.

« Je marque l'histoire ! »

Encore fallait-il ensuite se relever d'un premier échec à Tokyo en 2021 avec une 8^e place en finale, puis revenir au plus haut niveau et écraser son record personnel de plus de 40 cm, trois ans plus tard à Paris. « Je le sentais un peu venir parce que je battais mon record régulièrement à l'entraînement. Je faisais 14,13 m, 14,17 m... Mais je suis jamais allé jusqu'à 14,43 m. C'est phénoménal », s'enthousiasme la 24^e médaillée tricolore de Paris 2024, juste avant celle de Timothée Adolphe sur 400 m T11, davantage vécue comme un échec.

Petit clin d'œil du destin Gloria Agblemagnon est devenue ce dimanche soir la première femme française issue du « sport adapté » à décrocher une médaille paralympique. « Je vous rappelle que certains prédisaient qu'il n'y aurait aucune femme médaillée en para-athlétisme. Voilà, je marque l'histoire ! », s'est-elle émerveillée après son concours, avec ses petits cœurs bleus et rouges dessinés au coin de ses yeux : « Ça, c'est un message d'amour. Il n'y a que ça de vrai ! »

Pour in fine, un beau pied de nez !
Un message d'inclusion porté directement par celles qui font le sport et le spectacle.

Comme un échec

Petit clin d'œil du destin : Gloria Agblemagnon est devenue ce dimanche soir la première femme française issue du « sport adapté » à décrocher une médaille paralympique. « Je vous rappelle que certains prédisaient qu'il n'y aurait aucune femme médaillée en para-athlétisme. Voilà, je marque l'histoire ! », s'est-elle émerveillée après son concours, avec ses petits cœurs bleus et rouges dessinés au coin de ses yeux : « Ça, c'est un message d'amour. Il n'y a que ça de vrai ! »



LES POINTS POSITIFS

- Plus d'articles "portraits" d'athlètes ou ex-athlètes femmes.
- Plus d'articles "entretien" - ITWS en longueur d'athlètes ou ex-athlètes femmes.

Des photos mettant en valeur les athlètes femmes en action, en compétition, prises en direct (pas d'archives)...pas que souriantes !

- Des voix politiques de la part des athlètes : leur engagement est relayé dans certains articles.
- Parole à des athlètes longtemps invisibilisées, pour certaines devenues consultantes pour la presse comme Marie-José Pérec (Le Parisien).
- Dans les articles mixtes faisant des focus sur plusieurs athlètes, une volonté affichée de penser la parité en mentionnant autant d'athlètes hommes que d'athlètes femmes, avec les photos de chacune et chacune en action.
- Dans L'Équipe, en sports collectifs, on trouve pour les équipes féminines des infographies d'avant-matchs et d'après-matchs avec des stats comme pour les équipes masculines.
- Dans L'Équipe comme dans Le Parisien, une section « résultats et programme » où tous les résultats des athlètes, quelques soient leur genre et leur sport, sont mentionnés ainsi que le programme des épreuves du lendemain (JO et JOP).

ET CERTAINS ARTICLES INTENSÉMENT SPORT QUI LA JOUENT OFFENSIF CONTRE LE SEXISME ET TOUTES FORMES DE DISCRIMINATIONS...
...CAR LE SPORT EST POLITIQUE.



L'ARTICLE "BECHDEL" !

Que serait UN ARTICLE SPORT "BECHDEL" RÉPONDANT AU TEST DE BECHDEL POUR PENSER UN AUTRE NARRATIF SPORTIF ET INCLUSIF ?

Le test de Bechdel a été imaginé par Alison Bechdel, une autrice de BD féministe, lesbienne, américaine dans une de ses planches de BD intitulée « La règle » paru en 1985.

Il a pour but permet de mettre en évidence la sous-représentation des femmes dans les films ou les séries.
Autour de 3 critères : 2 femmes à l'écran...qui discutent entre elles...et qui discutent d'autre chose que d'un homme.

L'ARTICLE SPORT BECHDEL :

Une athlète (ou une équipe) en action, dans son sport - photo à l'appui

qui parle de son rapport à son sport et commente sa propre performance

à une journaliste* qui rédige un article équilibré entre :son parcours / sa préparation à la compétition / une description détaillée de sa performance

porté par un titre factuel sans starification extrême (ni jeu de mots capillo-tracté !)

avec en exergue la parole de l'athlète : parole sportive et/ou politique

accompagné d'un encadré d'une ex-athlète pour une analyse technique et tactique précise de sa performance.

** Elles ne sont que 30 % à avoir participé à la couverture des Jeux dans les trois journaux à l'étude ici.*



L'ARTICLE "BECHDEL" !

UNE DOUBLE PAGE PUISSANTE, HEUREUSE, SOLIDAIRE, ET INTERSECTIONNELLE



Un podium enjoué et complice : tandis que Rebeca Andrade savoure sa médaille d'or, Simone Biles (à g.) et Jordan Chiles s'inclinent, tout sourire, devant la Brésilienne.



UN DESTIN COMMUN ?



À SUIVRE...

MERCI !

Funded by the
EL*C



Co-funded by
the European Union



RÉFÉRENCES

- Les recherches de l'enseignante - chercheuse, Sandy Montañola, sur les inégalités femmes / hommes dans les médias, notamment dans la médiatisation du sport.
Ouvrage collectif : « Les sportives dans les médias » sous la direction de Carine Guérandel et Oumaya Hidri Neys
- Les travaux de la sociologue du sport, Béatrice Barbusse, et notamment son ouvrage : « Du sexisme dans le sport »
- Les travaux de la sociologue genre et sport, Anne Schmitt, autour des questions liées aux inégalités sexuées dans les sports nautiques notamment.
- Les travaux de la socio-historienne corps-sport-genre, Anaïs Bohuon, sur l'intersexuation et la transidentité dans le sport dont son ouvrage « le test de féminité dans les compétitions : une histoire classée X ? »
- Les écrits de l'association Les Dévalideuses sur leur site, les podcasts de l'association Dear Valid People sur YouTube
- Etc.

